

# **Le poème arabe moderne**

*Anthologie établie et présentée par  
Abdul Kader El Janabi*

## *Sans remords, le poème moderne*

*Ma gorge est pleine de coupures de papier  
De strates de glace  
Et toi, eau séculaire,  
Eau vive, comme je t'aime.*

Mohammed al-Maghout

Tardivement délestée de l'idéal arabe, la poésie arabe est devenue poème. Issu d'une rupture conceptuelle imposée par la radicale mutation du monde urbain, le poème moderne invente une langue approximative en s'émancipant des formes de rhétorique dominantes. La poésie occidentale lui révéla la fécondité de ces mots impurs ou vulgaires que la prosodie classique avait bannis - des mots fauteurs de troubles comme n'en posséda jamais l'éloquence. Reprenant le langage à son point de départ, le poème moderne déchire le voile d'une grammaire puritaine. Il brouille les traces du sacré et dépose ses empreintes profanes. Les poètes qui, aujourd'hui, redécouvrent tout simplement « le langage qui sert, depuis des dizaines de siècles, à réparer les dégâts causés par le Verbe »<sup>1</sup>, sont des dieux à la recherche d'eux-mêmes. Leur *auréole* est déjà *dans la fange du macadam*.

### *Le legs du passé*

Dans son *Discours sur l'Histoire universelle*, Ibn Khaldun se faisait l'écho d'une tradition arabe sur la manière d'apprendre la poésie, discipline élémentaire longtemps adoptée unanimement par les poètes arabes.

« D'abord, dit-il, il faut avoir étudié à fond ce qu'est le genre poétique chez les Arabes. C'est de là que naîtra dans l'âme une habitude qui sera comme le métier sur lequel le poète mettra son ouvrage. On retiendra par cœur un choix des vers les plus vrais, les plus purs et les plus variés [...] Les poètes qui ignorent leurs devanciers font de mauvais vers. Car, à l'éclat comme à la douceur, il faut le secours de la mémoire. Ceux qui n'ont rien appris par cœur ne peuvent rien faire de bon. Ils écrivent des vers médiocres et feraient mieux de s'abstenir. Au contraire, celui qui est imprégné (des vers anciens) et a aiguisé son esprit à l'image des grands modèles, celui-là peut se mettre à faire des vers, car l'exercice constant entretient en lui l'habitude acquise de la rime. On a souvent dit que le poète devrait oublier ce qu'il a appris, pour se débarrasser des influences extérieures, car, une fois celles-ci écartées, elles laissent leurs traces dans l'esprit, où se grave le « modèle » (littéraire) : c'est comme un métier, sur lequel il n'y a plus qu'à tisser les mêmes mots [...] Dès que son premier vers prend forme, le poète doit avoir sa rime bien en tête, car c'est sur elle que reposera tout son poème, d'un bout à l'autre. S'il la perd de vue, il lui sera difficile de la mettre à sa place, tant elle est intraitable et rebelle. Si un vers est heureux, mais ne convient pas au poème en cours, il faut le réserver pour plus tard. Chaque vers est autonome et, tout ce qu'il faut faire, c'est de le mettre dans son contexte. Le poète a

---

<sup>1</sup> Georges Henein, *L'esprit frappeur*, Paris, Encre, 1980, p. 43.

le choix, pour faire comme il lui plaît. Quand le poème est fini, l'auteur le revoit avec soin, d'un œil critique. S'il ne le trouve pas bon, qu'il le rejette ! Mais un poète aime toujours ses propres vers, qui sont le produit de son esprit et la création de son talent. Le poète ne doit employer que les locutions les plus correctes et une langue pure : car la licence poétique est inadmissible sur le plan linguistique. Il doit en éviter l'usage, qui l'empêcherait d'être éloquent. Les maîtres de cet art n'ont-ils pas interdit au poète musulman (*muwallad*, qui désigne, en littérature, les premiers poètes arabes au début de l'Islam) l'emploi de ces licences, car ce n'est qu'en les évitant qu'on peut atteindre la perfection ? Il faut aussi se garder des locutions trop compliquées et préférer les phrases simples, au sens plus clair que celui des mots, pris à part, qu'elles contiennent ? De même, il n'est pas bon de vouloir exprimer trop d'idées dans un seul vers ; cela le rendrait trop difficile à comprendre. Le meilleur vers est celui dont les mots s'accordent aux concepts qu'ils expriment et qu'ils dépassent même en plénitude. Trop d'idées surchargent le vers : l'esprit, qui se plonge dedans, doit se livrer à un véritable travail (d'exégèse) et le lecteur y perd le goût du véritable sens et de l'éloquence du poème. La poésie n'est facile que quand l'esprit saisit les idées plus vite que les mots. Nos maîtres reprochaient à Ibn Khafaja, poète de l'Espagne orientale (mort en 1139), de vouloir accumuler trop d'idées dans ses vers. Ils accusaient aussi al-Mutanabi et al-Ma'arri de ne pas se conformer aux modèles des Arabes et de faire, au lieu de poésie, de la prose rimée qui est inférieure. Le seul juge, en ces matières, c'est le goût de chacun.

Enfin, le poète doit se garder des termes recherchés et prétentieux, aussi bien que des mots vulgaires, usés à force de servir, et qui retireraient toute éloquence à son poème. Il courrait le même risque en employant des idées trop banales, qui l'éloigneraient du bon style. Il ne dira donc pas que 'le fer est chaud', ou que 'le ciel est au-dessus de nous'. Moins un poème est chargé de sens, et moins il a les chances de l'éloquence, puisque la trivialité et l'éloquence sont aux deux extrêmes. Par conséquent, il est rare de trouver de beaux vers sur des sujets mystiques ou prophétiques, sauf chez les plus grands écrivains. En effet, même pour de courts morceaux, la tâche est rude, tant les idées en sont devenues communes et vulgaires. Une fois tant de conditions réunies, si l'on ne réussit pas à faire des vers, il faut s'y reprendre encore et encore, car le talent est comme le pis d'une vache, qui ne donne du lait que lorsqu'on le traite, mais qui se tarit et se sèche s'il est abandonné. »<sup>2</sup>

Au cours d'une promenade dans le bazar de Bassora, le grammairien arabe d'origine persane, al-Khalil ibn Ahmad al-Farahidi (mort vers 791), ayant noté la cadence des coups de marteau des dinandiers, réussit à divulguer le rythme de composition de la poésie préislamique. Il établit ensuite les règles de la prosodie, distinguant 16 types de mètres spécifiquement nommés (*tawîl*, *basît*, *madîd*, *kâmil*, *wâfir*, *radjaz*, etc.), chacun relevant d'un vers au nombre fixe de pieds, à la rime unique et divisée en deux hémistiches séparés l'un de l'autre par un blanc typographique monotone. Sur ces principes, les poètes arabes classiques produisirent toutes sortes de chefs-d'œuvre, élégiaques, satiriques, érotiques, bachiques, gnomiques ou encore mystiques. Cette prosodie a également connu de remarquables renouveaux, comme

---

<sup>2</sup> Ibn Khaldoun, *Al Muqaddima*, Paris, Sindbad, 1997, pp. 1108-1110.

l'école de *Badi'* (Trope) à l'époque abbasside, qui exposait une nouvelle vision de son temps à travers une recherche poétique sans précédent : rhétorique mesurée, figures élaborées, raffinement du style, langage fouillé, questionnements insolites. Cependant, ni les tentatives audacieuses pour érotiser les thèmes poétiques de Bachchar ibn Burd (mort en 783), ni la poésie libertine d'Abou Nuwwâs (mort vers 810), ni les recherches innovantes d'Abou Tammâm (804-846), ni l'idéalisation de la vie bédouine d'al-Mutanabbi (915-965), ni même le pessimisme amer d'al-Ma'rri (979-1058) n'ont remis en question les règles khaliliennes. Le canon de la prosodie arabe énoncé par al-Khalil constituait le cadran solaire qui donnait l'heure des époques de splendeurs où l'âme des Arabes puisait ses références morales, sa science et sa sagesse. La prosodie arabe, véritable soupape de sûreté de la Révélation et de la Soumission, épuisa toutes les possibilités de son temps invitant même à la répétition, comme il advint avec l'ennuyeuse et monotone poésie de l'époque ottomane. Elle parvint à s'emparer des expériences les plus libres pour les reformuler en genres et les livrer ensuite aux exercices de styles lénifiants.

### *Innovation mais dans les règles de l'art*

Les recherches approfondies des orientalistes ont dévoilé les trésors de la littérature arabe ancienne, tout comme l'énorme travail des linguistes chrétiens libanais a rendu accessible au plus grand nombre la richesse de la langue arabe. Cette production répondait à la nécessaire modernisation de la société que de nouveaux moyens de communication annonçaient. Dans ce contexte, croissait le désir d'en finir avec la trivialité et la monotonie meurtrières représentées par la plus grande partie de la poésie arabe durant la période ottomane. Un changement entraînait l'autre, les poètes et les penseurs travaillaient à de nouvelles formes d'expression. Au tournant du XIX<sup>e</sup> siècle, l'Égypte était le foyer de la renaissance (Nahda) remettant en question les fondements de la société arabe. Alors que s'opposaient les tenants de la séparation des pouvoirs temporel et spirituel et ceux qui plaçaient la société entière sous l'autorité exclusive du Livre révélé, Hafiz Ibrahim (1871-1932), Mohamad Sami al-Barudi (1839-1904) et le prince des poètes Ahmad Chawqi (1868-1932), redonnaient splendeur à la poésie arabe en inaugurant le 'néo-classicisme'. Ce mouvement ranima la poésie arabe dans ses valeurs culturelles. Georges Henein rappelle que l'on retrouve chez Chawqi « la dimension du passé immédiat qui aide les Arabes à se sentir proches d'une gloire dont l'absence tout court serait trop cruelle à leur cœur. Gloire de l'amour total et de la chevalerie bédouine dans *Majnoun Laila*, gloire de cette Andalousie perdue mais toujours désaltérante qui reste au fond de l'inconscient une référence presque mystique. »<sup>3</sup> Abbas Mahmoud al-Aqqad (1889-1964), Ibrahim al-Mazini (1890-1949) et Abdul Rahman Choukri (1886-1958) qui tentaient d'interroger le tragique de l'existence sous l'influence du romantisme anglais, lancèrent une critique sévère contre la rhétorique et le traditionalisme des poètes néo-classiques, soulignant l'absence d'unité de leur poésie. Leurs essais marquèrent un progrès de la critique poétique et furent publiés en deux volumes sous le titre *al-*

---

<sup>3</sup> Georges Henein, *Deux effigies*, Genève, Puyraimond, 1978.

*Diwan*. Cependant, l'apport le plus novateur vint sans doute des poètes d'*al-Mahjar*, à partir de leur exil new-yorkais. Ils évoluaient entre le registre de la modernité américaine et celui de la nostalgie bucolique, et pastorale et sentirent la nécessité de varier les thèmes et de trouver de nouvelles orientations lyriques. Une veine romantique délia ainsi la langue arabe produisant une poétique simple dotée d'une transparence presque biblique. La prose de Gibran Khalil Gibran (1883-1931) marquée par « de nouvelles expressions et un nouvel usage des éléments de la langue », et l'essai critique de Mikhaïl Nou'aymé (1889-1988), *Le Tamis*, ouvrirent la voie, avec d'autres, à une nouvelle poétique. Celle-ci allait influencer une grande partie de la littérature. Le romantisme de tous ces poètes reste toutefois mâtiné d'inquiétudes sociales et intellectuelles. À partir des années trente, le groupe *Apollo* allait user ce romantisme jusqu'à la corde après que de nombreux autres poètes aient tenté de moderniser le genre poétique. Khalil Mutran (1870-1940), qui inaugura, selon Mikhaïl Nou'aymé l'époque de renouveau en mettant fin à celle de l'imitation, se consacra à réaliser l'unité organique du poème qui manquait singulièrement à la poésie arabe classique. Premier traducteur de Shakespeare, Mutran en brisant « les chaînes du conformisme rendit la poésie arabe perméable à l'imagination étrangère. »<sup>4</sup> Tandis qu'Elias Abou Chabaki (1903-1947) introduisait le poème dans le boudoir parfumé du blasphème, Saïd Akl (1912-) drapait la langue arabe des *choses de la beauté*, l'entraînant vers le grand large du symbolisme pour abreuver les vocables en toute liberté. Poète de la nuit pour qui l'angoisse est un signe de révolte, Aboukassim al-Chabi (1909-1934) mettait en cause avec véhémence, dans son *Imaginaire poétique chez les Arabes*, la poésie ancienne qui regorgeait de sentiments « bas et ignobles » contre les femmes. On ne saurait oublier le rôle des poètes irakiens tels Maarouf al-Russafi (1875-1945), propagateur des Lumières et porte-parole de toutes les causes y compris celle de l'homosexualité, Jamil Sidqi al-Zahawi (1863-1936), poète darwinien qui donna au verbe arabe une impulsion laïque ou encore le dernier fidèle du néo-classicisme, Mohamed Mahdi al-Jawahiri (1900-1996), qui se voulait toujours sur la crête des vagues lorsqu'il parlait de société et de morale. En fait, tous ces poètes et tous ces groupes renouvèrent la prosodie arabe dans ses vocabulaires et ses inspirations. En proposant de nouveaux thèmes (qu'ils avaient coutume d'accompagner de textes théoriques) ils modernisèrent le poème, le laissant vagabonder entre les ruses de l'époque sans bouleverser pour autant la sacro-sainte structure khalilienne. Mikhaïl Nouaymé a très bien résumé les aspirations des poètes de son temps : « Quel beau jour celui où nous entendrons notre poète chanter ses airs selon les mesures qui seront choisies par son cœur, selon les penchants de son âme, sans se laisser ligoter par les liens de la métrique et de la rime ! Quel beau jour celui où nous n'adorerons plus la forme extérieure, où nous ne jugerons plus les poètes d'après les règles de la morphologie et de la syntaxe ! Quel beau jour celui où nous enterrerons les tâ'iyat, les lamiyât, les aïniyât et les kha'iyât (poèmes rimant en lettres tâ, lam, 'aïn, khâ') dans la poussière de l'histoire, où l'espace s'ouvrira tout grand à

---

<sup>4</sup> Voir Hafiz Ibrahim cité par Nicolas Saade, *Khalil Mutran héritier du romantisme français et pionnier de la poésie arabe contemporaine*, thèse présentée devant l'université de Provence le 25 février 1978, Paris, 1979, Atelier de reproduction des thèses, université de Lille III, 1979.

l'imagination des poètes et où l'expression ne sera pas étouffée par la rime, étranglée par la lettre unique »<sup>5</sup>.

### *Frappe fort, la prosodie est sourde*

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'Irak a connu une période de mutation politique et culturelle. À la fois ouvert sur les expériences poétiques de l'Occident et fier de l'héritage arabe, le poète irakien a senti la nécessité de chercher la musicalité de son temps. Al-Sayyâb et Nazik al-Malâika ont simultanément brisé la forme sempiternelle, vieille de mille ans. Dans le premier recueil de Badr Chakir al-Sayyâb, *Fleurs fanées* (janvier 1947), figure un poème daté du 29 novembre 1946, *Était-ce de l'amour ?* À la même époque dans la revue libanaise *Majallat al'Urouba* (décembre 1947), on pouvait lire *Le choléra* de Nazik al-Malâika. Ces deux poèmes sonnèrent le glas de la prosodie arabe traditionnelle. L'initiative poétique d'al-Sayyâb aurait pu passer aussi inaperçue que celles de Khalil Chayboub, de Lewis Awad ou d'Ahmad Bakthir, si Nazik al-Malâika n'avait pas revendiqué une telle innovation dans la préface-manifeste de son deuxième recueil *Éclats et cendres* (1949). « La libération de la prosodie moderne n'est pas le rejet des modèles d'al-Khalil, mais un aménagement de ceux-ci. Elle a pour point de départ la suppression des deux hémistiches, donc d'une sous-unité. Cette suppression entraîne avec elle celle du nombre fixe de pieds pour chaque vers. La seule unité qui subsiste reste donc le pied (*taf'ilah*), dont les formes amputées sont éliminées. Le vers comporte un nombre variable de pieds, et, à ce moment de la réflexion de Nazik al-Malâika, le poème ne peut comporter qu'un seul modèle de pied. [...] Elle] voit dans ces aménagements le moyen de bannir du vers tout ce qu'elle appelle 'remplissage', 'rafistolage', 'béquilles', ce dernier terme rappelant les 'chevilles' dénoncées dans la poésie occidentale »<sup>6</sup>.

Cette innovation est entrée dans les annales littéraires arabes sous le nom d'*al-Chi'r al-Hurr*. Ce terme, répondant à la traduction littérale de « poésie libre », a été choisi, malencontreusement, par les littérateurs arabes pour désigner la poésie du *vers libre*, créant de la sorte une confusion avec le *vers libre* de la poésie occidentale. Lorsqu'elle se confronte à la littérature occidentale, la littérature arabe du XX<sup>e</sup> siècle souffre, en effet, d'un problème de traduction. C'est ainsi qu'au début du siècle, Amîn al-Rîhanî après avoir écrit des poèmes à la manière de Walt Whitman (qui écrivait des vers libres) les désigna sous le terme inapproprié de *Chi'r manthour* (poésie en prose).

*La poésie libre* résonne d'une nouvelle musicalité qui lie étroitement forme et contenu dans une recherche élaborée de la métaphore. Pour consommer la rupture avec l'arsenal rhétorique des précédents innovateurs, le mouvement puisa dans l'ancienne mythologie régionale et ressuscita le dieu de la fertilité, Tammouz, symbole de la vie et de la végétation. La tendance tammouzienne de *la poésie libre* sut diversifier ses références symboliques et renouveler ses métaphores : le salut

<sup>5</sup> Voir Émile Dermenghem, *Les plus beaux textes arabes*, Paris, Éditions d'aujourd'hui, 1979, p. 483

<sup>6</sup> Odette Petit et Wanda Voisin, *Nâzik al Malâika invitation au rêve*, Paris, Publisud, 1995, pp. 56-57.

christique, les récits bibliques repris dans le Coran, les légendes populaires, tout comme par ailleurs la poésie anglaise, en particulier celle de T. S. Eliot.

Al-Sayyâb et al-Bayyâti, connus pour leur engagement communiste, furent pris pour cibles par les gardiens de l'héritage arabe qui les accusèrent de menacer les valeurs de l'Islam et de permettre l'intrusion occidentale dans les affaires de la région. Curieusement, al-Aqqad, l'innovateur égyptien du début du siècle, figurait parmi les détracteurs qui tentèrent de discréditer la poésie libre de Salah Abdel Sabbour et d'Ahmad Abdel Moeti Hégazi. En Égypte, le comité de la poésie du Concile suprême de la littérature, s'éleva en 1964 contre les nouvelles formes de la poésie et stigmatisa tous les poètes adeptes de ce style accusés d'être « sous l'influence d'un esprit en opposition à la culture arabe et islamique » !

Néanmoins, *la poésie libre* étendait son influence. La situation politique, la perte de la Palestine, l'indépendance nationale, les nécessités culturelles du moment, l'attrait du monde moderne, appelaient une telle innovation. Les poètes de la *poésie libre* engagèrent résolument le mouvement recourant à des sujets proches de la réalité et aux émotions des simples mortels. À partir des années cinquante déferla la littérature réaliste. Presque tous les critiques qui défendirent la *poésie libre* étaient marxistes, luttèrent contre les tendances défaitistes et favorisaient une littérature engagée pour la cause du peuple. Réaliste ou non, la poésie à l'époque de la guerre froide, était engagée dans la mêlée. Lorsque la revue *Chi'r* s'affichait contre toutes les idéologies, elle s'inscrivait malgré elle dans ces luttes et représentait en quelque sorte les options libérales du jeu.

### *Question de termes*

Le *vers libre*, au sens occidental du terme, apparut en 1954 dans *Trente Poèmes*, premier recueil de Tawfiq Sâyigh, en rupture claire avec la règle prosodique. Celle-ci était toujours en vigueur même si les poètes de la *poésie libre* l'avaient déjà quelque peu bousculée. Personne ne comprit ce genre de poèmes à part de rares connaisseurs de la poésie occidentale. En dépit de leur admiration pour cette écriture ciselée, les critiques les plus compréhensifs, à l'instar de Maroun Abboud regrettèrent que Tawfiq Sâyigh ne se soit pas soumis au mètre traditionnel et à la rime. S'il l'avait fait, il aurait été à coup sûr, disait-on, « au sommet de la poésie arabe » ! En 1959, Jabra Ibrahim Jabra emboîta le pas de Sâyigh dans son premier recueil *Tammouz dans la ville*. La même année, Mohamad al-Mâghout publia *Tristesse au clair de lune*. Ses poèmes, où le vers libre rappelait les premières expériences du surréalisme, étaient parcourus d'un souffle lyrique et conviaient à leur fête des images insolites et une rythmique audacieuse. Malheureusement, pour l'immense majorité des lecteurs arabes, ces œuvres passent pour des poèmes en prose. À vrai dire, ce qu'on appelle aujourd'hui en arabe *poème en prose* doit être plutôt compris comme relevant du *vers libre*, puisque dans les deux cas la composition néglige la rime ou le mètre<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> Pour éviter la confusion fréquente entre le genre occidental du *poème en prose* et le genre qui répond également à cette appellation dans les pays arabes mais qui correspond à une sorte de *vers libre*, nous choisissons ici de parler de *poème arabe en prose* afin de le distinguer du *poème en prose* occidental.

Aujourd'hui, la plupart des auteurs de poèmes en prose - Fadhil al-Azzawi, Abbas Baydoun, Paul Chaoul, Abdelmonem Ramadan, Abdo Wazen ou encore Hassan Najmi - rejettent toutes ces épithètes considérant que le poète vit à l'époque du métissage des genres. Alors, qu'il soit écrit d'un bloc, comme un texte de prose, ou en vers qui se succèdent en harmonie ou non, le poème arabe en prose est un acte langagier ouvert qui transgresse à la fois la poésie de la grammaire et toutes les règles traditionnelles de présentation. Soulignons que la suppression des deux hémistiches accorde au poète le bénéfice d'une *nouvelle grammaire*, celle-la même qui, selon Michel Butor, naît de *la façon dont on dispose les mots sur une page*.

### *La libération du vers*

Avec la revue *Chi'r*, fondée en 1957 par Youssef al-Khal, le poème arabe moderne entre dans sa phase décisive. Si l'on considère *Chi'r* à la lumière de ses apports, on peut dire sans aucune exagération que la poésie arabe d'aujourd'hui lui est redevable de la plupart de ses mutations. Elle est la première revue arabe moderne à consacrer un large espace aux poètes étrangers. Elle invite ses lecteurs à appréhender enfin la modernité contemporaine des expériences poétiques occidentales. Elle recommande la lecture d'Apollinaire, Breton, Artaud, Saint John Perse, Reverdy, Eliot, Cummings, Bonnefoy, Char et bien d'autres. Souvent accompagnées d'amples et profonds articles biographiques, ces traductions, malgré certaines faiblesses, jouèrent un rôle considérable dans le renouvellement de l'inspiration poétique et eurent un grand retentissement auprès de la jeunesse. La découverte de l'image arbitraire connut une fortune nouvelle parmi les poètes arabes. Par ailleurs, le vœu de Lautréamont concernant la rencontre d'une machine à coudre et d'un parapluie sur une table de dissection ayant trouvé de manière fortuite parmi les traducteurs arabes négligents à s'exaucer malencontreusement, « la revue *Chi'r* modifia à dessein la méthode de traduction. Les traducteurs arabes avaient l'habitude non seulement de transmettre le texte poétique d'une manière approximative, mais aussi de 'l'arabiser' en le donnant à lire dans un style purement arabe et très souvent affecté. Or, en respectant littéralement le texte, la revue *Chi'r* a permis de découvrir, autant qu'il était possible de le faire, les idées et l'univers de l'auteur mais aussi les particularités syntaxiques et les subtilités stylistiques de la composition. »<sup>8</sup>

Pourtant, cette revue n'a jamais, en dehors de quelques exposés éclectiques et lapidaires, fourni de textes théoriques marquants sur le projet d'une nouvelle poésie arabe. On pouvait toutefois le reconstituer à partir d'articles critiques, d'éditoriaux, de chroniques, d'entretiens ou de lettres, comme par exemple celle qu'adressa le poète syrien Adonis à Youssef al-Khal, publiée dans le numéro 18. On en trouve également des traces dans les comptes rendus d'ouvrages. Ounsi El Hage présenta à partir de la deuxième livraison une série de critiques neuves et décapantes sur la poésie réaliste qui dominait les années d'après guerre. Il faut signaler également que le groupe tenait une permanence régulière, *Le jeudi de Chi'r*, où s'échangeaient

---

<sup>8</sup> Kamal Kheir Beik, *Le mouvement moderniste de la poésie arabe contemporaine*, Paris, Publications Orientales de France, 1978, p. 170.

publications et points de vues. Ces rencontres permirent la diffusion des idées défendues par la publication. Mais le projet de la revue est plus particulièrement perceptible en 1960. Cette année, en effet, voit l'édition de *Lan*, recueil fondateur d'Ounsi El Hage, dont la préface constitue, sans ambiguïté, le premier manifeste en faveur du poème arabe en prose, genre inconnu jusqu'alors. Au même moment sont publiés des essais critiques comme *En quête de racines* de Khalida Saïd, *La liberté et le déluge* de Jabra Ibrahim Jabra ou l'ouvrage collectif *La poésie dans la lutte de l'existence*.

Youssef al-Khal et ses amis s'appliquèrent à rénover le langage, mais en 1964, ils durent réviser leurs ambitions du fait qu'un véritable *mur du langage* se dressait entre la langue écrite et la langue arabe parlée. La langue parlée, en effet, s'enrichissait des expériences quotidiennes du peuple. Au contraire la langue écrite ne pouvait que s'enfoncer dans l'académisme tant elle était imperméable à ces influences vivifiantes. Pour al-Khal, la vraie révolution poétique consistait à subvertir la langue écrite par le langage de tous les jours et forger ainsi une langue littéraire vivante. L'impossibilité de réaliser ce projet le conduisit à clore la première série de la revue. Dans une seconde période (1967-1970), brève mais marquante, Youssef al-Khal et le dernier carré de ses fidèles (El Hage, Chawki Abi Chaqra, Issam Mahfouz, Fouad Rifka) relancèrent *Chi'r* et luttèrent pour l'esprit libre et le renouveau en des temps où triomphaient sans partage les thuriféraires de l'idéologie totalitaire qui n'allait pas tarder à dévaster le Liban.

La revue *Chi'r* est en réalité à la modernité poétique arabe ce que Bonaparte est à l'Égypte moderne.

### *Que les mots dansent sur le sol urbain de la syntaxe*

*Chi'r* s'est inspirée de *Poetry a magazine of verse* - revue américaine fondée à Chicago en 1912 par Harriet Monroe et ouverte à toutes les conceptions de poésie - au point d'en épouser les partis pris et les polémiques. Si *Poetry* a alimenté de nombreuses querelles notamment sur le vers libre, *Chi'r* a ouvert, sur le poème arabe en prose, un débat encore vivant de nos jours. La revue, en effet, a publié, dans sa troisième livraison, des poèmes en prose comme ceux d'Ounsi al-Hage, d'Adonis ou de Chawqi Abi Chaqra, mais c'est à partir du numéro 14 (1960) où Adonis rendait compte du livre de Suzanne Bernard *Le poème en prose de Baudelaire jusqu'à nos jours* (1959) qu'elle a véritablement déclenché la discussion. Cette lecture éclairante, fait d'Adonis le premier poète arabe qui produisit l'argument nécessaire pour que le chemin du poème arabe en prose soit ouvert. Pour lui, « la poésie est irréductible à la prosodie... Les règles de la prosodie tuent la pulsion créatrice, l'entravent ou la freinent ». Seul le poème arabe en prose s'impose « comme suprême révolte dans le domaine de la forme poétique ». Adonis émet toutefois une réserve lorsqu'il pense « qu'il est dangereux de croire que la poésie pourrait se passer de rythme et d'harmonie. »<sup>9</sup>

---

<sup>9</sup> Cité par Jean G. Karma, *Le poème en prose arabe*, thèse de doctorat de 3<sup>ème</sup> cycle, université de la Sorbonne nouvelle-Paris III, 1981, pp. 79-87.

Quelques mois plus tard, Ounsi al-Hage touche le point sensible du problème en déclarant, dans la préface de son premier recueil *Lan* (Jamais), « mille ans de pression, mille ans et nous sommes des esclaves ignorants et superficiels. Pour trouver un salut, courons faire sauter ce barrage... Il y a entre le lecteur rétrograde et le poète rétrograde une alliance de destin ». Il ne reste plus, à tous les promoteurs du poème arabe en prose, qu'à « faire éclater ces mille années ... Détruire, détruire, détruire, provoquer le scandale la colère et la haine ... Ils s'exposeront peut être à une tentative d'assassinat, mais au moins ils diront leur vérité sur ces caravanes qui vivent seulement pour héritier de la dégénérescence, et les voilà aujourd'hui avec l'ambition de la faire trôner ». Ce recueil qui a fait du poème arabe en prose le libérateur de la poésie, a démasqué les critiques et les poètes arabes de l'époque qui prétendaient être des révolutionnaires. L'offensive contre le poème arabe en prose est surtout venue des revues qui représentaient le pan-arabisme *al-Âdâb* et *al-Usbou' al-'Arabi* et de la revue égyptienne *al-Chi'r* ainsi que de nombreux journaux. Les uns voyaient dans le poème arabe en prose un 'complot occidental' visant à « détruire tout ce qui lie l'Arabe à son histoire glorieuse, à sa tradition et à sa nation » ; les autres pensaient « que certaines personnes agissaient dans l'ombre pour lui faciliter une large diffusion ». Dans son livre *Questions de poésie contemporaine* (1962), Nazik al-Malâika revient à la charge, traitant le problème de « dangereuse libération des règles de grammaire » et poursuit ainsi son offensive : « Nous savons que dans les rangs de notre nation se terrent des forces qui, par leurs maléfices et leurs mauvaises intentions, cherchent à détruire l'arabisme par n'importe quel moyen ». Elle déplore amèrement « ce manque de foi de la nouvelle génération dans la langue arabe et dans l'immunité de ses règles de grammaire » qui pousse dangereusement en avant « une génération qui ne croit même pas en l'arabisme. »<sup>10</sup>

Certes, cette offensive menée contre le poème arabe en prose fut lancée au moment même où Gamal Abdel Nasser et le nationalisme arabe atteignaient leur apogée. Ce moment idéologique interdisait à la poésie de se porter *en avant* pour ouvrir un nouvel horizon, mais lui intimait seulement de *rythmer l'action*. L'affaire de la revue *Hiwâr* vint jeter de l'huile sur le feu. Après la crise des missiles, la lutte idéologique s'intensifia entre les deux blocs. À la tête d'un réseau international de revues, le Congrès pour la liberté de la culture (1950) définit l'opposition intellectuelle au bloc communiste. *Hiwâr*, dont le responsable était Tawfiq Sâyiḡh, comptait parmi celles-ci. Lorsqu'il fut de notoriété publique que la CIA finançait toutes ces publications, le discrédit fut jeté sur toute tentative d'innovation, dès lors perçue comme une intrusion occidentale clandestine. La vieille méfiance arabe à l'égard du monde moderne occidental, tenu pour colonialiste et satanique, refit surface et déferla pour emporter le bon grain et l'ivraie. Tout mouvement d'innovation devint à cette occasion la cible de la réaction.

L'hostilité que le poème arabe en prose rencontre, encore aujourd'hui, vient pour l'essentiel du fait qu'il ne peut, dans ses formes libres et dans ses contenus individuels, couvrir de dessein idéologique. Toute Cause, en lui, n'est qu'un souffle qui se rend, en dernier lieu, aux attendus de la vieille prosodie. Certes, ce poème-là,

---

<sup>10</sup> Jean G. Karma, *Op. cit.* Voir en particulier le chapitre « Réaction violente contre le poème en prose », pp. 91-99.

qui secoue le fardeau patriarcal régnant dans la langue arabe même, n'offre aucune alternative ; il suscite à lui seul le doute dans la pensée arabe. Et lorsque les mots arabes, libérés de toute prescription, frappent en dansant sur le sol urbain de la syntaxe, il en est toujours qui s'écrient que le poème arabe en prose est un complot ourdi par l'étranger !

### *Poème de résistance et résistance du poème*

Après la guerre des Six Jours, face à la défaite, la société arabe toute entière fut remise en question. La situation culturelle régressait. À ce moment là, les poètes palestiniens de l'intérieur (notamment Mahmoud Darwich et Samih al-Qassim), en faisant résonner la voix de la résistance renouvelèrent la poésie réaliste des années cinquante avec un lyrisme poignant et riche de promesses. L'idéologie tiers-mondiste et révolutionnaire qui embrasa les universités occidentales tonnait aussi dans les pays arabes, menaçant parfois le pouvoir en place : la guérilla s'installa dans le Sud irakien et les manifestations étudiantes envahirent bientôt les rues de la région. À ce moment de radicalisation, où toutes les blessures voulaient être nommées, de jeunes poètes se laissèrent emporter par ce mouvement mondial de politisation de la culture qui exigeait d'eux des méthodes et des visions nouvelles. Même hermétique, un poème pouvait dévoiler alors son contenu subversif. Adonis créa en 1968, à Beyrouth, *Mawaqif*. Cette revue se déclara porte-parole « de la génération qui a fait l'expérience de la désintégration et de la paralysie de la société arabe contemporaine, génération décidée à s'engager dans une recherche nouvelle vers la découverte et la reconstruction. »<sup>11</sup> Quelques mois auparavant, à la fin de l'année 1967, le poète Hamid al-Matba'î avait déjà fondé *al-Kalima* (Le mot), le véhicule majeur de la nouvelle écriture irakienne. Cette publication, suspendue en 1974, permit à la génération des années soixante toutes les expressions expérimentales. Au Caire des écrivains et des poètes lancèrent une nouvelle revue d'avant-garde, *Galerie 68*. Fadhil al-Azzawî et Sami Mahdi publièrent bientôt à Bagdad l'éphémère *Chi'r 69* (Poésie 69) invitant dans leur *Poétique manifeste* les poètes à prendre activement en compte le rêve ; rêve d'une libération totale qui, en réalité, jaillissait à chaque coin de rue. Celui-ci ouvrit une nouvelle voie au poète : replié sur le moi arabe, trouvant dans le combat pour la Palestine sa raison d'être, il poursuivit toutes sortes d'expérimentations, parfois déroutantes, mais il demeura, en son for intérieur, inquiet des inextricables problèmes politiques et sociaux de l'époque.

### *Entre nuit et visions*

Ainsi, le poème arabe moderne se forge dans d'âpres combats culturels qui le contraignent à changer les anciennes règles et à s'engager contre la montée des régimes totalitaires. Les guerres et les régressions en tout genre entament ses trames ontogénétiques. Les tentatives laïcisantes de la renaissance et l'assouplissement

---

<sup>11</sup> Voir Hisham Sharabi, *Le néopatriarcat*, Paris, Mercure de France, 1996, p. 166.

linguistique des textes bibliques par des traducteurs chrétiens lui ont inséminé un germe d'indiscipline de style. Avec la *poésie libre*, le voilà qui remonte aux sources de la mythologie, rejoue la métrique, débusque les béquilles classiques et trouve un état neuf de la scansion et du langage. Avec le groupe *Chi'r*, il se glisse hors de l'instance idéologique inhérente au projet de *la poésie libre* et rencontre l'Autre qui lui montre les mouvements multiples de la modernité. Désormais loin des sources romantiques et porté par cette onde de choc, il voit l'image, non plus comme un instrument discursif ou ornemental, mais comme la force vive de son langage. Aventuriers du verbe, des poètes de la génération des années soixante l'entraînent alors dans les bas-fonds de la langue courante afin qu'il transgresse les codes patriarcaux tapis au creux de la grammaire. Il s'enivre d'asyndètes, de parataxes, d'ellipses, et ne distingue plus entre prose et vers. Dans le Beyrouth des années soixante dix - havre propice aux expériences poétiques multiples - l'effervescence politique le pousse à donner libre cours à son ambition d'être moderne. Pris en étau entre une réalité déchirée et un rêve qui s'éloigne, son élan politique est bientôt brisé net. Libéré opportunément du fardeau d'une telle mission, il retrouve ses « grandes marges blanches. »<sup>12</sup> Ouvert à l'énigme du sens, sans réussir pour autant à susciter une théorie claire, le poème arabe moderne s'épanouit depuis comme une fleur profane sur l'asphalte de son miracle.

#### Cette anthologie...

n'a qu'une ambition : faire entendre au public francophone l'expérience des poètes arabes modernes. Elle est consacrée aux poètes qui ont fait paraître un recueil au moins entre 1950 et 1982. Avant l'invasion israélienne du Liban, l'expérience poétique arabe évoluait dans la nébuleuse d'une recherche unifiante et optimiste. De nouvelles conditions étaient dès lors créées pour le poème arabe : la fragmentation du verbe s'installa dans la vie mutilée et délivrée. De jeunes poètes attachés à jouer leur pensée et leur vie hors de tout diktat esthétique ou moral méritent amplement une anthologie à part entière. Par ailleurs, il m'a semblé juste de faire figurer dans notre galerie d'autres poètes : maghrébins pour certains, qui apparurent au cours des années 1980 - le poème maghrébin moderne se manifestant plus tardivement -, poétesses pour d'autres, qui surgirent dans les années 1990 pour faire retentir la voix d'une nouvelle transgression au code hégémonique du masculin cette fois.

Comme il est coutume de le mentionner, et parce que la dette est certaine, cet ouvrage ne serait pas venu à terme sans le concours de quelques amis : François Zabbal qui a encouragé et suivi ce projet dans ses différentes phases, Mona Huerta et Charles Illouz pour leur complicité assidue, Jean-Yves Bériou, Jean Durançon, Guy Flandre, Jimmy Gladiator et Jean-Claude Villain qui ont relu l'ouvrage et fait des suggestions précieuses, Tahar Bekri, Mansour Guissoma, Antoine Jockey, Marlène Kanaan, **Walid al-Khachab**, Mostafa Nissabouri, **Mohamed Sehaba et Jabbar Yassine Hussin** pour leur participation amicale à plusieurs traductions, Ounsi El Hage, Mohamed Ali Farhat, Hassan Najmi et Abdo Wazen, qui ont apporté leur **aide à plusieurs occasions**. point de vue éclairé.

---

<sup>12</sup> Paul Eluard, *Donner à voir*, Paris, Gallimard, 1992, p. 70.

**Chawqi Abi Chaqra**  
1935 (Beyrouth, Liban)-

Co-fondateur en 1957 du groupe littéraire *La Pléiade*, auteur de sept recueils poétiques, traducteur de Pierre Reverdy et de Lautréamont, créateur et animateur de la page culturelle d'*an-Nahar*, Chawqi Abi Chaqra, publia tout d'abord deux recueils attachés aux nouvelles contraintes de la versification « libre » : *Les sacs des pauvres* (1959) et *Les pas du roi* (1960). C'est en 1962 qu'il publie *De l'eau pour le cheval de la famille*, inaugurant alors une poésie désentravée, émancipée des critères de l'école poétique du moment. Remarquant cette profonde mutation, la revue de *Chi'r* lui attribua cette année-là le prix de la meilleure œuvre poétique. « La poésie moderne, dit-il en 1967, abonde en bavardages superflus. La vacuité tue le fond de la poésie. Ainsi le poème moderne encourt le risque de s'égarer là où se perdait l'ancien poème traditionnel fondé surtout sur la virtuosité lexicale, le ton sentimental, oratoire et emphatique ». Abi Chaqra, en fait, a fait revivre, selon El Hage, « dans la poésie arabe des sujets dont la plupart étaient tombés en désuétude et d'autres qui sont tout neufs ». Et selon le fondateur de la revue, Youssef al-Khal : « l'apport le plus important de Chawqi Abi Chaqra, c'est sa relation intime et son attachement viscéral au village libanais et au monde de l'enfance ». Comme l'a montré Jean G. Karma, l'innovation de ce poète hors pair apparaît dans « Le rejet d'une grande partie du vocabulaire poétique classique et romantique (...) et l'adoption d'un autre style simple, réaliste, prosaïque, riche en termes et expressions pris à la langue parlée libanaise. L'emploi de structures syntaxiques simples et naïves pareilles à celles employées par les enfants dans leurs conversations. Les phrases sont courtes, composées d'éléments très restreints. Le recours à une forme très spéciale de l'anecdote, comme moyen d'expression poétique. Dans les poèmes en prose d'Abi Chaqra cette forme de narration a pu échapper à la prosaïcité par l'absence de temporalité, et par la fréquence des figures de rhétorique ».

**Un oiseau**

L'amour est un oiseau  
Que tu as porté dans la forêt à travers la conscience  
Tu as lavé ses griffes dans ton âge,  
Secoué son bec, sa petite tête  
Et ses cheveux fins comme le silence.  
Tu as pensé : « Peut-être méconnaîtrai-je ses voyages »  
Tu as voulu le chasser par la fenêtre  
Vers l'immensité du temps  
Mais, endormi dans tes yeux,  
Il s'est déshabillé  
Et il ne vole plus.

**Une thière**

La vapeur fait transpirer le bec  
De mon amie la théière  
Chaque matin elle se présente  
Et pleure le thé de la chaleur  
La nostalgie la brise...  
Hier, j'ai eu froid  
Elle n'est pas venue  
On m'a dit : « elle est morte de vieillesse  
Et les gosses l'ont ensevelie sous les pierres. »

### **L'étudiante**

Dans la montagne des nains  
Mon étudiante est une magicienne  
Elle s'envola sur son cahier,  
Elle s'envola sur son sabot,  
Emporta sa craie et sa gomme  
Pour écrire « diable »,  
Gommer « diable »  
Le chasser du royaume de ses tétins,  
Pour étudier la géographie

Elle est ainsi entrée dans la capitale des miroirs  
Capitale des cierges et des nouvelles  
Telle une abeille, égarée, loin de la maison  
Elle avait perdu de vue le capitaine ainsi que les mers  
Comme on perd une goutte d'huile.

### **La faute**

Le soleil est un âne en arithmétique. Il se couche chaque soir et fait la même erreur.

### **Les voisins me prennent pour un astre**

- Je naquis d'un basilic. Je courus dans le plat de mes traces.
- Un clou dans mon soulier et une épine dans ma barbe, c'est tout ce que je possède.
- J'ouvre l'ombrelle et les bouteilles. Je patine sur toute la géographie.
- Je passe l'été dans le cou d'une girafe.
- Les claquements de l'air m'ont asséché.
- J'avale à jeun le phoque et les piments forts.
- On me plante dans un panier. Je vais aux noces.

- Je mange les prépositions et les points d'interrogation.
- Je répare les trains. Les bagages et les cartes d'invitation tombent sur l'épine de mon dos.
- Je brille sans être or et sans être pape.
- J'éternue et tous les boutons des barils sautent en même temps.
- La pierre n'engendre pas des enfants.
- La fourmi est une olive, une dame, un tapis, un yacht et deux piastres et demi.
- L'oiseau est un piano.
- J'échouai aux élections municipales et mon épaule gauche a bleui. J'ai lu le journal à l'envers.
- J'allume le chauffage avec des ciseaux.
- La figue est la maîtresse du kurde. La prune est un bouton de veste de cardinal.
- Je me retourne dans mon pyjama, et mes voisins me prennent pour un astre.
- Tel un tailleur, je sens les épingles.
- J'ai perdu mon porte-monnaie. Il contenait un mouton, un escargot et cinq sous
- Un feu éclata dans mon œil. Les locataires et les gendarmes prirent la fuite.
- J'ai laissé le livre ouvert. Les ennemis, les tigres et le juges tombèrent dedans.
- Je nage dans la jarre.
- J'ai une collection de cochons, de papillons et de frites.
- Mon oncle paternel ronfle. Il lit les rêves. Il aime sa femme comme un oignon.
- Mon oncle maternel est un ivrogne. Il écrase des scorpions sous ses bottes.
- De temps en temps, je sors mon cœur et le pose sur ma table de nuit comme un réveille-matin.
- Ma tête en cognant le plafond a éteint l'électricité.
- Je passe une nuit blanche à la fenêtre, causant avec l'amie A et Madame Z.
- Au rez-de-chaussée habite une oie, au second une mouche, au troisième un pois chiche. Nous occupons le dernier étage.
- « Lionceau » est un rossignol, non un homme.
- Je pince ma fiancée. Elle donne à la Croix-Rouge son sang qui gicle.
- Avec un briquet j'invente la lumière. J'espionne. Sur la peau de l'ours, j'écris le feu. Je vole ses moustaches.
- Les grenouilles n'ont jamais sommeil. Des nuits entières, elles jouent aux cartes.
- Je partage avec l'accent circonflexe la tête du A.

### **Un royaume**

Dors, j'écris  
 Dors, je suis moineau  
 Dors, je suis coquille  
 Dors, je suis bateau  
 Dors, prends-moi  
 Dormir avec toi est un royaume.

## Prendre le frais

Je saute de joie sur un seul pied. Chaque famille m'invite pour engendrer des enfants, pour créer des chevaux qui mènent l'homme sur le vent.  
Je traie la chèvre. Je lui donne à manger des tabliers d'écoliers et des rideaux de théâtre. Je la tiens par les cornes, elle s'envole comme une voiture et donne des coups de cornes aux chiens et aux acteurs.  
Je suis né jaune à force de boire du miel et de l'encre. Je m'abîme, et Dieu m'aide.  
Pas d'épines dans les nuages. J'attrape une fleur trop haute dans un bal, dans une noce, et en prenant l'air.  
J'apprends au troupeau à monter à bicyclette pour qu'il devance le loup et la dame aristocratique.  
Ma cousine est bergère dans un musée, ma sœur fait du ski, elle traîne les neiges et les sports. Son fils est herbe, ma mère rocher sur lequel je coupe le fleuve.  
Je lis la coiffure, les astres et le livre de la magie. Je rencontre les scientifiques et les bergers. J'ouvre la cave pour mon âne. Il donne des coups de pied à la lune, mord les voyageurs, plonge dans l'huile, dans l'olive et dans la tempête. Il est d'acier et de cire. Je l'allume gratuitement pour qu'il brille et éclaire le monde par temps d'éclipse.  
Je réduis l'hôtel à une simple fleur. J'ouvre ses draps et ses sous-vêtements.  
Je prends une photo pour la lanterne. J'inscris la fable d'une petite fille qui tombe sous la croix. Une abeille suce sa glande.  
Je traverse la boîte d'allumettes, le jardin et le gâteau, un foulard autour du cou comme les scouts dans les pins.  
Sur mon front volent les poulets, les colombes et un petit drapeau qui indique la couleur de l'ambassade.  
Je voyage dans les airs vers ma tente sauvage. Je mange le poulet entre ses cuisses. Sa chair est aussi douce que le papier à lettres.  
Je ne mets ni le pantalon ni le fez, car je ne suis pas l' élu du village.  
Le vendredi saint je me fige devant la croix. Je deviens savonnette.  
J'imprime les chansons, les accroche dans le gosier d'une chanteuse houspillée par les clients. Ils la frappent avec les chaises et elle avale sa salive.  
Mes regards sont un grain de musc ; une laitue que le canard plongeur avale.  
L'été s'installe. Le froid revient au pôle comme un aigle à son nid.  
Un miracle est arrivé. Ma chèvre s'envola avec ma jarre de lait, emportant avec elle les photos et les crayons.

## La jarre

Une pierre roulait  
Non, un homme  
Non, un papillon  
Non, un chat  
Non, une fleur

Non, une gomme  
Une femme nommée « Non » roulait  
Et la jarre se brisa.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)\**

\* Le nom des traducteurs figure dans cet ouvrage à la fin du poème ou groupe de poèmes qu'il a traduit.

## **Chawki Abdelamir**

1949 (*Nasiriyya, Irak*)-

Chawki Abdelamir, après avoir enseigné l'arabe dans différentes villes d'Algérie (1970-1973), retourne en Irak pour accomplir son service militaire. Poète, traducteur, journaliste, il s'installe en 1974, à Paris et publie plusieurs recueils. Dans les années 1980, il exerce, dans cette même ville, des fonctions diplomatiques à l'ambassade du Yémen du Sud. Il dirige aujourd'hui, à Beyrouth, le bureau de coordination de *Kitâb fî jarîda*, un programme lancé en 1997 par l'Unesco, pour diffuser dans la presse arabe partenaire, des textes ou des poèmes d'auteurs considérés comme des valeurs sûres afin de les donner à lire au plus grand nombre. Sa poésie qui respecte l'innovation métrique est ouverte à l'expérimentation. Lyrique, elle chante les lieux et les légendes pour le plaisir de créer un poème étrange et stimulant.

[*Épi des terres païennes* (Les cahiers de Royaumont, 1990), *Ababyl* (Éditions Pap, 1993), *Lieux sans terre* (Éditions Pap, 1997) ].

### **Parole du rêve**

Alors que là-haut  
Me revenait le rêve  
J'étais seul  
Oiseau à l'orée de la nuit.  
Sans me faire verbe  
Il a légué à l'encre ses éléments  
Et à mon sang  
Un peu de ses forêts et de ses mystères.  
J'ai appris comment le vent  
Peut devenir un heaume pour ses voyages,  
J'ai appris comment laisser dans son viatique  
Mon nuage  
Les talismans de mon siècle  
Et un ciel qui troquait  
Les maximes contre les jours.  
De ce rêve je ne connais que ces mains  
Qui étreignent des arbres  
Gorgés d'absence, de peine  
Et d'une pluie pourpre  
Qui purifie mon chant.

Une nuit s'interpose  
Entre cette aube jaillie comme un goéland éclairé  
Par l'incendie et moi,  
Elle me pare d'une heure incertaine.  
La nudité grosse d'effroi est son domaine

Elle me somme de dissimuler  
L'exsangue corps du temps alerte.  
Entre le mur et moi  
Du rêve je déploie le visage  
Comme un écran de lointaines contrées.  
Quand toutes les orbites se confondent  
J'ai encore ta voix qui invente la caravane.

Je vois  
Je me vois  
Je vois le rêve  
Je vois un matin qui regagne son village,  
Je vois dans mon âme une forêt d'oiseaux captifs.

J'effleure les confins  
Et je les peuple de frontières  
La ville se dépouille de ses arbres  
Elle émigre à travers les champs gris.  
Quelle fontaine fera de moi  
Une parure de poussière ?  
Quel miroir en le brisant me sera une porte  
Dans la solitude de la nuit ?  
Qui, bec et griffes,  
Se désaltérera de ma plaie ouverte  
Au poignard de l'azur ?  
Le rêve m'a dit :  
- Je tire orgueil  
De m'abreuver au bout des cimes.  
Le vent est l'enfance d'un chant  
Qui ne saurait vieillir.  
- Je n'avais soif que de mon eau.  
Ma bannière était patrie et exils.  
Je la plante dans les terres de l'errance  
Et lui fais don de ma nudité  
Mais je lui ai choisi la berge  
Où traverser mes âges.  
Braise je lui ai appris à n'être que braise.

Pour un chant sur ta plaie  
Comme cendre incandescente  
Pour cette voix recouvrant ta voix diffuse  
Pour une banderole qui ne fut que mon feu  
Pour un silence qui est visage  
Venu hisser les années  
Sur la selle de mon attente

Je recueillerai les villages-forêts de l'hier  
Ou je me dissoudrai en arbres entre des mains.  
Arbres à venir  
Sang luxuriant  
Entre deux pouces.

### Rêve I

Comète  
Je suis tombé sur un jujubier  
Pareil à l'enfance  
Le vent est mon nom  
Tantôt je l'enlace tantôt je l'affronte  
Entre murs et fenêtres  
Pour lui, je nomme extase le soleil  
Et je me lève aube étrangère.

### Rêve II

Alors que je ne voyais que mon visage  
Dans la forêt du passé  
Je reste sur un rivage  
Pour assécher comme un drap mouillé  
l'âge du fleuve.

Là l'Euphrate : larmes et falaise.  
Je n'en étais que l'écho et la parole.  
Je change la blessure en blessure  
Et le salut en mots.

Montre-moi ma main  
Pour qu'années et blessures  
deviennent mains.

*(Eugène Guillevic et Mohamed Kacimi)*

## Salâh Abdel Sabbour

1931 (Zagazig, Égypte)-1981 (Le Caire, Égypte)

Après des études à l'Université du Caire, Salâh Abdel Sabbour se consacre à la littérature. Poète et homme de théâtre, critique et directeur littéraire, il publie, dans son journal *al-Ahram*, des textes critiques qui touchent différents aspects de la culture arabe. Reconnu pour son théâtre (*La tragédie d'El Hallag* (1965), son rôle de renouvateur de l'écriture poétique égyptienne lui donne au Moyen-Orient une aura particulière. Sur ce terrain, en effet, il s'impose dès son premier recueil *Les gens de mon pays* (1957) et devient l'initiateur de l'innovation métrique dans la poésie arabe moderne en puisant à toutes les sources culturelles de l'héritage arabe et occidental. Il en témoigne dans son livre *Ma vie poétique* : « On nous accuse d'avoir profondément subi l'influence des poètes européens modernes, d'être tristes parce qu'ils sont tristes... Suppose t-on que nous sommes des êtres irresponsables, insensibles, indifférents à tout ce qui nous entoure ? On nous accuse de parler de problèmes qui ne nous touchent point pour imiter Ionesco, Beckett, Elliot, Sartre ou Camus. Veut-on nous confiner dans le domaine de la poésie courtoise des siècles passés de la littérature arabe ? Veut-on nous condamner à chanter uniquement la bien-aimée alors que le monde est déchiré par les guerres et les conflits mondiaux, alors que notre siècle voit la remise en question de toutes les valeurs spirituelles et humaines ? ». Ses œuvres complètes en trois volumes ont été publiées en 1988 à Beyrouth.

### Mémoires du roi Ajib ibn al-Khassib

#### 1

Je n'ai pas conquis le trône par le tranchant de l'épée  
Je l'ai hérité de mon vingt-septième ancêtre (si toutefois  
l'adultère ne s'en est pas mêlé  
Mais je ressemble au portrait de cet ancêtre exécuté par son peintre  
son peintre... qui fut l'amant de la reine)

#### 2

Le palais de mon père est dans la forêt du dragon  
Il regorge d'hypocrites, de guerriers et de précepteurs  
Parmi eux, les précepteurs du fidèle Georgias  
sodomite chrétien

#### 3

« L'eau du fleuve est-elle tout le fleuve ?  
Était-il dans le vrai, Socrate, lorsqu'il a bu le poison

sans faiblir ?

Le mort entend-il les prières de ses proches  
quand on le met dans la tombe ?

La femme est un piège tendu, n'oublie pas mon conseil  
quand tu l'approches

Ne lui fais pas confiance, même quand ses seins et ses cuisses  
te servent de couche »

#### 4

Malgré ses consignes, les femmes  
concubines de mon père

- lorsque ce dernier devenait fou au cours de la nuit  
venaient me rejoindre, me faisaient l'amour  
jouaient avec moi

Elles me révélèrent les secrets que mon père leur confiait  
lorsque son sang bouillonnait, puis se calmait dans la même soif  
et qu'il retirait ses habits

Ou lorsque les devins lui prescrivaient des remèdes  
et qu'il remerciait son dieu

car son désir avait été couronné  
par une pollution bienfaisante

Un soir, la médecine se révéla impuissante

Malgré l'art extraordinaire des devins  
mon père est mort

et les larmes coulaient, coulaient sur ses joues

Dans sa main

il tenait

le bout d'une étoffe de soie

#### 5

Le roi conquérant est mort !

Le roi pieux est mort !

s'égosillèrent les crieurs de notre ville

Les poètes se mirent en rangs devant la porte

et les vers tombèrent par mille

pleurant le roi pur jusque dans la mort

et glorifiant les qualités de son successeur

le roi juste

Il y eut une telle variété de tons !

Voix désemparée :

« Hommages ayant effacé les récentes condoléances »

Voix réjouie :

« À peine l'affligé s'est-il renfrogné qu'il a souri »

Voix allègre :  
« Tu es un croissant éclatant aux couleurs des fleurs »  
Voix affligée :  
« Ton père, telle la lune, resplendissait dans les cieux »  
Voix furieuse :  
« Tu es comme le lion des forêts partageant ses soucis »  
Voix entrecoupée de larmes :  
« Le roi défunt était encore un lion »  
Voix remplie de joie :  
« Tu es le nuage dispensant le bien en tout temps »  
Voix débordant de tristesse :  
« Ton père était la lune répandant la prospérité »  
Voix à l'aise jusqu'au moment où elle en arriva à la rime en « ment »  
« Longue vie à toi, fils d'une lignée valeureuse  
vertueuse, donnant généreusement  
Béni celui qui a grandi... etc. »  
(Comme elle est pénible, cette rime !  
Ce poète ne se taira pas  
avant d'avoir épuisé tous les « ment »)

## 6

Si j'étais tous mes doutes  
vous diriez que je suis fou  
« Le roi est fou ! »  
Mais je cherche la certitude  
À l'audience du matin, je suis couronne et sceptre  
froncement de sourcils et sourire avare  
ou plutôt sourire relayé par deux grimaces  
chaque chose en son temps  
Mais dans mon alcôve je suis un homme  
J'ai si peur quand la nuit montre sa tête  
j'ai si peur du désarroi de mes idées vagabondes  
Je te cherche dans tous les replis, ô mon aimée voilée  
ô poignée perdue de pureté  
Te caches-tu dans le corps ?  
Je le tords pour qu'il se dresse  
et quand il arrose  
il se met à l'écart et ne répond plus  
Une heure après, la soif le reprend  
comme si tout ce dont il s'était abreuvé  
n'était que mirage et écume

Te caches-tu aux confins de la coupe  
du haschisch et de l'opium ?

Comme dit le poète paria  
« S'il n'y avait pas le haschisch et l'habitude de l'o...  
(il veut dire l'opium)  
je serais submergé par le malheur et l'ennui »  
J'ai mélangé tant de coupes avec d'autres coupes  
j'ai mis du vert avec du noir avec du feu  
j'ai respiré le mélange de condiments  
et j'ai plongé dans la mer  
lorsque j'ai vu de mes propres yeux  
un oiseau avec une tête de singe  
Et quand il a voulu prononcer un mot  
c'est un braiement qu'il a émis  
Il avait une queue d'âne  
J'ai ri à me faire mal aux côtes  
puis je me suis assoupi  
Je me suis vu en rêve, conduisant un char  
tiré par quatre pouliches  
qui me faisaient parcourir des vallées et des déserts  
Brusquement, elles se transformèrent en chats  
qui marchaient à reculons et me regardaient de travers  
Leurs yeux devinrent étoiles  
Comment s'appelle-t-elle, cette étoile... L'étoile Polaire  
l'ours polaire blanc  
Mes chats se transformèrent en ours  
L'ours polaire avançait sur moi pour me dévorer  
ou me soulever pour me suspendre à sa mâchoire  
J'imagine que j'ai été suspendu  
à la mâchoire de l'ours blanc  
je pendais des canines de l'ours blanc  
Esclaves du palais ! Gardes ! Soldats  
Officiers ! Chefs !  
Tendez un filet autour du globe terrestre  
pour que votre roi pendu y tombe !

Le roi pendu tomba à côté de son lit.

*(Abdellatif Laâbi)*

## **Hassan Abdullah**

1945 (*al-Khiyam, Liban*)-

Auteur de trois recueils de poèmes et de plusieurs livres de contes pour les enfants, Hassan Abdullah est né dans une famille éprise de littérature populaire qui a su lui donner le goût des fables et des légendes et aiguïser son imaginaire. Enseignant de littérature arabe, il a participé à plusieurs manifestations poétiques nationales et internationales et a publié ses deux premiers recueils avant de plonger dans un mutisme de dix-huit années. La somme de cette période de silence a été regroupée dans un ouvrage intitulé *Le berger du brouillard* (Beyrouth, 1998) où son inclination pour la philosophie et les mythes populaires s'exprime avec un symbolisme lyrique et irruptif.

### **Nature muette**

Un crayon dans un crayon  
Un livre dans un livre  
Un mur dans un mur avec porte et fenêtre  
Mes yeux dans les nuages  
Et sur mon visage  
Une question  
Assoiffée de réponse !

### **Les idées**

Les idées peuvent se dire, se mesurer, se peser.  
Les idées peuvent s'amplifier, se réduire, se comparer.  
Les idées sont des matériaux  
Peuvent s'expédier dans une camionnette.

Les idées, on peut les classer, les ranger,  
Les mettre en conserve.

Les idées pour tendre un piège,  
Pour s'asseoir derrière un volant,  
Pour voler sans ailes,  
Pour nager sans nageoires.  
Les idées pour montrer la jambe de l'endormi.

Les idées pour construire des chars,  
Mettre un taureau en boîte, déconstruire la fleur  
Et analyser les larmes.

Les idées afin de quitter les flots du vécu  
Pour la terre ferme de la solitude.

Les idées n'entrent pas dans la composition de l'âme.

Les idées, les idées, les idées  
Et nous avons presque oublié  
Que nous sommes là, dans ce monde  
Aux merveilleux mystères, pour chanter,  
Que nous dessinons encore sur la paroi des grottes,  
Que nous dansons autour du feu,  
Et ménageons les destins dans la fumée des sortilèges.

Savais-tu que nous ne sommes rien d'autre  
Qu'un coup de hasard biologique,  
Dans une partie, prodigieuse, de l'univers  
Qu'il y a des forces électromagnétiques  
Qui tombent en nous au moment où nous tombons,  
Qui chantent lorsque nous chantons,  
Et que les poèmes nous écrivent ?

As-tu vu où le cours des idées mène ?

Le monde n'est pas celui  
Que les idées des gens construisent et meublent.  
Le monde est une émotion... !

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

**Nazih Abou Afach**

1946 (Marmarita, Syrie)-

Poète et peintre, Nazih Abou Afach a publié des recueils poétiques et des essais critiques. Il a participé à différentes manifestations culturelles en Syrie et à l'étranger et un choix de ses poèmes a été publié en Italie. Sa poésie rénove la tradition déclamatoire de la poésie arabe afin de combattre dans un langage revivifié les injustices, les tabous et la mort. Le poème que nous publions ici est tiré de son livre, *Ce qui n'est rien* (1991).

**Bénis soient les morts**

*(Extrait)*

Jusqu'à quand :  
sans larmes  
sans amour  
sans amis ?  
Amer sous notre langue le goût de la parole  
de l'appel et du baiser de la femme  
Nos cœurs se rétractent  
comme une poignée d'air dans la main  
Jusqu'à quand :  
rouillés  
mornes  
broyés par les questions ?  
AnGES ?  
- Nous ne sommes pas des anges  
Nous n'avons pas d'ailes  
et le bleu n'est pas notre couleur  
Criquets ?  
- Nous ne le sommes pas  
et nos poitrines sont vides de décorations  
Renards ?  
- Où est le champ libre  
la volupté de la traque  
et l'assurance du retour à la grotte de la nuit ?  
Tyrans ?  
- Nous n'avons tué que nous-mêmes  
nos jours  
et l'âme décrépite de nos enfants  
en proie au désespoir  
Humains ?  
- Mais nous ne ressemblons pas à nous-mêmes  
Tortues ?

- Où sont nos carapaces, nos cous  
et nos griffes qui écorchent l'air renversé de la catastrophe ?  
Diabes ?

- Que Dieu dise que nous l'avons abusé  
et avons dressé contre lui les anges rebelles  
Nous-mêmes ?

- Nous ne le sommes pas non plus  
Nos douleurs ne sont pas en nous  
et nos cœurs nous sont étrangers  
Dans chacune de nos parties  
un cadavre sommeille  
un corbeau croasse  
et se dresse un échafaud  
Satisfaits de peu  
dociles  
chiots dans les rues, colosses dans les rêves  
Poussière, djinns, marchandises  
Ô grand dieu de la terre  
Mère dormant dans le Livre  
spectres de nos lignages installés dans le passé  
Ô vieille chose  
chose périssable  
qui ne ressemble à rien  
Air qui relie les êtres  
compatit à l'insecte  
et unifie le vivant  
rends-nous possibles  
justes  
compréhensibles  
Réunis sous nos chemises  
la souplesse de l'insecte  
l'éloquence du loup  
le toucher de la chose qui n'en est pas une  
Rends-nous possibles  
avec nos noms  
nos armes  
nos cœurs qui divulguent leurs secrets  
sur l'oreiller de la nuit  
Donne-nous un mur  
un toit  
un bleu qui nous confirme la réalité du ciel insurgé  
Provoque quelque chose  
dévastation  
folie  
géhenne

séisme dans le lit  
miracle dans le cercueil de l'enfant  
matin propice à la poignée de main  
étonnement  
course du soleil avachi par la routine  
Une chose, pas n'importe laquelle  
un matelas moelleux par exemple  
un moment de quiétude par exemple  
un baiser que n'altère pas le mensonge  
une pierre qui ne trahit pas  
un petit pas que ne troublent pas les balles  
la terreur et les inquisiteurs  
Une chose simple comme la justice des fléaux  
la liberté des vers de terre  
comme bonjour  
le soupir de l'amante dans le lit de la nuit  
comme la moiteur au bout de la jouissance  
Une chose simple, simple  
(comme de se sentir vivants à ce moment du poème)  
et qu'elle soit blanche  
lie-de-vin  
feuille ou caillou, enfer miniature sur le trottoir  
une chose simple  
comme de caresser le cou d'une jeune fille  
les frissons de celle-ci  
comme la fabuleuse rosée  
que l'été prodigue sans raison aux pierres  
comme de nous entendre appeler par notre nom  
dans une ville où nous ne connaissons personne  
Une chose  
pas n'importe laquelle  
comme une histoire que s'invente l'enfant avant de s'endormir  
l'ombre gracieuse du mouvement  
sous le chemisier ambigu de la femme  
vingt mille couleurs que la rose tient  
d'une terre à la couleur unique  
Une chose simple comme un miracle  
prodigieuse comme la bouche de la jeune fille  
quand elle s'arrondit et embrasse le fantôme de l'air  
une chose cinglante, blessante et authentique  
comme le cri « Ô mère »  
que pousse le combattant de moins de vingt ans  
quand une balle le mord à la naissance des bourgeons du cœur  
et qu'il referme son âme sur les êtres  
et se retire dans l'arche des morts...

Et puis après  
que prépare Dieu aux morts ?  
Que prépare-t-il aux vivants ?  
Que nous prépare-t-il  
nous les fidèles créés à son image  
héritiers des ruines, des tombes et des fausses pierreries  
loyaux envers nos assassins  
Nous les doux, gentils, croulant d'innocence  
de paresse et de fièvre  
fiers de nos testicules gonflés d'air  
et des vulves de nos femmes que l'ennui démange  
Nous les Arabes glorifiés, au sang éclairé  
maîtres de largesses et d'exécutions  
Nous les Napoléons du Levant  
sultans des dattes, du marbre et des dents pourries par la dépravation  
Nous, les nous  
seigneurs des femmes-esclaves, des mensonges  
et des justices barbouillées de crottin  
Nous les morts  
balançant entre le royaume étouffant de la douceur  
et les balles imminentes des juges ?  
Jusqu'à quand ? ...

*(Abdellatif Laâbi)*

## **Youssef Abou Lauz**

1956 (*Qaryat al-Kafeer, Jordanie*)-

D'origine palestinienne, Youssef Abou Lauz poursuit ses études à Amman (Jordanie) avant d'embrasser la profession d'enseignant qu'il exerce successivement en Algérie, en Arabie Saoudite et dans les Émirats Arabes Unis où il s'établit pour entreprendre une carrière de journaliste. Après des débuts au trimestriel *Chu'un adabiyya* (Questions littéraires), il s'engage dans la rédaction culturelle de l'hebdomadaire *Chourouq*. Il est membre de l'Union des écrivains jordaniens et de l'Union des écrivains des Émirats. Avec des images qui s'appuient sur un discernement acéré du réel, sa poésie interroge les substrats du langage pour célébrer le quotidien et les aspirations des gens. Son deuxième recueil *Fatma se rend de bonne heure au pré* (1983) a été honoré par le prix de l'Union des écrivains arabes de Damas.

### **Le bluff de la poésie**

Tu m'avais dit : « Cinq poèmes suffisent  
Pour bâtir une maison. »  
Alors je me suis jeté sur la poésie,  
Mangeant le poisson de mon langage  
Et couchant avec des sorcières  
Blanchies au champ de bataille de la magie.  
M'as-tu jamais vu obtenir la moindre maison ?

### **Les meubles du poète**

Sur les marches, des livres assassinés,  
Là, de la musique,  
Des images épousant les rugosités du mur,  
Un miroir dont le vestibule abrite la nuit  
Blanche comme la mort,  
Deux souliers jetés derrière la porte,  
À la merci de l'obscurité et du froid,  
Un lit, des femmes évanescences,  
Et un monde de métaphores.  
Dans la chambre du poète on trouve tout cela  
Mais une larme restée suspendue  
À son cil gauche n'est pas tombée sur le siège,  
La chambre pourra-t-elle lui trouver une place ?  
La mer dormira-t-elle dans un coin auprès de la bougie ?

Ô visiteurs, espacez vos rondes nocturnes !  
Pesant sur mon cœur comme un rocher de silex

Quatre épouses y demeurent : ma poésie, mon vin,  
Les reliefs d'une image d'amour et une aiguière de perdition.

Dors, poète, un mois encore  
Car aucun soleil ne va se lever.

### **Le sommeil**

Le sommeil est un jeune homme peigné sur le côté  
Son costume est en soie,  
Et ses chemises en bribes de nuages.

Qu'il est ondoyant ce garçon !  
Blanc comme le lait  
Avec des souliers de vocable et de fumée  
Il vient nous voir  
Et de ses parfums enduit nos épaules.

Le sommeil coule ça et là,  
De douceur, il couvre les femmes,  
Les embrasse sur les lèvres,  
Salue les hommes et s'en va.

Le sommeil,  
Ce jeune amant qui connaît déjà tout de l'amour  
A fini par s'établir dans les yeux,  
Il y a bâti sa demeure et a renoncé à Dieu,  
Il peut chanter ou s'emporter.

Si seulement j'avais été son fils,  
Son cousin ou encore son frère de même père,  
J'aurais mis à l'essai tous les yeux,  
Et me serais lassé des femmes,  
Jusqu'à épuisement.

*(Antoine Jockey, A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Mohamed al-Achari**

1951 (Boumandra, Maroc)-

Avant d'accéder aux fonctions de ministre de la Culture du Maroc, Mohamed al-Achari s'est consacré à diverses activités culturelles. Poète, romancier, journaliste, il a été président de l'Union des écrivains marocains durant trois mandats et rédacteur en chef de la revue de l'Union *Afaq* (Horizons). Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont on retiendra en particulier *Hennissement des chevaux blessés* (1978), *Deux yeux aussi grands que le rêve* (1982) et *Biographie de la pluie* (1988). Son dernier recueil *Un lit pour la solitude de l'épi* (1998) souligne son ambition de modernité. La complexité des images et un travail approfondi sur le langage caractérisent sa poésie empreinte d'élégance et d'urbanité.

### **Petites guerres**

Mon cœur aura besoin d'une bannière  
Quand tombent les mots sans raison convaincante  
Et meurent les entrées de tous les villages d'un seul coup  
Il me faudra monter la dernière partie de la nuit jusqu'à son ivresse  
Il me faudra supporter le calme splendide  
De celui qui a pris le pouvoir  
Et n'a vu que le scintillement des lances  
Attaque et fuite  
Un corps montant de la poussière de la parole  
Fuite et attaque  
Ceci est une discorde depuis laquelle je n'ai pas vieilli  
Et moi entre deux rangs  
Ne fais des alliances que de temps en temps  
à chaque conquête je sombre sur ma propre braise  
à chaque attaque je détruis les murailles de ma rime  
Et quitte le vers dans l'espoir  
D'y revenir mort  
Ma vengeance était permise pour une rose  
Alors la tribu me jeta à l'eau  
Afin que je tienne ma promesse avec un épi  
ou une canicule  
Je n'ai poursuivi mon chemin qu'un peu  
Je me suis assis près de phrases que je n'ai pas dites  
Et d'un verre au vin duquel mon visage s'est fissuré  
Et je suis resté manger les affaires de mon âme  
Comme font ceux qui reviennent de la guerre.  
Un long moment.  
Des visages bariolés  
Des ruines

Des chevaux et des selles  
Des verrous d'une maison qui tombe  
Et des femmes prises par surprise  
Des poèmes atrophiés  
Des lettres dotées de salut  
Et d'un désir qui n'élit personne  
Sans oublier notre village  
Des dirhams comptés pour chaque cigarette comptée  
Et les nouvelles de ceux qui sont morts  
avec la délicatesse de celui qui sirote une pluie.  
Quelle peine celle que je noie maintenant dans une larme  
Pendant que l'aube me fouette avec les communiqués d'une aube nouvelle  
Une lumière nouvelle  
Et une progéniture nouvelle scrutant le bulletin météorologique  
Attendant un nuage  
Ou un hennissement  
Je me suis réfugié dans ma solitude dans un endroit à l'écart  
Pour amputer de mon corps un corps  
Et m'avouer les erreurs de cette vertigineuse fuite  
Ai-je dit fuite ?  
Mais qui s'est enfui ? Qui a attaqué ?  
Qui a fait parvenir le verre jusqu'au désert  
Et a éteint son désir dans la dispersion.  
Me voici ne reconnaissant le début du poème  
Jusqu'à ce qu'il meure  
Et ne me libérant de la chute du mot  
que lorsque mes lettres couvrent d'autres pièges  
Je n'ai pu malgré toutes les figures faire tomber l'égarement de l'incipit  
Et ériger une potence de paroles restaurant à ses confins  
Un corps enfoui sous la poussière de la rhétorique et des déclinaisons  
Jusqu'à devenir un singe pour la grammaire de l'île ou presque  
J'ai failli m'approcher de la limite parfois  
D'autres fois je m'en suis largement écarté  
Le cœur n'a point saisi d'ombre dans laquelle il se réfugie, ni de chemin.  
Et quand j'ai posé ma cendre sur un tremblement  
Et lui ai laissé sa poussière dans l'espace  
Je n'exagérais point dans la mélancolie  
Plutôt comme si j'avais jeté contre des pierres ma tristesse  
Une obsession me retint à une terrible supposition  
J'ai pensé que ce que j'avais pris pour des pierres  
Et ce que j'avais cru être de la soif n'était pas de la soif.  
J'irai jusqu'au bout de ce que possède la terre comme espace  
ma monture un frisson qui me traversa rapidement  
et revint là où il n'y a de pays que la poussière du conte  
ni de mer que son égarement saumâtre

ou un petit peu moins.  
Donc qu'est-ce qui réunit maintenant un prophète  
Qui perd chaque jour sa prophétie  
Un gisant qui tente son retour impossible  
D'une conquête qu'il n'a pas faite  
Et un chamelier qui conduit les caravanes de ses poèmes  
avec une grande tristesse  
sauf qu'il y a en cela un point commun obscur  
qui pourrait être la nécessité dans la poésie  
ou qui pourrait être une aventure  
et une étendue impossible.  
Revenons au guerrier du début du poème  
Il tente d'en asservir le reste  
mais n'y parvient pas.  
C'est là une tempête dans des régions du corps procréé dans l'ombre  
Qui se moque de la trace vivante de ce qui suit la fête de la veille  
met le cœur sous le lit  
les doigts dans la boîte à thé  
et l'appétit d'après minuit  
dans l'ouverture de la porte  
Pendant que le guerrier se perd à la recherche  
d'une chose ou son contraire  
se rétrécit dans le commencement le souffle du poème  
jusqu'à devenir un faible battement.  
Ainsi s'achève la cérémonie d'enterrement lourde de rumeurs  
Quant à ce que j'ai dit au début  
à propos d'une bannière et d'une fuite  
Ce n'est qu'une ruse pour quitter le texte  
afin que revienne le calme au concert des mots  
et devienne la parole une traversée ombreuse...

*(Tahar Bekri)*

## **Adonis**

1930 (*Qassabine, Syrie du Nord*)-

Poète particulièrement prolifique, initié très tôt à la langue du Coran et à la culture arabe classique, Ali Ahmad Saïd Esber, connu sous le nom de plume d'Adonis joue un rôle fondateur dans la première époque de la revue *Chi'r* (1957-1964 : voir la notice biographique de Youssef al-Khal). Après avoir lu le livre de Suzanne Bernard sur le poème en prose, il en fait un compte-rendu enthousiaste et introduit ce concept dans les Lettres arabes. Il fait partager ses découvertes avec les lecteurs du Moyen-Orient et donne à lire Saint John Perse et Yves Bonnefoy (dont il traduira plus tard les œuvres complètes) mais aussi Pierre-Jean Jouve et bien d'autres. En 1961 il publie son meilleur recueil *Les Chants de Mihyar le Damascène*, œuvre qui marque une étape capitale dans l'évolution de la poésie arabe moderne.

Après avoir quitté le groupe, il édite trois numéros d'une revue éphémère *Afaq* (Horizons), et le premier volume d'une anthologie de la poésie arabe classique. Il fonde en 1968 à Beyrouth la revue *Mawaqif* (Situations) avec l'intention de « changer le monde et transformer la vie et l'homme, c'est-à-dire une culture qui est aussi une révolution ». Cette revue devient alors le principal support de l'expérimentation poétique arabe.

En 1973 il soutient un doctorat à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth où il analyse l'influence exercée par le dogmatisme religieux et une certaine conception de l'Islam sur la créativité arabe. L'importance d'Adonis ne réside pas seulement dans sa poésie innovatrice et expérimentale mais aussi dans ses interventions sur la politique, la société, la culture, la religion et la modernité. Une des ses convictions les plus fortes est que « la poésie d'aujourd'hui surgit de la pensée ancienne, mais elle surgit pour pénétrer plus profondément dans la nuit du sens, celle que le père ancien a inaugurée. Être vraiment moderne, pour le poète arabe, c'est scintiller comme une flamme, surgie du feu de l'ancien mais entièrement nouvelle ».

[*Le livre de la migration* (Luneau Ascot Éditeurs, 1982), *Les Chants de Mihyar le Damascène* (Actes-Sud, 1983), *Tombeau pour New York* (Actes-Sud, 1986), *Les Résonances, les origines* (Nulle Part, 1990). En 1991, une sélection de poèmes a été publiée chez Gallimard dans la collection « Poésie »].

### **Le retour du soleil**

Le destin frissonne sur les mers  
Les anneaux de la légende se brisent  
et voici les précipices  
Laisse-nous alors semer nos rives de coquillages  
amarrer notre arche sur Sannine\*  
Laisse-nous foudroyer la chimère marine  
ô maître de la légende

Et lorsqu'au départ du soleil quittant la ville  
les cloches et la route sangloteront

réveille pour nous, ô flamme du tonnerre sur les collines  
réveille pour nous le Phénix

Nous acclamerons la vision de son feu triste  
avant le matin, avant qu'elle ne soit dite  
Nous porterons ses yeux tout le long du chemin  
au retour du soleil sur la ville

\*Sannine : montagne du Liban

### **La ville**

Notre feu marche sur la ville  
pour en détruire le lit

Nous détruirons le lit de la ville  
Nous vivrons  
et passant à travers les flèches  
nous irons vers une terre de transparence errante  
derrière le masque suspendu  
au roc tournoyant dans un gouffre de terreur  
d'écho et de verbe  
Nous laverons le ventre du jour  
ses entrailles et son fœtus  
Nous brûlerons cette existence rapiécée  
au nom de la ville  
et dans son regard nous renverrons  
le visage de la présence  
la terre des distances

Notre feu approche  
et l'herbe naît dans la braise de la révolte  
Notre feu marche sur la ville

### **Il n'est pas étoile**

Il n'est pas étoile  
ni inspiration prophétique  
ni visage soumis à la lune

Le voici qui vient comme une lance païenne  
dévastant la terre des écritures  
répandant son sang

élevant vers le soleil ses blessures

Voyez-le revêtant la nudité des pierres  
adressant sa prière aux cavernes

Voyez-le étreindre la terre légère

### **La présence**

J'ouvre une porte sur la terre  
J'allume le feu de la présence  
dans les nuages qui se croisent ou se poursuivent  
dans l'océan et ses vagues amoureuses  
dans les montagnes et leurs forêts  
dans les rochers

créant pour les nuits gravides  
une patrie de cendres de racines  
de chants, de tonnerre et de foudre

brûlant la momie des âges

### **Les rois mages**

Dans ton visage en partance  
Dans mon visage - une étoile  
Et la nuit était aux aguets  
Nos mains se rejoignent  
Nos pas se rejoignent  
Et nos visions aussi

Nous sommes tombés  
Nous avons vu et disparu  
Puis nous avons émergé  
Et disparu encore  
Après nous les rois mages sont venus

### **Miroir pour une question**

J'ai questionné et on m'a dit -  
La branche couverte de feu  
est oiseau

On m'a dit que mon visage était la boule  
Et le visage du monde miroirs  
peine du marin, phare

Je suis venu  
Encre était le monde sur ma route  
Phrase tout frémissement  
J'ignorais qu'entre nous  
un pont était jeté - foulée  
de flammes et prophéties  
Un pont de fraternité  
Et j'ignorais que mon visage  
était vaisseau  
Naviguant dans une étincelle

### **Eux**

Ils sont arrivés.  
Nus, ils sont entrés dans la maison.  
Ils ont creusé,  
Ils ont enterré les enfants,  
Sont repartis.

*(Anne Wade Minkowski)*

### **Les poètes**

Nulle part, eux : ils portent la tiédeur  
Dans le corps froid de la terre, ils forgent  
À l'horizon ses clés.

Ils n'ont laissé  
Ni père ni foyer  
Pour leurs légendes.

Ils les ont écrites  
Comme le soleil écrit son histoire

Nulle part.

*(Chawki Abdelamir et Serge Sautreau)*

**Taha Muhammad Ali**  
*1931 (Galilée, Palestine)-*

En 1948 Taha Muhammad 'Ali fuit vers le Liban avec sa famille et la plupart des habitants de son village. Un an après il revient s'installer à Nazareth où il vit. Vendeur de souvenirs, son goût pour l'étude lui fait connaître en autodidacte la littérature arabe classique et moderne. Divers recueils poétiques et un livre de nouvelles constituent une œuvre originale sous bien des aspects. Fondée sur la sagesse qu'il a forgée à partir de l'observation du quotidien, sa poésie gnomique s'éclaire d'une touche moderniste obtenue pour l'essentiel grâce à un savant mélange entre l'arabe et le dialecte.

**Peut-être**

Hier  
Dans mon sommeil  
Je me suis vu mourir  
J'ai vu la mort de mes yeux  
Je l'ai sentie,  
J'étais en elle.  
J'ignorais auparavant  
Que la mort dans ses diverses phases  
Coulait avec une telle fluidité :  
Torpeur pâle et chaleureuse,  
Impression exquise de sommeil.

Dans cet état  
Ni frayeur ni douleur ne subsistent.  
Il se peut que la peur outrancière de la mort  
Se fonde sur l'intense exaltation  
De notre désir de vivre.  
Peut-être.

De ma mort je puis tout décrire  
Sauf ce frisson destructeur  
Qui nous submerge à l'heure ultime  
Lorsque nous savons  
Que le fil nous liant à nos intimes  
Va se rompre  
Que nous ne les verrons plus,  
Et n'arriverons même plus  
À penser à eux.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

**Akl Awit**

1952 (Beyrouth, Liban)-

Poète, enseignant, collaborateur du *Supplément d'an-Nahar* et traducteur de Malcolm de Chazal, Akl Awit compte à son actif sept recueils poétiques dont *En effaçant l'étrangeté de l'eau* (1981) et *Sous le soleil du corps inconscient* (1991). La femme est chez lui un thème récurrent. Après ses élégies sur la solitude réunies dans *Je n'ai invité personne* (1994), la mort de sa sœur lui inspire *Makam* (Domaine du cyprès, 1996). Le poème ci-dessous est tiré de son dernier recueil *Ouvre les jours pour que je m'éclipse derrière* (1998) qu'il définit comme « un seul poème d'amour, exprimant l'enfer et le paradis, la malédiction et la bénédiction ».

**D'un œil de renard,  
je t'enveloppe de regards**

C'est ainsi que je m'excuse  
Pour chaque possible  
Pour chaque impossible  
Pour chaque vie antérieure  
Pour la vie à venir  
Pour les joies, les maux, les morts et les vivants  
Pour les brigands, les anges et les voleurs de pommes  
Pour ceux qui te dévorent par la solitude de leur corps  
et te boivent avec la soif du désert dans les yeux  
Pour moi-même chaque fois que te dévore un plus grand nombre  
Pour toutes les générations  
Pour ceux qui en mon nom t'aiment  
Pour ceux qui en leur nom t'aiment  
Pour ceux qui laissent pour toi des larmes  
et des sentiments de vengeance sur les portes  
Pour ceux qui t'envient et ne t'envient pas  
Pour ceux qui détestent partager le spectacle que tu offres  
Pour ceux qui t'aimeront chaque fois que tu seras partie  
Pour ceux qui souffrent chaque fois que tu reviens  
Pour le vertige qui défait mon habilité à décrire  
Pour la cohérence qui me séduit  
    dans la fascination du lointain et l'orgueil du départ  
Pour ce mot moins éloquent que mon amour  
Pour ce regard moins perçant que l'eau sur la pierre  
Pour chaque fois que tu te dresses devant tes miroirs  
    et qu'ils t'effacent avec une gourmandise rieuse  
Pour chaque fois que tu deviens une autre femme  
Pour chaque fois que tu le deviens pour mes frères,  
    mes ennemis et moi

Pour l'enfant qui naît sept fois à ta manière  
et dont la mort sept fois m'accompagne  
Pour les sept femmes qui demeurent en toi  
Pour tes sept prisons que tu prétends lieux d'évasion  
Pour le dimanche où, dans sa création,  
Dieu ne connaît pas de repos  
Pour ton nombre lié aux jours de la semaine et non à toi-même  
Pour les hommes que tu aimes  
Pour les hommes que tu n'aimes pas  
Pour chacun des autres hommes que tu aimes et détestes  
Pour chaque regard qui veut rouler sur toi  
Pour chaque main qui n'a pu toucher ta silhouette  
Pour ma déception lorsque je rentre  
et ne vois pas ton rire sur mon cœur  
Pour ma jalousie chaque fois que je vois ton rire  
tel un banquet dans les regards des autres  
Pour chaque désir que je ne mérite pas  
Pour chaque désir que tu mérites et que tu ne mérites pas  
Pour chaque mutisme dont tu ignorais la pensée à toi adressée  
Pour les bavardages superflus  
Pour toute la tristesse de ma main et pour chaque peur  
et chaque embarras qui font fi de ma douceur  
Pour chaque départ et chaque retour vers toi  
Pour chaque sagesse que je donne  
Pour chaque folie qui me condamne  
Pour ma prétention et ma modestie  
Pour mon intuition dès que tu viens épuiser  
le reste de ma résistance  
Pour mes ruses chaque fois que je t'invite à dîner  
Pour mon bonheur chaque fois que j'ai préféré ma perte  
Pour mon ignorance et ma compétence anticipée  
Pour chaque tempête qui n'a pas émoussé les épines de mes branches  
Pour chaque tempête qui a rompu mes branches et me rompt  
Pour chaque abîme qui m'a jeté vers toi  
Pour chaque abîme qui m'a jeté vers toi où je n'ai pas sombré  
Pour ma frayeur qu'un autre homme demeure en toi,  
Pour ma frayeur que d'autres hommes dont je ne suis  
Ni le voleur ni le fidèle  
et dont mon effacement inachevé  
Me préserve d'être avec toi le soldat et l'ennemi

Alors, que crier ? À qui recourir ?

*(A. K. El Janabi et Charles Illouz*

**Fadhil al-Azzawi**  
1940 (Kirkuk, Irak)-

Poète, journaliste et romancier Fadhil al-Azzawi a joué un grand rôle dans l'innovation poétique irakienne des années 1960. Très actif dans le journalisme culturel, il fonde en 1969 la revue d'avant-garde irakienne *Poésie 69* et participe à de nombreuses activités littéraires. Il prend en 1977 le chemin de l'exil et part pour l'Allemagne où il entame de nouvelles études qu'un doctorat sur l'évolution de la culture arabe analysée à partir du cas de l'Irak, viendra couronner. Son œuvre compte des romans, des essais et une douzaine de recueils de poésie dont *L'arbre oriental* (1975), *Voyages* (1976), *Un homme jette des pierres dans un puits* (1990) et *Au bout de tous les voyages* (1993). Sa poésie puise à l'expérience du surréalisme et des autres tendances de la modernité arabe et européenne. Expérimentale elle s'inscrit dans un registre fantastique et ne cesse de questionner la réalité arabe avec un lyrisme imagé et plein d'humour.

### Poème auto-dévorant

Ils ne viennent ni dans les poèmes ni dans les mots du voyage  
Ils ne viennent ni dans les poèmes ni dans les mots  
Ils ne viennent ni dans les poèmes ni  
Ils ne viennent ni dans les poèmes  
Ils ne viennent ni dans  
Ils ne viennent ni  
Ils ne viennent  
Ils ne  
Ils

### Le piège

Parfois traversant un fleuve  
Nous nous voyons dans une autre époque  
Parfois, fixant un miroir  
Nous nous voyons dans la prison  
Parfois harponnant une femme  
Nous nous voyons dans l'exil  
Parfois lisant des poèmes  
Nous nous voyons dans la prose.

Savez-vous ce que nous devons faire ?

### La cheminée

Une cheminée exhale de la fumée dans le vent  
Parfois elle exhale des rêves,  
De la tristesse  
Elle exhale des traces d'hommes  
Rapportant dans la chambre la parole des anciens  
Elle exhale le silence d'une femme  
Entre les bras d'un homme  
Se rappelant la capitale de terreur  
Érigée dans le désert  
Elle exhale nos souvenirs

Cette cheminée nous exhale jour après jour  
Dans la nuit d'un autre ciel  
Dans le vent.

### **Doigts**

La répression se tient debout  
Devant un arbre  
Et tel un roi devant son peuple  
Fait des signes de la main  
À ses enfants

La répression va à l'histoire  
Et lui rend ses faux billets  
La répression pose sa main humide  
Sur mon front  
Et essuie mes larmes  
Avec ses doigts.

### **Dieu et Satan**

On parle dans le premier chapitre  
De Satan désobéissant à Dieu  
Dans le second  
De Dieu chassant Satan du paradis  
Dans le troisième  
De la perplexité d'Adam  
Dans le quatrième  
Du déluge.

Enfin arrive le héros qui capture Satan

Et le bon Dieu règne sur le monde.

Alors de quoi parler ?  
Dans le cinquième  
Le sixième  
Le septième  
le huitième  
Etc.

### **La porte**

Une porte condamnée dans un champ abandonné  
Des oiseaux blancs  
Brillent sur une violette noire où le sang a coulé  
- Quelles sortes de secrets peut garder une porte condamnée ?  
- L'ouvrirai-je  
L'enfant s'approche faisant fuir les oiseaux  
- N'ouvre pas une porte condamnée  
Peut-être venant du désert arabe  
Vont surgir tes aïeux,  
Une nuit éternelle,  
Un soldat poignardé en plein cœur,  
Ou encore un bourreau  
Qui te tranchera la tête  
Laisse cette porte de la nuit, mon enfant,  
Laisse-la briller  
Comme argent dans un champ abandonné,  
Condamnée.

### **Rêves**

Des fantômes s'assoient dans la prairie  
Troquant rêves et quolibets  
Des oiseaux de métal  
Se perchent sur les branches  
Et gazouillent pour l'histoire.  
Ô rebelle ébloui, ne donne pas ton nom,  
À ce qui n'a pas de nom  
Ô conquérant, ne verse pas ton nom sur le sable !

Un mammouth noir pâture  
Un cheval hume le cadavre d'un aviateur  
Attaché à son parachute blanc  
Un téléphone sonne dans une retraite

Je décroche bouleversé  
Et converse avec moi même  
À l'autre bout du fil

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Salim Barakat**

*1951 (Qamechli, Syrie)-*

Kurde du nord de la Syrie, Salim Barakat quitte en 1971 son pays pour ne jamais y revenir. Exilé à Beyrouth puis à Chypre, il se voue à la littérature, devient secrétaire de rédaction de la revue dirigée par Mahmoud Darwich *Al Karmel*, avant que ses pérégrinations ne l'éloignent de la Méditerranée pour le conduire à Stockholm. Il est surtout connu en France pour ses romans traduits par François Zabbal chez Actes Sud. Pour l'essentiel, son inspiration est tirée de sa vie et de l'histoire du peuple kurde. Auteur d'une douzaine de recueils, sa poésie défie tout traducteur tant elle utilise, dans des relations incongrues, des mots obsolètes. D'apparence quasi automatique sa veine poétique, dans un souffle identitaire et pastoral, sonde à la fois l'inconscient collectif et la conscience malheureuse de son peuple.

### **Deuxième courbe de la rue Aphrodite**

Suspend la nuit,  
Suspend la nuit comme ton chapeau  
Et appelle le jour, cocher brisé près de ta calèche vide.

Quatre-vingt-dix degrés au-dessous de la menthe  
et trente au-dessus des girofles  
Quatre-vingt-dix degrés à la merci des muscles qui tout doucement s'amollissent du scandale de la cellule et de l'irruption, hier, d'enfants semblables à l'appel avancé d'un lendemain d'âge mûr.  
Alors approche, toi qui suspends la nuit comme ton chapeau et fixes longuement près de ta calèche vide, le jour, ce cocher que tu n'appelles point.

Ô toi l'annonciateur de la résurrection de la vigne et du jugement du vent, approche-toi des chefs de file qui décrivent le soir caché dans la parole du jardin échangeant des cigarettes allumées sous la poussière familière que tu couvris de ta brise intime. Oublie tes distances confuses et ce soir qui glissa, que tu essayas de soutenir avant que vous ne sombriez ensemble dans une rhétorique se pavanant avec sa soirée.

Ô toi le guide de tes villages, tu es à quatre-vingt-dix degrés dans la rosée.

### **La millième courbe qui s'accrocha à moi après la foudre**

J'entrerai dans cette maison quand je jetterai mes os dans l'âtre.  
J'entrerai dans cette maison, m'accrochant à l'endroit insaisissable, à la sépulture qui me soutient de ses cachettes de hyacinthes et aux tigres verts escaladant l'arcade des ténèbres bénies vers mes désirs.

J'entrerai dans cette maison par sa dixième porte et par sa vacuité aussi lisse que les trois marches du seuil. Je couperai les gâteaux d'hier en tranches digitales soulevant les mains avec les éventails de la mort vers l'éternité libre dans ses chaînes, vers moi et mes compagnons quand ils jettent du haut de leurs terrasses les couches du jour et rient sous les masques cléments et l'opalescence des profondeurs dans lesquelles soufflent les césars obtus.

J'entrerai dans cette maison

J'entrerai dans cette maison, avec...

J'entrerai dans cette maison avec mes mille otages

J'entrerai dans cette maison avec les tornades

que nulle écriture ne parvient à calmer.

J'entrerai dans cette maison, avec la distraction de la terre et la grisaille des gouttes d'eau.

J'entrerai dans cette maison, les yeux baissés comme un aïeul dont les petits enfants cachent le dernier soulier.

J'entrerai dans cette maison sans saluer  
et me dirigerai vers l'âtre pour ramasser mes os.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

**Abbas Baydoun**  
*1945 (Sour, Liban)-*

Poète, journaliste, traducteur, Abbas Baydoun a participé à diverses manifestations culturelles arabes et internationales. Il est aujourd'hui rédacteur en chef de la page culturelle du journal *Al Safir*. Sa poésie s'exprime dans sept recueils poétiques dont *Sour* (1974), *Le temps à grandes gorgées* (1982), *Critique de la douleur* (1987), *Chambres* (1991). Son engagement politique le mène deux fois en prison à Beyrouth en 1968 et en Israël en 1982. Cependant, la Cause n'est pas chez lui une disposition à exprimer les sentiments auxquels le lecteur aspire mais un élément constitutif du discours poétique. Novatrice, son expression a ouvert d'une manière désinvolte de nouveaux horizons à la poésie libanaise en l'épurant de toute illusion idéologique. Le poème est dès lors une suite d'obsessions narratives et de métaphores épileptiques où les mots, vidés de leur passé rhétorique, règnent en maîtres dans les méandres du sens.

**Tombes de verre**  
*(Extrait)*

**I**

La lumière carbonique filtre d'une imprimerie  
L'obscurité est spectrale, il n'est plus possible de retourner  
Car nous épuisons l'huile donnée pour un seul exemplaire

Peut-être que l'air s'infiltré aussi  
Peut-être qu'il ne sera ni le barbu de la tour ni le barbu du souterrain

Qu'est-ce qui fige les âmes des chars et des forts  
Âmes appartenant à d'autres catégories  
Peut-être serait-ce pour un morceau de pain, une pomme, un coup de feu  
Peut-être pour des hommes qui ne sont que demeures  
Pour des journaux qui ne sont que les âmes des jours  
Pour des boîtes transportant les montagnes  
Et des villes de la mémoire des tiroirs  
Peut-être pour une araignée, mère de l'univers  
Peut-être pour un mur  
Peut-être pour les tortues qui mènent la marche  
Peut-être pour les domestiques, les voleurs et les dénonciateurs  
Les âmes du roman.

**III**

Des chiens invisibles aboient des souterrains, des cellules, des tranchées,  
des vestibules et des confins

Ils aboient de l'imagination tout entière  
Et la nuit passent les grilles et traversent les rêves en silence  
Aboiement après aboiement comme des éclairs secs  
Un aboiement derrière les portes massives d'en bas  
Des pièges au portail  
Le tonnerre creux sur la terre osseuse

Un aboiement  
Et nous ne voyons plus  
Des guépards marchent sur les barbelés

## V

Pourriture du samedi soir  
Le lait succédant au mauvais sommeil  
Où les rêves sont également pleins de ronflements  
Les marais sur lesquels flottent les grandes cages  
De contrebande pleines de vêtements qui ne cessent d'uriner  
Et les grandes bibliothèques avec les sceaux et les traités  
Passent sur les marécages.

Ceux qui balbutient sur l'eau sans qu'on les voie  
Ne sont pas les dieux d'une nuit  
On rencontre leur bave - et peut-être leurs souillures -  
Dans les passages  
L'eau elle-même tremble de leur sénilité  
Ces profondeurs meublées comme des bureaux  
Les souterrains qui soupirent  
Il n'y a pas de colère suffisante pour déchiqueter ces bouches gonflées  
Du lait de l'enfance et de la perfidie de l'âge.

Ces linceuls invisibles  
Qui flânent dans les infinis de l'histoire  
Des gouffres ouverts comme des fûts de vin  
Où les citernes se remplissent de l'eau des égouts  
Dans un ordre secret.

Qui va libérer le premier rang  
Pour la magnifique pomme momifiée  
Qui va laisser le champ libre aux mâts des états des fous du pouvoir  
Qui légifèrent en cravachant leurs chiens.

Cet immense train qui fonce comme un ver solitaire  
Il prend la fuite avec ses généraux morts et ses cadavres qui fixent les urinoirs  
Et ses tombes de verre

Où nous sommes  
Et dans cette belle somnolence sur la terrasse  
Nous voyons des tombes blanches à l'infini  
Des tiroirs blancs ouverts  
Des cartes et des lettres en débordant jusqu'au bout du passage  
Pourriture qui se régénère des souvenirs  
Odeur créatrice.

## VI

La pourriture  
Où le visage du prisonnier brille au-dessus du seau des excréments  
Et où cette même luminosité  
Est entre les crottes et les lunes de la peau  
Et les explosions planétaires de microbes  
Où la douleur et l'odeur sont le sac du corps  
Qui élargit son territoire  
Creusant les frontières premières de l'étable  
Le corps qui réitère sa fonction  
Enterre ses excréments comme s'ils étaient son crime  
Déterre ses excréments comme s'ils étaient sa vérité.

## VIII

La bibliothèque est dans le gouffre  
Là-bas les ascenseurs sont probablement arrêtés  
Là-bas sont les choses qui ont disparu - à notre insu -  
Comme des insectes que nous n'élevons pas  
Peut-être nous sera-t-il permis de marcher dans nos poches et dans les cheminées de nos maisons  
Peut-être trouverons-nous là-bas les tabliers des femmes qui nous ont retenus  
Les entrailles sacrées des animaux qui nous dévoraient de l'intérieur  
Et changeaient nos entrailles à l'aube de chaque âge  
Puis quoi encore après avoir consulté les livres  
Il n'y a que les escaliers qui descendent de l'énorme amas de ficelles  
Descendent et redescendent  
Qu'est-ce qui nous évite de rester jusqu'à la fin de la soirée  
Comme une coupe renversée  
Qu'est-ce qui nous évite d'attendre la tortue aïeule  
À l'orée du jour.

*(Chérif Khaznadar, Arwad Esber et Sari Tauk)*

## **Abdelwahab al-Bayyâti**

1926 (Bagdad, Irak)- 1999 (Damasse, Syrie)

Selon le critique palestinien Ihssan Abbas : « Si Nazik al-Malâïka et al-Sayyâb ont participé à trouver une nouvelle forme pour la poésie arabe, al-Bayyâti est le premier à avoir changé la nature du contenu de cette forme... Les deux premiers ont jeté une pierre dans les eaux stagnantes de la poésie et se sont contentés d'observer les tourbillons qu'elle a provoqués. Alors que le troisième a détourné le cours d'eau pour arroser de nouvelles pousses ». Il est vrai que son deuxième recueil poétique, *Les jarres brisées* (1954), dépasse l'œuvre de ses compatriotes, inventeurs de la poésie dite « libre ». (Voir la notice biographique de Nazik al-Malâïka). En faisant descendre la poésie de son piédestal, en la jetant dans la mêlée et en insufflant un contenu politique au mot « libre » al-Bayyâti offre un destin nouveau au poème. Radié de l'enseignement et emprisonné pour ses convictions - il est militant communiste et collaborateur permanent de la revue du parti *Attakafa al Jadida* (La nouvelle culture) - il prend, dès sa libération, la route de l'exil vers la Syrie, le Liban puis l'Égypte où il s'installe jusqu'en 1958, date de son premier retour au pays. Il publie au Caire *Gloire aux enfants et aux olives* (1956), *Poèmes d'exil* (1957) et, en collaboration avec Ahmed Mursi, il traduit les poèmes politiques de Paul Éluard. Une brève parenthèse lui fait représenter l'Irak à Moscou en 1959. Mais sa carrière d'ambassadeur s'interrompt l'année suivante aussi brutalement qu'elle a commencé. Il entame alors son second exil, voyage dans les pays occidentaux et arabes jusqu'à ce qu'Ahmed Hassan al-Baker lui restitue en 1969 son passeport et sa citoyenneté. La poésie d'Abdelwahab al-Bayyâti (son *diwan* compte trois volumes) est inspirée de sa lecture des soufis mais aussi des diverses expériences occidentales. Il est sans aucun doute, l'un des plus grands noms de la poésie arabe contemporaine.

[*Autobiographie du voleur de feu* (Unesco-Actes Sud, 1989)].

### **La nuit est partout**

Cette nuit, la grotte regorge de dépouilles :  
Crânes pelés, livres jaunis, lyre,  
Inscriptions sur les parois, oiseau mort.  
Un mot gravé au sang sur la pierre.  
Ce monde immense regorge de joie :  
La nudité azurée du ciel, éternelle et émouvante,  
La douceur de l'automne  
Le poisson argenté des mers  
Le vil métal sur le feu  
L'aube, les femmes, les idées.  
Inscriptions sur les murs,  
Une génération en furie

Marins qui trépassaient  
La mer était dans la grotte  
Une femme endormie dans un coquillage  
La nuit est partout et j'attends le signal  
J'aurais voulu couler ce bateau grouillant de rats  
Et cette vieille prostituée de ville  
J'aurais voulu qu'on pendre par la queue avec les mots  
Le poète, perroquet borgne et ivre,  
Et les politiciens professionnels,  
Banquiers et rois,  
Ces poupées chauves  
Maîtresses d'un monde épuisé.

Mais tu es un seigneur sans esclave  
Ton destin est de rôder autour des murailles  
De ramasser miettes et déchets  
De parcourir ce monde-bordel  
Écrasé et transi de froid.  
La nuit est partout et j'attends le signal  
O, coquille,  
Brise-toi et vole en éclats  
Incarnes-toi dans le mot  
Fais-toi étincelle pour brûler Nichapour  
Et laver son visage vaincu, pâle et insensé.

### **Le profil d'Aïcha**

Derrière son masque, elle cache le visage d'un ange  
Et les traits d'une femme mûrie  
Au feu des poèmes  
L'aquilon éveilla ses désirs  
Elle se personnifia dans le temple de l'amour sacré  
En pomme, vin  
Et beau pain chaud  
Elle s'enivra d'exquises embrassades  
Elle apparut dans mes rêves. Je m'exclamai : une phalène  
Papillonna avant l'heure  
Dans l'été de mon enfance  
Incarna tous les visages  
Et s'en fut, dans mon sang elle sommeille  
Une sainte s'insinue au cœur de l'obscurité  
Pour embrasser l'idole brisée  
Elle enfonce ses ongles dans les pierres, les débris  
Un rubis, sa bouche, rayonne de fraîcheur

Le feu des champs  
Cheveux tressés et noués  
Deux yeux flamboient d'une excessive compassion  
Un visage cache Ctésiphon de Salih derrière son masque  
Et les citronniers du haut Euphrate  
Où j'ai passé l'été de mon enfance, quand l'hiver  
Dans mon exil je porte, elle partie,  
L'or des poèmes et les cendres.

### **Un homme et une femme**

Sur la cheminée de la maison la neige tombe  
Dans la salle des miroirs  
Une femme attend  
À son sang un homme laboure ébloui  
Les champs fleuris du corps  
Un homme naît de ses côtes  
Il l'habite  
Il se cache dans la souvenance  
Palpitant dans les gouttes féroces de ce sang  
Grimpant comme à un arbre  
Dans ses cellules, dans ses membres tremblants  
Un homme l'embrasse  
Et son sang, feu des quatre saisons

### **Le poème**

L'homme de lumière rôde dans mon sommeil  
Il s'arrête dans l'angle abandonné  
Il extirpe de ma mémoire des mots  
Il les écrit  
Les récrit, à haute voix  
Rature quelques lignes  
Fixe le miroir de la maison noyée  
Dans l'obscurité et la lumière  
Il se souvient de quelque chose  
Puis quitte mon sommeil  
Je me lève terrifié  
J'essaye de me rappeler en vain  
Ce qu'il a dit et ce qu'il a écrit  
Car la lumière a effacé  
De la blancheur de l'aurore assassinée  
Ses papiers et ma mémoire

## Le poème grec

### I

Elle dit : L'amant fut au supplice lorsque l'étoile et la mer s'éteignirent. Le fou dit : Attends-moi ; reste morte entre les morts et approche-toi du feu de la bougie pour que Dieu nous voie et lise la peur sur mon visage près de ton visage brûlant de fièvre sous le voile des larmes. Viens plus près, tes larmes donnent à mes lèvres le goût du sel marin et la saveur du pain. Attends-moi, dit le fou.

### II

Les lauriers et les branches des cyprès cachaient des villes et des étoiles baignant dans le parfum de violette d'une nuit issue des abysses du cœur humain. Une femme nue sur un cheval riait sous l'orage.

Attends-moi ! Soudain la mer morte la couvrit d'herbe et d'écume apportée par le vent. Viens plus près, lui dit-il. Mais le hennissement du légendaire cheval océanique vint s'écraser sur le rocher près du rivage. Elle accourut nue avec ses tresses dorées. Les dieux de la folle poésie vinrent pleurer à Delphes le destin des poètes.

### III

À l'aube elle peignait la chevelure des vagues  
Et taquinait les cordes de la lyre.

### IV

Avec ses tresses dorées, elle dansait nue sous la pluie.

### V

Un orage vert me surprit  
Lorsque j'étais à mi-chemin de Delphes.

### VI

Nous étions quatre : mon guide, le musicien aveugle,  
Le chantre des dieux sages de l'Olympe et moi.

### VII

Sur la mer Égée, les voiles blanches de l'aube  
Me conduisirent à Delphes.

## VIII

Ils me déposèrent, muet et paralysé,  
Devant la porte du temple.  
Ils mirent un tournesol sur mon front  
Et me couvrirent d'un manteau.

## IX

Ils dirent : Parle au nom de l'amour  
Et au nom de Dieu parle  
Et lis cette inscription préservée derrière l'autel.

## X

Un ange ouvrit ma poitrine  
Et retira un grain de musc noir de mon cœur.

## XI

Il dit : Lis. Alors je lus les commandements des dieux de la poésie écrite sur les tablettes.  
Mes mots remontèrent du puits du malheur des amants martyrs.

## XII

Lorsque se couchèrent les étoiles, elle s'allongea nue avec ses tresses d'or sur le sable du rivage, pleura le cheval légendaire de la mer et dessina sur l'horizon des cercles rouges en murmurant au vent :  
Embrase-toi ! Ô feu de l'amour et marque de ton signe cette nuit éternelle surgie des cités grecques en ruines. Sois un fuseau ardent pour la camisole de l'aube pâle et une clé pour la porte fermée.  
Ô gouttes de pluie baignant toute forêt,  
Consume vous dans l'amour.  
Elle dessina sur le sable des yeux et des lèvres  
Et une main mendiant les gouttes vertes de la pluie.  
Elle dit : Partons ! Le fou dit : Attends-moi ; reste morte entre les morts et approche-toi du feu de la bougie pour que Dieu nous voie et lise la peur sur mon visage près de ton visage brûlant de fièvre sous le voile des larmes. Viens plus près, tes larmes donnent à mes lèvres le goût du sel marin et la saveur du pain. Attends-moi, dit le fou.

## XIII

Lorsque je quittai Delphes, les dieux de la poésie pure  
Me bénirent et m'octroyèrent la puissance du mot.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Tahar Bekri**

*1951 (Gabès, Tunisie)-*

Tahar Bekri fréquente d'abord l'école coranique où il apprend « par cœur, à coups de triques et dans l'anarchie pédagogique, les versets du Coran », puis l'école primaire franco-arabe de l'oasis de Chénini. Le français qui s'impose peu à peu à lui -« Je me sentais plus libre en écrivant en français »- est la langue de six de ses recueils poétiques et de trois de ses essais. En gagnant Paris en 1976, après deux longs séjours dans la prison de Borj Erroumi au nord de Tunis, il ignore qu'il ne reverra pas son pays natal auquel il demeure très attaché, avant 1989. Beaucoup d'années passent avant qu'il ne « se replonge avec délectation dans la langue du coran, redécouvrant sa richesse syntaxique et ses sonorités incomparables ». Il pousse le plaisir jusqu'à écrire deux recueils en arabe : *Poèmes à Salma* (1989, Rotterdam) et *Journal de neige et de feu* (L'or du Temps, Tunis 1997). Dans le portrait qu'en fait le critique Ridha Kéfi (*Jeune Afrique*, n°1917, octobre 1997), la poésie de Tahar Bekri est décrite « toute en transparence lumineuse, en amples murmures et en mélodies limpides » [et] « évoque des traversées de temps et d'espace, réelles ou imaginaires, où l'Orient et l'Occident sont continuellement réinventés ». Spécialiste des littératures du Maghreb, il est maître de conférences à l'Université de Paris X-Nanterre. Il a traduit lui même le poème présenté ci-dessous.

### **Tunis - Paris - Copenhague**

Je dis au vent sois tempête  
À la pluie vole mes fleuves  
Voilà que je perds mon visage  
Et que se couche le soleil  
Qui ouvrira les portes du ciel  
Quand s'écroule  
Le jour

Un arbre comme un vieux moine  
Habillé de neige  
Rêve de soleil sur mes épaules  
Et mes pas dans cette forêt  
Sans Mecque  
Cherchent un printemps  
Sans retraite

Je tends ma main vers l'amandier en fleurs  
Derrière le mur de la prison  
Et monte une vague  
Pas encore née  
Se cabre la mer et écume

La mouette errante  
Et le nuage dans ma bouche

J'ai la nostalgie d'une aile  
Dans la pénombre du soir  
Qui écrit la trace de la rose  
Sur la joue de la nuit  
Et me prosterne debout comme une ruine  
Brûlé par le froid en flammes  
Livre oublieux des prières

Déborde ma barque de peine  
Pour des filets pêchant les herbes du jour  
Érodés par l'obscurité  
Dans les courants secrets  
Sans veille  
De tourbillons je casse les rochers  
Et les turpitudes de l'indigne garde

Désert lourd  
Mer qui s'étend  
Neige absolue  
Terre enterrée vivante  
Forêt en quête de lumière  
M'habitent dans la ferveur  
Comme au matin l'amour.

## **Mohammed Bennis**

1948 (Fès, Maroc)-

Auteur de neuf recueils poétiques et de quatre essais théoriques sur la poésie arabe moderne, Mohammed Bennis a joué un rôle important dans le rapprochement entre les expériences poétiques du Maghreb et du Machrek grâce à sa revue *Attakafa al Jadida* (Culture nouvelle) fondée en 1974 et dont le trajet culturel, jusqu'à son interdiction arbitraire en 1984, peut, selon ses propres termes, être résumé « dans une lecture critique du concept de la culture nationale, la rencontre avec la culture universelle [ayant] représenté également un élément constitutif de cette temporalité multiple et différentielle ». Mohammed Bennis vient de 'mettre en français' en collaboration avec Bernard Noël, son recueil *Le Don du vide*. Pour ce dernier, dans chaque poème, « l'on ne cesse de glisser d'un fait à sa volatilité avec pour résultat un rapport d'étrangeté si un minimum de représentation ne permet pas d'avoir au départ les pieds sur terre ».

[*Le Don du vide* (L'Escampette, 1999)].

### **Feuille de splendeur**

(*Extrait*)

Fès, colline vibrante  
dévalant  
Horizon  
de fête  
blanc torride  
hors mémoire  
de celui qui est mort  
et celui qui mourra

Fès, vergers de l'âme  
païenne  
grenadiers  
pampres  
bigaradiers  
fleurs de *ghounbaz*

Fès, un fou en quête de sa folle  
chancelant entre les trémolos ultimes  
d'un rebec andalou  
et de fêtes sans rêve  
de la genèse d'un soir instable  
de caprices exilés  
d'eau anonyme

Fès de briques entrelacées  
poncées  
satinées  
par vents lointains  
Sang  
s'amenuisant en moments furtifs  
par quatrains  
et pâleurs matinales

Des murailles se tordant au creux de leur légende m'ont précédé au labyrinthe d'en bas. Celui qui vise à en détruire les grâces peut conquérir la genèse du tourbillon avec sa plus haute faculté, mettre le feu de la glaise à portée de mon délire, j'ai préparé la prestance de l'intérieur aux idées folles des ténèbres

Vasque

bigarades

feuilles solaires

se répondent dans le feu du doute, traversée pour la vision intenable, les pierres savent comment se rendre amies, ouvrant une porte sur l'univers qui se dérobe derrière les plafonds bas pour surprendre les murs aux confins de la lumière

Ici les anciens composaient des panégyriques couvrant le monde, protégeaient leurs habitations avec la pureté de la miséricorde, la sentence de l'éclair créait un jour propice aux champs de la poésie, aux platanes surgissant du nombril du souk du henné, j'ai tracé des sillons que le fou laboure dans les vergers de la passion, tumulte de gémissements dans les passerelles de qui peut déterminer quelles pulsations ont couru dans la violence de son amitié

Qui entend Fès célébrer Ibn Sulaymane  
ce jeune homme émerveillé par le pli de son turban

par un duvet

riant au-dessus des tempes

un duvet rendant vigueur

à ce qui se love

entre les cuisses

Il referme le vestibule de son rêve

et s'en remet à la mélodie de deux yeux gris

Il voit

les franges d'un nuage affairé

sur le mur de la maison

il voit

un soleil qui cascade

sur les auges des norias

et les domaines du chèvrefeuille

les colonnes rehaussant les mosaïques

jusqu'aux mosaïques

jusqu'à la voûte des étoiles  
Il voit  
un grain de beauté le suivre  
à travers les trous du voile  
prenant plaisir à déchirer ses mains  
Il voit  
son sang en rigoles de vent  
Son sang, feu embrasant les vergers de ses paroles  
Il sera le jeune homme amoureux des pierres  
pondéré  
créant l'eau de son audace

[...]

Fès, de Fès s'est éloignée  
Voilà que tu couvres le cercueil de pierre  
de calligraphies coufiques  
d'éclats de mosaïques  
de plaintes andalouses  
Te voilà devant moi  
plus claire que la danse de la mer sur mon corps  
tu traverses la clarté lunaire jusqu'au bout des mots  
tu es à l'étroit dans le soleil  
comme je suis à l'étroit dans les ténèbres  
Te voilà voyageant sur les planches de la splendeur  
d'une éphémère  
à la solennité d'une autre éphémère  
outrepassant le mur de la lumière  
sans en être éblouie  
Te voilà  
pureté éteinte  
dans les carillons du rêve  
espace écorché, orphelin  
roulant dans le labyrinthe  
Rire, pour les balançoires des martyrs  
Rire, pour le marbre qui s'étire  
jusqu'à un pseudo-ciel  
qui rêve

Non  
Ô feu qui désaltère le torrent des désirs  
rejoins tes lits  
déverse-toi  
dans l'abreuvoir de mes langues

*(Abdellatif Laâbi)*

**Driss Boudhiba**  
*1951 (Alger, Algérie)-*

Enseignant à l'Université de Constantine depuis 1982, Driss Boudhiba est journaliste, critique, et rédacteur en chef de la revue consacrée à la poésie moderne *El Qacida* (Le poème). Il s'intéresse aux arts plastiques et a traduit entre autres, quelques poèmes d'Éluard et de Prévert. Romancier et poète, son recueil *La tristesse des herbes et des mots* s'inscrit dans la nouvelle poésie algérienne et exprime l'angoisse et les aspirations de tout un peuple.

**La camisole des sources**  
*(Extrait)*

Troublé et réduit à l'impuissance  
Comme un oiseau tombé dans l'eau  
Je m'accroche aux boucles de mon ombre  
bercé par les vents les appels lointains :  
Un cri transperce les jambes de l'aube  
Je ramasse les larmes de la défaite  
L'archipel du commencement m'assaillit  
Je trébuche sur le bruissement des mousses.  
Forêts de rubis, soldats,  
Restes de crânes et sabots  
Je grimpe sur le toit de mon ciel  
À l'écoute des confessions des oiseaux exhalant  
Leur tristesse dans les nues.  
Peut-être leur voix reviendra-t-elle dans mon sommeil  
Ou mon feu s'illuminera-t-il dans les rides de la parole  
Alors nous volerons de concert  
Vers cet être ravageant mon cœur comme un ouragan  
Qui se transformera en murmures de mon sang  
Me prendra au dépourvu  
Et donnera aux poussières de la honte  
Son visage égal aux diamants  
Ses sourcils, résonance de la splendeur  
Sa gorge, été exhalant des troupeaux d'étoiles  
Ses doigts, lunes  
Ajournant leur exil dans l'accolade  
Je plie sous la charge d'une roue tissée de soie

Il dit :  
Labourez mon corps  
j'ai voué mes noms au cierge de la vallée sacrée  
Et offert mes montagnes et mes lumières

Aux fruits de l'incendie.

O lubricité nue  
Conduis-moi vers le radeau de conque  
Pour qu'il me transporte au pôle des lanternes  
Et couvre mon corps de bracelets magnétiques  
À son contact mousseux.

Il me disperse en flammes et se perd  
Dans les passages de cendres.

Le calice sanglote sur la table des repentis  
Un bruit de fleuve m'entraîne vers sa dernière demeure  
Où l'eau de cristal m'enveloppe de ses cils de neige  
Les baisers s'éloignent laissant leurs échos dans les gorges  
Nous parcourons le rivage de la blessure  
Et nous tombons sur les pointes des lances  
Nous reprisons la camisole des sources  
Et le soleil des désirs  
Nous nous multiplions dans les grottes de la solitude  
Et la ville comme une icône court derrière moi.

L'espace est une constellation  
Le soleil une grenade qui replie ses franges au couchant  
Et les conclusions, des cris muets dans les couloirs de cendres.

Le poème est un nuage  
Qui se pose sur mon épaule  
Et il m'avale furtivement  
Au bout de la route.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Sargon Boulus**

1942 (*Habbaniyah, Irak*)-

Poète, nouvelliste et journaliste, Sargon Boulus quitte l'Irak pour Beyrouth en 1967 où il collabore à la revue de Youssef El Khal : *Chi'r*. Son exil se poursuit aux États-Unis et le soleil californien le retient durant une vingtaine d'années. Il publie à San Francisco une revue en anglais *Tigris*, traduit Adonis et Darwich et donne à lire en arabe Allen Ginsberg, W. H. Auden, Ezra Pound et William Carlos William. On connaît de lui cinq recueils de poèmes dont on retiendra en particulier *La vie près de l'Acropole* (1988) et *Le tout sur le tout* (1992). Il vit aujourd'hui en Allemagne. Sa poésie, influencée surtout par la modernité américaine, révèle un langage maîtrisé émaillé d'anecdotes et d'images étonnantes tirées du quotidien. La rue l'inspire et ses errances urbaines le poussent à réunir une biographie rapide des gens qu'il croise comme autant de fantômes qu'il revêt de réalité. Sargon Boulus, le poète de la paresse éveillée !

### **À un visiteur après l'apocalypse**

Si au bout de la nuit de l'histoire  
Tu venais cogner la porte,  
Quand déjà les bourreaux dorment  
Sur les cadavres de leurs victimes,  
Si après le déluge  
Et les derniers cris de guerre,  
Tu venais pour réaliser, enfin, par tes grâces  
Le rêve des damnés blessés,  
Et si Eve t'ouvrait la porte  
Encore endormie et frottant ses yeux,  
Alors il te faudrait l'écarter,  
Lancer un coup  
En pleine tête du serpent  
Pour qu'il retourne sans attendre  
À la grotte biblique,  
Enfoncer un mégot  
Dans les lèvres d'Adam,  
Demander pourquoi à cette créature  
Et commencer l'interrogatoire.

### **La légende d'al-Sayyâb et de l'alluvion**

Al-Sayyâb savait depuis toujours  
La rareté des choses aimables :  
Un visage rond comme une miche  
Perçant sous les pauvres chiffes de son berceau  
Des femmes tendres telles les nourrices des contes

Et une poignée d'alluvions, humides  
Tel le souvenir du déluge,  
Qui ne cessaient de le poursuivre  
Au delà des fissures de sa mémoire  
Et des fenêtres ouvertes pour lui dans son enfance  
Il chanta ces alluvions et les chanta encore  
Dans le feu de ses attentes  
Sur des lits d'hôpitaux loin des eaux irakiennes  
Pour les posséder  
Il se voua même à la boue des ruisseaux.

Al-Sayyâb savait depuis toujours  
Que le pied nu ne conduit qu'à une prison ou un massacre,  
Que la pauvreté est le diable même  
Dans un monde où splendeur et misère sont le festin  
Préparé pour d'autres en notre nom  
Pour finir dévoré par les barbares  
Et que demain est une forêt  
Verdoyant au seul cri de ses loups.  
Chaque fois qu'il écrivait un poème  
L'hôpital sombrait  
Dans l'abîme...  
Lorsque la nuit, servante au grand cœur,  
Lui apporta l'aura de l'éternité  
Et la mort, danseuse sans visage, se dénuda devant lui  
Dans une ultime taverne de poussière  
Alors Jaykour encore une fois tournoya  
Dans le fleuve de son sang  
Avec sa boue et ses ombres.  
Il vit ainsi Dieu se reposer  
Sur le lit du Buwayb.

### **Tentative d'atteindre Beyrouth par la mer**

Un soir lointain  
Lorsqu'à travers les ruines  
Je faisais se tarir les fontaines  
Ou soudoyais la nuit  
Avec de pauvres vers  
De tes milliers de fronts  
Tu saignais  
Dans les tranchées de la trêve froide.  
J'ai voulu tapisser un chemin de mes haleines  
Jusqu'au lieu où debout tu demeures

Ta barricade est carcasse de colombe  
Ton visage, paradis blessé  
J'ai voulu me consumer entre tes mains  
Pas un recoin ne rêve de mon arrivée  
Et la vie pour moi est une proie effarouchée  
Lorsqu'elle ouvre les yeux  
Et s'apprête à enfanter à chaque instant  
Dans son berceau flottant entre mes os  
Je m'éveille au large sur des eaux étrangères  
Et ma vie se barricade contre moi.

Les agents de voyage me toisent avec étonnement  
Lorsque je les interroge sur les bateaux pour Beyrouth  
Mais je quitte le Pirée après deux jours  
Le Pirée : le port où les prophètes rouillent  
Et où leurs barbes soufflent sur les rames  
Rue Socrate à Athènes où des prostituées affamées  
S'assoient au seuil des hôtels  
Sur des caisses de bois empruntées aux commerçants

Dans les ports de la Méditerranée et de la mer Égée  
Le vent  
Est une veuve aveugle  
En quête de personne  
Mais qui passe parfois sur les cavités du cœur  
Ses mains comme du papier de verre  
Couvertes d'un sel rouge  
Où elle s'arrête.

À cet instant l'aube masquée franchit les ponts.  
Et pendant que je dis à la vie :  
Approche, je ne te ferai aucun mal, je le jure !  
Beyrouth, tel un cri perdu, surgit chaque nuit  
De l'œil fixe de la victime  
Ou part furtivement comme un cierge de pauvreté  
Entre des échelles posées contre les murs de ma poitrine.

Et pendant que je dis :  
Ô vie, je t'en prie,  
Ne fais rien en mon absence  
Et d'un seul bond, dévoile-moi ton ventre  
Troué des balles des francs-tireurs de l'abîme  
Beyrouth dans la nuit  
Disait à la nuit :  
Il faut que tu ailles au bord du cœur

Là-bas je serai ta parole  
Il faut que tu lèches cet os froid  
Pour de sa nudité illuminer ta nuit.

Voyage  
Pour que la fumée monte de la boussole.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

**Salah Boussrif**

*1958 (Casablanca, Maroc)-*

Après des études qui lui ouvrent une carrière d'enseignant, Salah Boussrif continue ses recherches universitaires sur l'écriture poétique arabe. Ses réflexions aboutissent à deux essais relatifs aux enjeux, dans la poésie marocaine contemporaine, de la modernité et de la différence. Ancien président de l'Union des écrivains du Maroc à Casablanca et membre fondateur de la Maison de la poésie, son œuvre poétique est réunie dans deux recueils : *Fruits de la nuit* (1994) et *Sur les traces d'un ciel* (1997). Sa poésie se nourrit surtout de l'espace où toute chose est reflétée comme une parcelle du temps.

**Bleu d'endroit**

Je passerai sur la terre m'extasiant  
du bleuissement de ma stupeur

inconséquent

les doigts enchevêtrés dans maintes sinuosités  
sans ciel  
ni  
terre je ferai la lecture de ce lieu  
azuré  
résolu à ne me préoccuper de rien d'autre  
que d'un appel

**Odeur des morts**

*Herbes sèches*

À cause d'une dépossession passagère  
d'un vent qui démantèle la cohésion du sol  
puis se rassérène  
à cause de ces pierres que consolident les débris du silence  
de papillons enveloppés  
d'une ombre que leur font des herbes sèches

À cause de cet espace qui se rétablit dans la poussière  
à cause de mon corps ceinturé de ses terrains vagues  
de celle qui fut la première enfant  
à étreindre ma félicité  
et qui fut prise par le vertige d'un sommeil prématuré

Il ne me reste en partage que ce qui subsiste encore  
de l'odeur des morts et du parfum de leur adieu

*(Mostafa Nissabouri)*

## **Mahmoud al-Brikan**

*1931 (Az Zubayr, Irak)-*

Trajectoire originale s'il en est, que celle de Mahmoud al-Brikan, l'innovateur invisible de la poésie irakienne moderne ! Voué à la poésie jusqu'à l'extrême solitude, pionnier dans le choix de ses thèmes tirés de l'observation aiguë de la réalité, singulier par l'absence de reconnaissance publique, il a, selon Salah Niazi, beaucoup plus d'envergure comme poète que son propre environnement. Heureusement pour nous, Abdul al Rahman Touhmazi a regroupé, dans un recueil publié à Beyrouth en 1989, des poèmes disséminés dans des revues souvent confidentielles. Les poèmes qui suivent, tirés d'une revue littéraire irakienne *al-Aqlam* (Plumes, 1993 n°3/4), ont été écrits entre 1970 et 1992.

### **L'éclair**

Dans les veines célestes, l'éclair lance sa charge.  
Il épanche l'abîme de l'univers  
Et trace au cœur de la nuit la face du néant  
Laisant derrière lui une ombre bleue  
Éparse comme l'écho.

### **Une autre ville**

Derrière la ville aux cent visages,  
Une autre ville.

Derrière la ville aux immeubles brillants  
Et aux boutiques achalandées,  
Une autre ville,  
Un ville de fantômes et d'échos  
En toute sérénité, elle explore la mémoire de ses morts.

Derrière la ville des couleurs et des formes,  
Des bruits et du mouvement  
Une autre ville surveille  
Les pas de l'étranger que tu es.

### **Le fleuve sous la terre**

Le fleuve obscur coule  
Paisiblement sous la terre  
Il coule dans le noir  
Sans voix  
Sans forme

Il coule sous le désert brûlé,  
Sous les plaines, les jardins  
Les villages et les villes  
Il coule et coule encore  
Vers des estuaires inconnus  
Traversant grottes, lacs et réservoirs  
Il sculpte lentement son cours  
Au rythme des pulsations de la terre.

Le fleuve obscur des profondeurs  
Sans nom, ni tracé  
Sur carte ou guide touristique.  
Coule obscur sous la terre  
Il coule éternellement  
Coule et coule encore...

### **L'ébloui**

Envoûté par une invocation qui lui échappe,  
Arraché au royaume terrestre de la joie  
Étranger à lui-même  
Il fait un pas vers la porte.

Il laisse derrière lui  
Une femme au visage éteint et un enfant  
Qui rêve dans son berceau.  
Comme un homme à l'âme dérobée  
Il fait un pas vers la porte.

Il abandonne un chien inconnu,  
Des livres jamais lus,  
Et des comptes bancaires.  
Comme un robot  
Il fait un pas vers la porte.

Il fait un pas vers la porte ouverte  
Scrutant l'obscurité qui le scrute  
Il prête l'oreille à un murmure  
Que jamais personne n'entendit dans l'univers  
Et sans même un battement de paupière  
Il fait un pas...

### **Le voyage du singe**

À l'intérieur de sa cage en bois  
Placée dans la remorque d'un camion  
Le singe s'accroupit,  
L'air calme, il examine les alentours.  
Et la terre en dessous roule à vive allure  
Les paysages s'éloignent  
Le camion s'ébranle  
Sur la route serpentine qui n'en finit pas  
Le singe s'énerve  
Bientôt, il retrouve son calme  
Et continue son examen :  
À la lumière du jour  
Les plaines sont vertes, jaunes et ternes.  
Les palmiers, les rochers, les femmes, les enfants,  
Les maisons, les cimetières, les montagnes, les ravins,  
Les villes et les villages défilent devant ses yeux.  
Puis l'obscurité tombe et la lune apparaît.  
Le singe au clair de lune  
Rêve de la forêt lointaine et de ses lianes.  
Le coq du matin souffle et les paysages brillent.  
Le camion soulève une nuée de poussière  
Le singe éternue, essuie une larme  
Et continue à scruter.  
Soudain, les paysages cahotent.  
Le soleil s'élançe à l'horizon  
Le singe, perturbé un instant, continue à scruter :  
Les bornes sur la route et leurs chiffres s'éloignent  
Un horizon disparaît. Un autre apparaît.  
Les paysages se succèdent merveilleux et brefs  
Leurs couleurs changent.  
Le voyage du singe apparaît comme un charme sans fin.  
Il examine les alentours  
Scruter est tout ce qui lui reste à faire :  
Le laboratoire, les appareils, les microscopes,  
Le bistouri ensanglanté et les salles  
Où sera disséqué son cerveau blanc et rond  
Tout cela lui est inconnu.  
Le singe scrute à travers les barreaux de sa cage  
Jetant sur toute chose un paisible regard.

### **La grotte profonde**

Dans la vieille grotte imprégnée de salpêtre  
Les ténèbres scellent les entrées

Les monstres invisibles montent la garde  
Figé, le temps s'y infiltre comme les gouttes de l'eau  
Les doux serpents aquatiques et glacés s'y replient.  
Elle demeure figée pour l'éternité  
Dans cette quiétude immobile  
Ses figures et ses gisants se cristallisent.  
Et pourtant les guerres se poursuivent  
Entre ses vers, ses reptiles  
Et ses millions d'êtres microscopiques.  
La vieille grotte  
Se ramifie au fond de la terre  
Et couve ses mystères  
Sculptant pour les âges à venir  
Un musée d'étrangetés,  
Un royaume de ténèbres.

Lorsque l'éclair de la première lampe s'ouvrit  
Illuminant le monstre dessiné sur la paroi,  
Le premier homme dévisagea le monstre  
Alors, le monstre se convulsa et dévisagea l'homme.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Ali al-Charqwi**

1948 (Manama, Bahreïn)

Membre de la Société des gens de lettres du Bahreïn et du Groupe de théâtre Awal, Ali al-Charqwi a participé à plusieurs festivals poétiques arabes. Poète prolifique il a écrit une vingtaine de recueils. Sa poésie, abondante en images bien construites, recèle une complexité technique certaine. Elle est ouverte à toutes les expérimentations et se nourrit parfois de contes et de légendes populaires.

### **Présence**

Du bout de la nuit  
Tu viens te poser sur mon épaule  
Comme un oiseau élu par le petit matin  
Je deviens aussi vert que l'éclair  
Qui, tel un serment originel,  
Rougirait dans la bourrasque  
Aiguissant mon appétit de dialogue  
Et m'incitant à lâcher les soucis pour les rêves  
Le rire du phare jaillit alors des ténèbres immenses.  
Tu viens telle une voile  
Naviguant sur mes lèvres  
Je me déploie comme l'espace qui s'étale en toi  
Ton buste se répand sur le jour.  
Je suis ce vert ; ma ceinture est un pays  
Où les souhaits grisonnent  
Et les chants abattent les murs  
Tu es dans les branches océanes  
La turquoise de mon âme,  
La blancheur scintillante de la passion  
Tu viens de toutes choses  
Des mots que l'oiseau propage dans les geôles  
D'une fille du vent bourlinguant ça et là  
Du rêve qui s'aventure dans le doute  
Tu viens dans toutes choses  
Dans la verdure de l'âme enlaçant la fête des saisons  
Dans la boue des noces souillant la robe de la mariée  
Tu viens.  
Quand ta présence devient l'océan  
Et mon cœur une voile  
Alors, il n'y a plus de rivages.

(A. K. El Janabi et Mona Huerta)

## **Paul Chaoul**

1942 (Beyrouth, Liban)-

Co-fondateur de l'éphémère parti *Le mouvement libanais de la conscience*, poète, critique littéraire et traducteur de poésie française, Paul Chaoul a publié deux livres sur la culture maghrébine moderne et l'art dramatique arabe. De ses premiers recueils poétiques, *Toi qui plantes comme une dague ta vieillesse dans la mort* (1974) et *La boussole du sang* (1977), jusqu'à son dernier *Les Feuilles de l'absent* (1992), sa poésie présage une rupture originale avec l'optimisme de la poétique moderniste des années soixante et relate le voyage du Verbe dans les terrains vagues d'une langue dominée par l'éloquence où le poème, ce « gouffre étincelant », doit pour exister, s'exposer au vide.

### **Mort de Narcisse**

(Extrait)

Que sont ces astres qui respirent dans le corps ? Que sont ces deux yeux qui boivent l'espace ? Qu'est cette proie impossible et tranquille parmi les éléments ? Qu'est cette lune dorée glissant sur une peau royale et sur des membres ruisselant dans une pureté de cristal ? Ô, monde, monde imparfait, voici ce visage, ses traits figés peuvent te parfaire ; les lignes en cire se fondent en ses propres lignes lisses. Voici ton visage, le point à partir duquel les choses commencent et finissent. Ô monde manquant, voici ton trésor qui ne s'épuise pas, enroule-toi dans ces dons divins, prélasser-toi dans cette absence absolue. Voici Narcisse ! Narcisse qui avance toujours vers son aube unique, sa seule saison, son seul miroir, qui, d'entre les hautes murailles, avance toujours vers lui-même. Présent entre toutes les absences. Il vient seul et ne part pas. Narcisse transforme la distance en une pierre, la voix montée en oubli. Il transforme le mouvement en ce qui ressemble à des piliers de marbre, ce qui ressemble à ses paupières. Que chacun se prosterne devant sa passion débordante, brille dans son exubérance éternelle, se dévore lui-même et prenne plaisir à ses fruits, se répète dans son huis clos, dans son air immobile.

Tout ce temps rêveur est ton temps, Narcisse, ton temps décontracté dans une présence infinie, une présence qui ne bouge et n'arrive pas, accroupie dans son trou froid. Toute cette splendeur vient de toi Narcisse. Ton eau est à toi. Ton soleil, ton air. Aucun oiseau ne peut laisser choir une plume sur ta belle muraille, aucune femme n'est capable d'érafler ta vaste présence. Ouvre tes sens sur tes sens, ton œil sur ton œil, ta main sur ta main, ta mémoire sur ta mémoire. Car il y a les trésors éternels, tes trésors. Tu es père, mère, mari et femme, bourgeon, rose, fruit, et jardin. Mâle et femelle. Début et fin. Puceau éternel, protégé dans ta tour d'ivoire comme toutes les vierges d'épopée, aucune voix ne t'atteint, aucun signe ne peut te captiver, pas une bouche mortelle ne peut séduire ta bouche immortelle, prends possession de ton seul trône, Narcisse. Sois obséquieux avec ta grandeur. Avec ta beauté, lave les miroirs qui pourtant remplissent le monde, et disperse les fleurs et les parfums sur

ton visage placide, un visage fixe qui brille dans ses conquêtes éternelles derrière ses traits tranquilles, étincelants dans ses victoires immortelles.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

### **Les Feuilles de l'absent**

Dans la chambre le corps ne dévoile pas son ampleur.  
De volumes il a besoin ou du vent qui l'effleure.  
Dans la chambre le corps ne réveille pas son ampleur.  
Des sens il a besoin ou de paroles qui le retiennent.  
Dans la chambre les mains ne retrouvent pas leur corps.

Le Corps de l'absent.

\*

Qu'observent-elles tes lèvres silencieuses ?  
Un baiser jaune étreint derrière toi le jardin.  
Les morts recherchent leurs blessures.  
Qu'observent-elles tes lèvres silencieuses ?  
Un baiser jaune étreint derrière toi le jardin.  
Les morts sur toi murmurent leur âge et refroidissent.

\*

Un silence dans la chambre. Une lampe éclaire les volumes indistincts. Un vent poursuit celui qui marche dans la rue. Celui qui marche le long de la rue poursuit un corps qu'il ne connaît pas. Un silence dans la chambre. Une lampe éclaire les volumes indistincts. Des hommes, des femmes et des guerriers agonisent, poursuivent celui qui marche dans la rue. Celui qui marche le long de la rue poursuit un corps qu'il ne connaît pas.

Un silence dans la chambre. Une lampe éclaire les volumes indistincts.

Un visage s'excuse dans un long silence.

\*

Une fenêtre dans ta chair s'ouvre et se ferme.

Une fenêtre qui ne te voit pas.

Qu'elle est lourde ton absence !

Qui est celui qui toute cette nuit respire au-dessus de ma tête et à qui je ne répons pas.

Qu'elle est lourde ton absence !

Qui est celui qui toute cette nuit respire au-dessus de ma tête pour que je ne lui réponde pas.

\*

L'absent ouvre ses yeux depuis le matin et personne ne le voit.  
La lanterne qui le veille demeure et le veille.  
L'absent ouvre ses yeux depuis le matin et personne ne le voit.  
La fenêtre close qui le veille demeure close et le veille.  
L'absent ouvre ses yeux depuis le matin et personne ne le voit.  
La porte close qui le veille demeure close et le veille.  
L'absent ouvre ses yeux depuis le matin et personne ne le voit.  
Ses pas qui l'exceptent résonne sur le pavé de la ville vide.  
L'absent ouvre ses yeux depuis le matin et personne ne le voit.  
Un obscur incendie il voit devant lui.

*(Marlène Kanaan)*

### **La boussole du sang**

*Extrait*

et tu attends un bec qui ferait exploser les rochers  
et tu attends un enfant qui dissoudrait les frontières  
entre la craie et la neige entre le fer et le lilas  
entre la pierre et le pigeon

et tu attends des saisons qui étendraient leurs libertés  
dans les sources, les pluies et les vents

\*\*\*

o matins qui restez illuminés de l'éternité à l'éternité  
sur les tentes de sang et des mots  
o matins des chevaux qui fusent des veines  
o matins de la terre première, du temps premier  
et de la première mort.

un instant frémit puis se relâche dans le convoi de cuivre  
la vitre poussiéreuse luit  
une autruche s'enveloppe dans son absence

*(V. Khoury-Ghata)*

**Mohammed Ali Chemseddin**  
1942 (Biet Yahoun, Sud Liban)-

Auteur de plusieurs essais, de divers recueils poétiques et de contes pour enfants, enseignant d'histoire de l'art, membre de l'Union des écrivains libanais, de l'Union des écrivains arabes et membre fondateur du club littéraire du Sud Liban, Mohammed Ali Chemseddin est un poète de grande innovation. Dès son premier recueil *Poèmes de contrebande à mon amour l'Asie* (1975), son œuvre s'enracine dans son monde si particulier de poète et puise dans son imaginaire tout ce qui peut servir à comprendre la profondeur et le mystère de l'écriture, ses ombres et ses fulgurantes clartés. Aucun registre poétique ne lui est étranger et sa poésie, tour à tour érotique, politique ou existentielle, regorge de mythes et de symboles.

### La quête de Grenade

Dans le carillon du Barada  
Dont le Golfe s'abreuve, les palmes résonnent,  
Elles cognent au volet de ma mémoire,  
Ouvrant dans ma tête un gouffre qui m'aspire  
Et la somnolence me gagne.  
Ma langue est dévastée  
Je sais que je n'ai plus rien  
Mais je persiste à lire dans les astres.  
Comme un dé, je jette une étoile  
Sur la blondeur de tes sables royaux  
Puis, je la renvoie.  
Tes pieds m'emportent dans une ronde  
La voûte de ton tétin prophétique (pas de larmes)  
S'effondre comme un château d'eau  
Et dès que tu commences, je tombe aussi.  
Alors tu t'en vas auprès des étrangers  
Chargée du liquide de la première semence  
Et tu traverses les deux fenêtres,  
Riche de la magie de ton époque disparue  
En la Grenade du corps  
Dans la mer tu ne rencontres que les doigts des enfants,  
Ces ailes apprêtées par le Golfe  
Tu descends dans son miroir bleu  
Et l'imposture me devient évidente  
Chiens de mer et corsaires  
Tu te morcelles dans l'écume  
Mon pied dessine sur la face de l'eau  
L'ombre des dieux errant sur les plages  
Je les dépose comme un vase à tes pieds, les détruis

Puis je détruis ma mémoire et celle des palmeraies  
Et je dis : « Je suis le dernier des morts  
Et ton visage est le premier ! »  
Je n'ai plus rien  
Ton ciel se dilate :  
Une moitié, comme les vagues, pour le voyage  
Une moitié, comme l'enfant, pour les dévotions  
Ton ciel toujours s'étend  
Je m'anéantis et tu grandis  
Tous les oiseaux meurent debout  
Traversés par la gazelle du temps  
Toi la gazelle qui court et m'attire à toi  
La somnolence me gagne  
Je fonds en larmes :  
Le vent me pardonne.

### **L'amiral des oiseaux**

*À Abdelwahab El Bayyati*

La chair des oiseaux se disperse le long du rivage  
Sur le rocher l'écume  
Dessous dorment des serpents aquatiques  
Ainsi tout revient à l'origine.  
La bouche de l'archipel salive d'abondance  
Les eaux trônent  
Dans les abysses gémissent les navires.  
« Tout ce qui fut, ami, ne fut jamais »  
Le prince des mouettes est aveugle  
Et les oiseaux dans l'arène des vagues s'abîment.

### **Roi et écriture**

Lorsque les mots s'épuisèrent  
Et qu'aucune parole ne vint à ses lèvres  
Scheherazade referma toutes les portes du conte  
Et se prépara à recevoir au matin la mort inéluctable  
Elle prit toutes ses parures  
S'assit sur le fauteuil à bascule  
Posa un diadème de lys sur sa tête  
Et deux étoiles sur ses frémissants tétons  
Elle couvrit du khôl de la nuit son ventre argenté  
Et déploya, comme deux fleuves mêlés d'eau  
Et de désir, ses jambes douces.

Lorsque le roi se présenta chez elle  
Malheureux et troublé comme quelqu'un  
Qu'on aurait torturé ou dépossédé de sa fortune,  
Scheherazade était éclatante de splendeur.  
Le lendemain lorsque les gardes ouvrirent la porte  
Elle sortit seule rayonnante comme un soleil matinal  
La couronne sur la tête et le sceptre à la main.  
Le roi ne se montra pas au peuple  
Mais on l'aperçut jeté sur le balcon  
La tête ballante comme un fruit vide  
Dans l'immensité de dieu.

### **Les portes**

J'ouvre dans mon corps une porte vers la mer  
J'ouvre dans la mer un chemin sans retour  
J'ouvre dans ma maison la taverne de mes vies  
J'ouvre vers le cancer mon tropique  
J'ouvre dans Thèbes un soleil noir  
J'ouvre cinq citadelles dans le désert  
J'ouvre le chemin des flûtes vers Samarcande  
J'ouvre derrière les portes un huis secret  
J'ouvre dans Kûfa la porte du Mihrâb\*  
J'ouvre dans ce Mihrâb un sentier  
Qui me hisse au paradis  
Je creuse au paradis un passage souterrain  
Qui me descend aux enfers  
Je creuse en enfer un chemin  
Qui me porte à la femelle  
J'ouvre dans le corps de la femelle  
Une porte vers le monde invisible  
Dans le royaume de l'Unique  
J'ouvre une porte à répétition.

\*Le Mihrâb : châsse dans la muraille d'une mosquée, orientée vers La Mecque.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## Jean Dammou

1942 (Kirkuk, Irak)-

Avec chaque innovation poétique apparaissent des personnages singuliers : poètes sans poèmes. La poésie arabe moderne a connu de telles figures. Je présente ici Jean Dammou, poète dans ses gestes et sa vie, exemplaire à ce titre.

Élève du collège de Kirkuk, très doué en mathématiques, Jean Dammou n'avait jamais imaginé être poète. Sa famille attendait de lui qu'il gagne de quoi nourrir les siens. Parfaitement installé dans cette normalité sociale, il rencontra bientôt Sargon Boulus qui lui lut la traduction qu'il venait de faire d'un poème de Merwin. Il se sentit alors foudroyé par la poésie, en demeura pétrifié, convaincu de la dérision dans laquelle se tenaient tant de lettrés et d'escamoteurs. Désormais vagabond, il s'abandonna à son état de poète, promettant à qui veut l'entendre qu'il va écrire le Grand Poème. Son état de poète était authentique. J'en tiens déjà pour preuve sa dégainé, son dégoût des poètes en faveur dont l'assurance s'effondrait dès qu'il apparaissait, sa bohème et ses petits poèmes insolites comme celui qu'il publia pour 3 dinars dans *al-Aamilouna fin Naft*, (Les ouvriers du pétrole), sous le titre *Le soldat qui a pris le train et oublié de dire oui au professeur*, dont voici le texte intégral :

« 3 »

Cet autre encore que lui inspira une beauté de passage :

« Mon amour,  
Ta bouche est un âne électrique  
où mes dents voyagent au gré du vent ».

Un jour de 1968, je me souviens avoir demandé à Jean Dammou un poème pour le quotidien *al-Akhbâr*. Jean vivait alors dans un coin de cour à côté d'un gros robinet. J'ai attendu là plus d'une heure et demi le titre d'un de ses poèmes qu'il a fini par baptiser *Le glossaire de l'eau* ! D'une œuvre poétique immense qu'il n'a pas écrite, seuls restent de rares fragments échangés contre un frugal repas ou recueillis par quelques-uns de ses amis. Après de longues années d'errance dans les bas-fonds d'Amman, il a opté pour le grand large des terres australes.

## Florilèges

Je n'étais qu'interrogation dans le vent  
Et me suis fait mirage sans écho  
Je suis vague et langage.

Un jour je me fondrai dans l'apocalypse et le brouillard  
Laissant closes toutes les portes de l'infini en attente du diable.

Le fleuve des instants s'accroupit dans le jardin des fleurs.  
Les bouches sont figées.  
Elles n'expriment qu'une litanie

De tourment et de désespérance  
Et l'immensité du passé nous lie au zéphyr et au zéro.  
Rire encore et toujours  
Provoquer les gouvernants  
Refuser  
Sentir la honte  
Regretter ses fautes  
Se réjouir  
Vanter ses œuvres  
Mourir  
Se révolter  
Dire « non » au pouvoir  
Dire « oui » à la révolution,  
La liste est longue. Elle est vivace et froide.  
Ici, ni mort, ni écho. Chacun est artisan de sa liberté.  
En deçà le futur s'oxyde.

Même si tu médites longuement  
Tu ne fais face qu'au vide.  
Il n'est ni beau ni effrayant  
Il est le chaos à l'origine de l'univers.  
Il peut t'entraîner, sans que tu le saches,  
Dans des paradis et des enfers que jamais tu n'as imaginés.  
Le mieux est de nous résigner  
Pour ne pas être victimes de ces dinosaures  
Qui nuit et jour nous entourent  
Ou de ceux qui nous font sursauter le matin  
Lorsque nous prenons notre café  
Et posons devant nous les clés rouillées du monde.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Mahmoud Darwich**

1942 (*al-Birwa, Galilée, Palestine*)-

Poète, fondateur et animateur d'*al-Karmel*, l'une des principales revues littéraires arabes, membre du Comité exécutif de l'OLP et président de l'Union des écrivains palestiniens, Mahmoud Darwich milite au sein du parti communiste israélien et collabore à ses publications *al-Ittihad* et *al-Jadid*. Il interrompt un stage d'études à Moscou en 1971 pour gagner à grand bruit Le Caire. Il vit successivement à Beyrouth, Tunis puis Paris. Depuis 1996 il partage sa vie entre Amman et Ramallah. L'ensemble de son œuvre a été récompensé en 1994 par le prix Palestine-Mahmoud-Hamchari, et le ministre français de la Culture lui a conféré en 1997 le titre de commandeur de l'ordre des Arts et Lettres. Mahmoud Darwich « tente de donner à la langue poétique un envol dans les horizons épiques, là où l'Histoire est un espace de vastes contrées poétiques, ouvertes à l'aventure illimitée des peuples, des civilisations et des cultures, et à la quête des éléments constitutifs de l'identité subjective, à l'intersection des brassages, des conflits et des coexistences identitaires » (*Belles étrangères-Palestine*, 1997).

[*Chronique de la tristesse ordinaire* (Cerf, 1989), *Au dernier soir sur cette terre* (Actes-Sud, 1994), *Pourquoi as-tu laissé le cheval à sa solitude ?* (Actes-Sud, 1996)].

### **Dans le grand départ je t'aime plus encore**

Dans le grand départ je t'aime plus encore.

Sous peu

Tu refermeras la ville. Je n'ai pas de cœur dans tes mains, et pas  
De chemin qui me porte. Dans le grand départ je t'aime plus encore.

Notre grenadier après toi a perdu sa sève. Plus légers les palmiers

Plus légères les collines et nos rues dans le crépuscule

Et la terre qui dit adieu à sa terre. Plus légers les mots

Et les contes sur les marches de la nuit. Mais mon cœur est lourd

Laisse-le là, qui hurle autour de ta maison et pleure les beaux jours

Je n'ai d'autre patrie que lui. Dans le grand départ je t'aime plus encore.

Je vide l'âme des derniers mots. Je t'aime plus encore.

Dans le départ les papillons guident nos âmes.

Dans le départ

Nous nous souvenons d'un bouton de chemise perdu,

et nous oublions la couronne de nos jours.

Nous nous souvenons de la sueur aux parfums de l'abricot,

et nous oublions

La danse des chevaux dans les nuits de noces.

Dans le départ

Nous égalons l'oiseau. Nous compatissons pour nos jours

et nous nous contentons de peu.

Il me suffit de toi le poignard doré qui fait danser mon cœur meurtri.

Tue-moi lentement et je dirai : Je t'aime plus que  
Je ne l'ai dit avant le grand départ. Je t'aime.  
Rien ne me fait mal.  
Ni l'air, ni l'eau. Plus de basilic dans ton matin, plus  
De lys dans ton soir qui m'endolorissent après ce départ.

### Le puits

Je choisis un jour nuageux pour passer par le vieux puits  
Il est peut-être plein de ciel  
Il a peut-être débordé le sens et la parabole du berger  
Je boirai une paume de son eau  
Et je dirai aux morts qui l'entourent  
Que la paix soit sur vous qui demeurez autour du puits dans l'eau des papillons  
Je dégage une pierre de l'aunaie  
Que la paix soit sur toi petite pierre  
Avons-nous été les deux ailes d'un oiseau qui encore nous tourmente ?  
Que la paix soit sur toi, lune gravitant autour de son image  
Et que jamais tu ne rencontreras  
Et je dis aux cyprès  
Méfiez-vous de ce que vous dira la poussière  
Avons-nous été ici les deux cordes d'un violon au banquet des gardiennes de l'azur ?  
Les deux bras d'un amant ?  
Je marchais tout contre moi-même  
Sois fort mon double et brandis le passé dans tes mains  
Telles les cornes d'une chèvre  
Prends place auprès de ton puits  
Les cerfs de la vallée se retourneront peut-être vers toi  
Et la voix, ta voix, apparaîtra  
Image de pierre du présent brisé  
Je n'ai pas encore accompli ma brève visite à l'oubli  
Je n'ai pas emporté tous les instruments de mon cœur  
Ma cloche sur le vent des pins  
Mon échelle adossée au ciel  
Mes astres autour des toits  
Et l'éraflure de ma voix brûlée par le sel ancien  
Et j'ai dit au souvenir :  
Que la paix soit sur vous, paroles spontanées de la grand-mère  
Qui nous transportent à nos jours blancs sous sa somnolence  
Mon nom résonne du timbre de la livre d'or ancienne à la porte du puits  
J'entends la solitude des aïeux entre le mîm et le waw abyssinal  
Telle une vallée aride  
Et je cache ma tendre lassitude  
Je sais que dans quelques heures, je reviendrai vivant du puits

Au fond duquel je n'ai trouvé ni Joseph  
Ni la peur que l'écho inspire à ses frères  
Sois sur tes gardes !  
Ici ta mère t'a mis au monde, à la porte du puits  
Puis elle s'est lancée dans une incantation  
Fais de toi-même ce que bon te semble  
Seul, j'ai accompli ma volonté  
J'ai grandi de nuit dans le conte entre les côtés du triangle :  
L'Égypte, la Syrie et Babylone. Ici même  
Seul j'ai grandi, sans la grâce des déesses de l'agriculture  
Elles lavaient les gravats dans l'olivieraie  
Elle étaient mouillées de rosée  
Et j'ai vu que j'étais tombé du voyage des caravanes sur moi-même, auprès d'un  
serpent  
Je n'ai trouvé personne à accomplir que mon fantôme  
La terre m'a projeté au-dehors de sa terre  
Et mon nom tinte sur mes pas, tel le sabot de la jument  
Viens près de moi, que je rentre de ce vide  
Toi Gilgamesh, éternel en ton nom  
Sois mon frère !  
Et accompagne-moi pour crier à l'unisson dans ce vieux puits  
Il est peut-être plein de ciel, telle une femelle  
Il a peut-être débordé le sens  
Et ce qui adviendra en attendant que je naisse de mon premier puits  
Nous boirons une paume de son eau  
Et nous dirons aux morts qui l'entourent  
Que la paix soit sur vous  
Ô vivants dans l'eau du papillon  
Et paix sur vous, Ô morts.

*(Elias Sanbar)*

### **Un nuage de Sodome**

Après ta nuit, celle de l'hiver dernier  
Le bord de mer se vida des gardiens de nuit  
Aucune ombre ne me suivit après que ta nuit  
Dans le soleil de mon chant se fut asséchée.  
Alors, qui va me dire : Abandonne le temps passé,  
Rêve avec ton entière et libre inconscience.  
Ma liberté maintenant s'assied auprès de moi,  
Sur mes genoux tel un chat familier.  
Elle braque ses regards sur moi et sur tout ce que d'hier  
Tu m'as laissé : ton écharpe de lilas, une cassette

Sur la danse avec les loups et un collier de jasmin  
Sur la mousse de mon cœur...

Que va faire ma liberté, après ta nuit,  
Celle de l'hiver dernier ?  
De Sodome un nuage partit vers Babylone  
Il y a des siècles, mais son poète Paul Celan  
S'est jeté aujourd'hui dans la Seine.  
Non, tu ne me conduiras plus au fleuve. Aucun gardien  
Ne me demandera : Quel est ton nom aujourd'hui ?  
Nous ne maudirons plus ni la guerre, ni la paix.  
Nous ne grimperons plus à l'enclos du jardin  
En quête de la nuit entre deux osiers et deux fenêtres,  
Et tu ne me demanderas plus : Quand la paix ouvrira-t-elle  
Aux colombes les portes de notre château ?

Après ta nuit, celle de l'hiver dernier  
Les soldats ont dressé très loin leur camp  
Et sur ma fenêtre une lune blanche s'est posée  
Silencieux, nous nous sommes assis  
Ma liberté et moi, scrutant notre nuit.  
Qui suis-je ? Qui suis-je après ta nuit,  
Celle de l'hiver dernier ?

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Siham Daoud**

*1953 (Ramleh, Israël)-*

Membre du parti communiste israélien, auteur de deux recueils poétiques en arabe *C'est ainsi que je chante* (Beyrouth, 1979) et *J'aime à l'encre blanche* (Tel-Aviv, 1981), Siham Daoud travaille à Tel-Aviv dans le département d'édition arabe d'Hahistadrout. En 1993 elle fonde, avec Émile Habibi, la revue *Masharef* (Alentours). Selon Haya Hoffman, dans sa poésie, « l'amour pour un homme se révèle être l'amour pour un pays, et il est difficile de séparer l'un de l'autre... Le discours patriotique ou politique, qu'il soit latent ou explicite - mais jamais slogan - s'insère dans cette écriture de manière naturelle et pourtant surprenante ».

### **Un jour comme aujourd'hui**

Voilà quelques années déjà  
Un jour comme aujourd'hui  
Je me liai aux papillons  
M'étendis sur les cailloux, les sables et les cendres  
Je teintai mes doigts de craie rouge  
Et coloriai les colombes qui s'envolèrent.  
Un ouragan de lumière surgit devant elles  
Et consuma les papillons.  
Septembre fila puis octobre  
Il y a de cela des années  
Avril vint et mai suivit,  
Un année passa,  
Puis une autre et encore une autre  
Je m'étendis sur les cailloux et achetai des ailes,  
Je m'étendis sur les sables et acquis monts et espace  
Je m'étendis sur les cendres et m'envolai dans le ciel  
Je construisis à la craie rouge  
Un jardin d'enfants, une école, un vaste océan  
Je brodai une voile, un mouchoir, un port immense  
Je découvris de mystérieux rendez-vous,  
Des dates, une fête, Haifa, ma maison  
Et des rêves fugaces.  
Ma lune mauve, un jour, défleurit,  
Se dispersa,  
S'égara dans mon vaste océan  
Se perdit dans ma poche  
Elle se perdit et s'assoupit !  
Je rassemblai mes craies rouges, écrivis des slogans,  
Construisis un mur,  
Fis un gala.

Et les nuages surgirent.  
Puis arriva ce qui devait arriver  
Ma mère, celle qui m'instruisit  
Apparut ...  
Comme les colombes  
Elle versa des larmes sur mon sort.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Amel Donkol**

1940 (*al-Qalaa, Luxor-Qena, Égypte*)-1983 (*Le Caire, Égypte*)

Connu pour son engagement nationaliste et son refus des accords de paix entre l'Égypte et Israël, Amel Donkol, est une étoile filante dans le ciel de la poésie arabe. Disparu à l'âge de 43 ans il laisse derrière lui une œuvre dense qui le place au premier plan de la poésie contestataire égyptienne et arabe. Ses recueils parmi lesquels *Pleurs entre les mains de Zarqa al-Yamama* (1969), *Commentaire sur ce qui s'est passé* (1971), *Le meurtre de la lune* (1974) et *Le testament à venir* (1975) débordent de révolte. Ses poèmes se propagent très vite car Donkol s'attache à parler des problèmes politiques du jour sans négliger pour autant l'héritage arabe. Ses derniers poèmes et notamment *Les feuillets de la chambre 8* (1982-1983) lui donnent une stature autre puisque abordant sa maladie, il exprime des sentiments d'homme brisé qui, dans sa nudité, touche à l'universel.

### **Entretien avec le fils de Noé**

Le déluge de Noé déferle.

Peu à peu, la ville se noie  
Les oiseaux s'enfuient  
Et l'eau monte  
Sur les marches de la maison, les boutiques, l'édifice de la poste, les banques, les statues (nos aïeux éternels), les temples, les sacs de blé, les maternités, la porte de la prison, l'hôtel de ville, les portails des casernes fortifiées.  
Lentement, les oiseaux partent  
Et sur l'eau flottent les oies, les meubles,  
Le jouet d'un enfant  
Et le sanglot d'une mère triste  
Les adolescents sur les terrasses font des signes  
Le déluge de Noé déferle  
Voici les «sages» s'empressant vers l'arche  
Les chanteurs, le palefrenier du prince, les usuriers,  
Le grand juge (et son Mamelouk !),  
Le bourreau, la danseuse du temple  
(qui souriait en ramassant sa perruque)  
Les percepteurs d'impôts, les trafiquants d'armes,  
L'amant de la princesse, avec une tenue féminine radieuse !  
Le déluge de Noé déferle !  
Voici les couards s'empressant vers l'Arche.  
Au moment où j'y étais...  
Les jeunes hommes de la ville mettaient le mors  
Au cheval furieux des flots  
Transférant les eaux sur leurs épaules,

Il devançaient le temps  
Et bâtissaient des digues de pierres  
Espérant ainsi sauver le berceau de la splendeur ;  
Sauver la patrie.  
Le maître de l'Arche me cria  
Avant que ne tombe le calme :  
« Fuis ce pays sans âme ! »  
Je répondis : loués soient ceux qui en ont mangé  
Le pain dans les temps heureux  
Et qui lui ont tourné le dos  
Le jour de la grande épreuve.  
Gloire à nous (Dieu a oblitéré nos noms)  
Nous qui sommes restés  
Pour faire face à la destruction.  
Et une montagne immortelle  
(le peuple est son nom) nous abrite  
Refusons l'exode  
Et la fuite.

Tissé de blessures,  
Maudit dans les exégèses,  
Mon cœur maintenant repose  
Sur les restes de la ville  
Telle une rose de pourriture  
Calme...  
Après avoir dit *Non* à l'Arche  
Et aimé la patrie !

## **Le livre d'A. D.**

### *Chapitre un*

Les trains empruntent deux rails : ce qui était, ce qui sera  
Et le ciel n'est que cendres dont la mort fit son café  
Avant de les disperser pour être respirées par les vivants  
Et envahir leur cœur et leurs entrailles.  
Vu de la portière, tout s'enfuit :  
Les grains de poussière autour d'un champ de lumière,  
Le chant du vent,  
Le pont du fleuve,  
La nuée d'oiseaux et des poteaux.  
Tout s'enfuit  
Ni la main n'attrape l'eau  
Ni le rêve ne s'attarde sur le balcon des yeux.

Les trains partent. Et les voyageurs arrivent...  
Et n'arrivent pas.

*Chapitre six*

Il s'était assis dans un coin  
Il écrivait, tandis que la femme circulait entre les tables  
Mettant sa beauté à l'encan  
Lorsqu'elle lui demanda des nouvelles du front,  
Il répondit  
Ne crains rien pour les trésors de ton corps  
Car comme nous, l'ennemi est circoncis.  
Il est friand de produits étrangers,  
Il ne mange pas de porc  
Et il paye pour les fusils et pour les belles.  
Elle pleura.

Il s'était assis dans un coin  
Lorsque la femme nue passa  
Il l'invita, elle dit ne pas vouloir s'attarder  
Car elle cherchait son frère depuis le matin  
Dans tous les hôpitaux militaires  
Il était assiégé sur l'autre rive  
(La terre nous revint mais lui ne revint pas)  
Elle raconta comment elle assumait les charges  
Durant son absence cruelle  
Et comment elle s'habillait – à son retour - de vêtements amples  
Elle lui montra une photo de son frère  
Et de ses enfants, un jour de fête,  
Et elle pleura.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

**Mohamed Ali Farhat**

1945 (Beyrouth, Liban)-

Poète, journaliste et rédacteur du journal *al-Hayat*, Mohamed Ali Farhat publie peu. Parmi les divers recueils de poèmes qu'il a écrits, on retiendra : *La Babel des temps modernes* (1978), *Le livre de la résidence* (1982) et *Le manifeste de la peur* (1984). Issu de la génération des années 1970 qui fut secouée par la guerre civile du Liban, sa poésie est consacrée aux lieux et aux espaces et tourne résolument le dos au temps et aux idéologies.

**Le blé sucré**

Apportez le blé sucré pour visiter les morts ce matin !

Avant que ne pointe la lumière, nous dégagerons notre chemin du brouillard et de la rosée éparse ça et là.

Matinale est la visite des morts, sacrée est ta poussière ô terre, mère d'enfants rebelles.

Apportez le blé sucré !

Dans les mamelons, les tombes blanches attendent. Pressons-nous avant que le jour ne s'écarte du grondement des canons, des vendeurs de paroles et des crimes masqués par de roses prétextes.

Les femmes au visage lumineux se voilent de blanc, se fondent dans l'aube de la lumière première.

Amina à la jarre de blé sème les grains sur les sépultures.

Ô visiteur n'oublie pas  
D'invoquer Dieu pour moi  
Lève tes mains au ciel  
Et lis pour mon âme  
La première sourate du Coran.

Amina levait le visage au ciel, pendant que sa main semait les grains sur la terre (le Vieux souligna que ce geste remontait aux anciennes légendes). Les femmes rappelèrent alors les récits des ancêtres sur les désirs des morts : on sucre le blé pour qu'il fertilise dans la terre et pousse en profondeur. Le blé est adouci pour que les oiseaux le picorent et s'envolent dans le ciel.

As-tu assisté au changement des saisons ? As-tu ressenti les pulsations de la terre quand les plantes sortent du sol et que montent les grains ?

- Me voici !

- Le sommeil t'a-t-il surpris un certain soir dans la hutte du genêt ? As-tu étendu les habits de tes enfants sur la branche ? As-tu tendu un piège aux oiseaux d'automne ?

- Tu es sot et bavard ! Que caches-tu dans le bât de ton âne ?  
- Quelque chose de léger et de précieux.  
... Amina se demanda comment elle pourrait supporter la terre et la sépulture.  
Dépêche-toi, paysanne obtuse ! Ici, les vivants n'ont pas de place !

Les caravanes des réfugiés avancèrent. À toute vitesse, elles dépassèrent les petits cauchemars vers le grand cauchemar nordique. Personne ne les contrôla. Le petit enfant gardait dans sa poche une poignée de terre.

Il dit qu'il en ferait un cachet pour orner son front pendant la prière. Il pressentait qu'il aurait à prier dans un pays lointain au delà des sept mers.

Ils arrivèrent dans une ville sans visage, parlèrent par gestes avec ses habitants et se souvinrent d'Amina, attardée dans un monde interdit aux vivants. On dit qu'elle bâtit une salle avec les pierres sépulcrales et se réfugia auprès des morts. Elle examina une terre en feu et sentit les plants de blé sucrés fertiliser vers le bas, vers la ville de poussière des défunts.

Le petit enfant grandit et consacra ses premiers écrits à Amina ; il ajouta un article supplémentaire à la Déclaration des droits de l'Homme : « Les morts, sans nul interdit, ont le droit d'habiter leurs tombes. Sont considérés comme nuls et non avenus tous les contrats de vente de cimetières. Les proches parents des défunts ont le droit, sans aucune obstruction, d'élire domicile sur les sépultures et d'être exhumés dans leurs ténèbres et cela en dépit de tout changement des autorités civiles ».

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Safaa Fathy**

1958 (*El Minya, Égypte*)-

Réalisatrice de films et auteur de deux recueils poétiques : *Et une nuit* (Le Caire, 1996) et *Les petites poupées en bois* (Le Caire, 1998), Safaa Fathy a fini ses études en France à la Sorbonne où elle a soutenu une thèse de doctorat intitulée *Le nouveau théâtre épique en Grande Bretagne : de Brecht à John Arden et Edward Bond*. Ses poèmes, extraits de la chambre noire de la réalité constituent autant de cheminements intellectuels au cœur de l'absurde et brisent les liens de la logique qui emprisonnent la langue.

### **Petites poupées en bois**

Dans un vide errant qui reste à créer devant une table en bois achetée l'avant-veille la foire des inventeurs se révolte lorsque je lis le poème de l'événement rocheux. Ainsi parlerais-je aux objets car même Heiner Müller est mort il y a plus d'une année moins des années. Sa machine, ses machines nombreuses tournent, tournent à jamais. Nous verrons son spectre au cinquième jour de ce printemps nôtre à l'heure de l'oraison funèbre où notre sang séché nous est volé grâce aux prières de Satan. Qu'il te soit donné le bras que tu préfères ou même la blanche dentition qui se cogne à la tasse ou même encore la vapeur de mon café. Il est révolu le temps du pardon, de l'aveu. Il ne te reste qu'à me rendre visite dans les songes, Chasse une vision ... Dis-lui : Va, ne l'oublie pas. Tu l'as délaissée et la voilà embarquée sur les neufs de la ville. Soldat au combat j'ai toujours capitulé. Comme à l'ennemi que le combat te réussisse. Contre les taureaux ceux-là même qu'un matin tu fis éclater à mon visage. Des rêves que tu manies comme des petites poupées j'attendrai qu'ils me mènent à ta demeure vers la table où s'entassaient les livres de Fiodor Dostoïevski. Le toit d'une maison d'où suinte le suc des anges Une feuille abandonnée où tu traces les signes de la pudeur. Et ce cahier où tu as inventé un nihilisme nouveau. Il contenait des adresses d'où les noms s'étaient évanouis à Berlin sous une lumière céleste. Un talisman ainsi écrit: *No Hope No Despair*.

### **Une nuit**

Un bras habitué à jeter les dés dans les mares l'enserra. Des oiseaux écorchés clients des ténèbres s'imbibent de sa sueur insomniaque, les avions s'enivrent de la chasse aux papillons et prétendaient à l'innocence des fleurs démentes.

Elle remue, roule ses doigts à lui dans des milliers de contes.  
De la répétition, elle est lasse,  
Elle ne peut mener le dialogue les tresses de ton corps suintent des noctules, tu es banni dans des palais déserts.  
Tu erres à la recherche de la séduction fantôme  
et tes membres ne sont que poignée de cendres.  
Si les demeures se noient à la belle étoile,  
ce n'est pas à moi de reprendre tes membres,  
comme si je ravaudais une robe de noces louée,  
ni de confectionner avec tes cendres une poupée d'argile.  
Et j'en jouerais à la dérobée au départ des adultes ou à la faillite des muezzins.  
Et lorsque les yeux se dessilleront : Ton désir d'un fracas de bacchantes éclaboussées de virilité.  
Peut-être le rivage lâchera-t-il la plainte d'un ressac absurde  
Peut-être un navire baissera-t-il la voile touchée par la concupiscence,  
Peut-être le chant du coq s'éteindra-t-il.  
Alors qu'il bouleverse sa virginité sur le chemin, des mots titubaient par milliers des fillettes enterrées vivantes.  
Peut-être a-t-elle pour toi dépiauté son corps gras, l'a-t-elle jeté à l'unique écoutant, au bas du lit, coussin à imprimer des tatouages de femmes nues bardées de leur sexe perlé de seins que ni les doigts du satyre ni les combats des voyageurs n'ont épilé.  
Alors la nuit sera notre nuit  
Nous y jetterons l'ancre, cils des amants.  
Dans la tour des lettres nous serons réunis,  
Coins de l'œil se réfugiant dans le fard sombre et ne portant guère de larmes  
Nous nous prosternerons devant la lune  
et n'irons pas sur les traces des pleureuses.  
Nous nous réjouirons de la nuit où la cire coulera sur la chair  
et même si la rancune nous vient en tentation  
Nous nous agenouillerons au sol ou en haut du lit,  
Tatouons ce corps  
Notre corps gras de femmes nues prises d'extase,  
Se vautrant dans le fluide contentement.

*(Hedi Djebnoun)*

**Muhamed Faytouri**  
1930 (Alexandrie, Égypte)-

Muhamed Faytouri, né de père soudanais et de mère égyptienne met l'Afrique noire, le soufisme et l'arabisme au cœur de sa poésie. Ses origines en font le poète arabe le plus concerné par la question noire. L'éveil de l'Afrique trouve dans son œuvre de profonds échos et dès son premier recueil, *Chants d'Afrique* (1955), il dénonce l'exploitation occidentale et le racisme des colons. Ces accents de ressentiment contre « l'opresseur blanc » coupable de toutes les souffrances du continent africain resurgiront dans d'autres recueils *Amoureux d'Afrique* (1964) et *Rappelle-moi Afrique* (1966), même si sa poésie se fixe alors sur d'autres centres d'intérêts. Il dénonce l'oppression et la misère que subissent les petites gens, puise son inspiration dans les contes et légendes populaires. Bientôt, le mysticisme révolutionnaire triomphe dans *Tocata pour un derviche itinérant* (1970) et annonce l'idéologie révolutionnaire arabiste qui ne tardera pas à grever sa poésie : « Je préfère être un poète arabe. Ma culture est arabe, ma religion est l'islam et ma position face aux événements qui se déroulent autour de moi est celle d'un citoyen arabe moderne. Je suis le fils de cette culture arabe enrichie de la vision des choses et de la sensibilité des Africains. J'ai peut-être profité de cette dualité. Car celui qui lit ma poésie se rend bien compte que je joue sur des cordes différentes. La démarche que je suis dans ma poésie affective me met en marge des autres poètes. Je n'insinue pas que je suis meilleur. Je veux simplement dire que mon expérience et mes motivations sont différentes ».

### **Il est mort demain**

Il est mort !  
Nulle goutte de pluie ne l'a pleuré  
Nul visage d'homme ne s'est assombri  
Nulle lune n'a survolé sa tombe  
Nul ver paresseux ne s'est déployé  
Nulle pierre ne s'est brisée  
Il est mort demain...  
Le cadavre souillé  
Le linceul oublié  
Tel un rêve  
Le peuple s'est levé  
Et a traversé comme un ouragan les champs de roses  
à l'heure du couchant

Il est mort  
Son âme noire brûlée est emplie d'un passé couvert  
Du sang des gibets,  
Des cris des révoltés dans les prisons

Et des visages craquelés des vieilles femmes  
Qui lèvent vers le ciel  
Des bras tordus comme les faucilles des champs  
Et des yeux où plonge l'ombre des potences

Ô mon fils,  
Où les soldats ont-ils amené ton cher visage  
Me privant de l'odeur de ta chemise ?  
Ô dieu, mon fils est si beau dans sa jeunesse  
Qu'il semble marcher parmi les élans du cœur  
Ô mon fils, le geôlier a fermé la porte de la grande prison  
Le gardien a traîné une chaîne  
Et le fouet a commencé, remplissant la nuit de cris

Et toi, mon père  
Reviens-tu avant l'hiver  
Nous sommes tous en pleurs  
Du matin au soir  
Ma sœur, ma mère et moi  
Reviens vers nous  
Pour qu'on ne nous traite pas de pauvres orphelins.  
Combien de fois ai-je couru criant au monde  
Que mon père était innocent  
Pourquoi l'ont-ils entravé de chaînes  
Tous ont baissé les yeux  
Comme si eux aussi étaient prisonniers.

Une nuit, ils ont cogné à la porte et sont entrés  
Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?  
Que portez-vous ?  
N'est-il pas suffisant qu'ils soient derrière les barreaux.

Mais ils ont jeté son cadavre au pied du mur  
Les visages des mémoires mortes m'ont scruté,  
Les larmes des autres ont asséché mes larmes.

Demain le cortège de famine passera par notre rue sale  
Alors, verdissez années de disette !  
Tombez pluies !  
Noyez les champs de blé et de riz !  
Noyez le fleuve !  
Essayez de vos paumes grises la tristesse des arbres  
Un jour les moissons, le ciel, la terre et le cours du ruisseau  
Tous cela m'appartiendra.  
Ainsi la faim de la terre et du peuple prendra fin

Un jour sombre, humide  
Comme un long souterrain  
Il se réveilla, frottant ses paumes  
Des mains qui racontaient les faucilles des champs  
Se prolongeaient dans ses yeux noirs  
Comme des palmiers  
Il se pâma sur le sol  
Dans un déchirant gémissement  
Puis une corde descendit du mur de l'horizon  
Et un cadavre froid roula dans la boue.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Mohamed Ghozzi**

1949 (Kairouan, Tunisie)-

Professeur à la Faculté des Lettres de Tunis, Mohamed Ghozzi est aussi poète et critique. Ses trois recueils *Le livre de l'eau*, *Le livre de la braise* (Tunis 1982), *Il a tant donné et j'ai si peu reçu* (Tunis, 1991) et *Le peu que j'ai reçu est considérable* (Tunis 1999) font résonner une voix singulière au sein de la poésie arabe moderne. Sa maîtrise du rythme et de l'image, sa manière d'invoquer l'enfance en peu de mots et son désir passionné de parfler et parfler encore toutes les lumières mystiques, sans se figer dans un quelconque ordre soufi, gratifient chaque poème d'une illumination cosmique capable d'emparadiser l'âme du lecteur.

### **La plume**

Prends une plume entre tes doigts tremblants  
Et sois sûr  
Que l'univers est un papillon bleu  
Et que les mots lui sont des filets

### **Étoile**

Prends ton pinceau cette nuit  
Et dessine ton étoile lumineuse  
Puis va dormir  
Des ailes pousseront à l'étoile  
Et quitteront à l'aube la blancheur de la feuille

(Tahar Bekri)

### **Le feu**

Dans la blancheur de la nuit, il a vu s'éloigner le feu des tribus  
Il se disait alors :  
Je dessinerai sur mes feuilles de papier le feu clair  
Je me blottirai dans l'obscurité près de son bleuissement  
Et accourrai de toutes parts  
Le fleuve entrera dans ma maison lorsque je le dessinerai  
Les beaux poissons entreront dans ma chambre  
Les vieux arbres et la montagne entreront  
Mon père reviendra de son exil lorsque je le dessinerai  
Et je m'agripperais aux basques de son manteau  
Dans la blancheur de la nuit, il a vu s'éloigner le feu des tribus

Mais lorsque sa plume a dessiné la flamme  
Il a vu ses feuilles blanches s'embraser.

### **Rêve**

Lorsque ce garçon se laissa entraîner par le rêve  
Une étoile entra dans sa maison en tremblant  
Pour lui les planches du lit devinrent un bateau  
Et l'univers, coquille dans sa main

### **Le butin**

Que gagnera-t-elle donc la mort  
Après l'éblouissante fête de la vie  
Nos âmes auront dévoré nos corps entiers  
Et n'auront laissé à la mort  
Que des miettes pour sa venue !

### **L'hiver**

Lorsque la nuit deviendra hivernale  
Ma sœur rentrera à la maison  
Apprêtera le noir de ses nattes  
L'ornera des pinces de sa blancheur  
Puis se dirigera vers le creux de la vallée.

Lorsque la nuit deviendra hivernale  
Ma sœur rentrera à la maison  
Elle verra que notre petite voisine a les seins arrondis,  
Que les enfants ont vieilli  
Et que la famille a quitté notre patio.

Lorsque la nuit deviendra hivernale  
Ma sœur rentrera à la maison  
Elle me fera oreille de l'eau des ses tresses  
Et lorsque le coq chantera  
Elle se pourvoira d'ailes  
Et retournera les yeux humides au royaume des ombres  
Lorsque la nuit deviendra hivernale...

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

**Mansour Guissouma**

1953 (Mètlina, Tunisie)-

Dès son jeune âge Mansour Guissouma quitte son village pour rejoindre al-Alia, ville natale de sa mère. Ses études l'éloignent momentanément de sa terre d'élection et c'est après un doctorat de langue et de littérature islamiques soutenu à l'Université de Strasbourg qu'il y revient définitivement. Professeur à la Faculté des lettres de Manouba-Tunis, il publie différents essais sur la poésie arabe et livre en français une traduction quasi complète de l'œuvre d'al-Sayyâb. Lui même poète, il nous donne à lire, notamment dans ses recueils *Soleils dans les ténèbres*, 1994 et *Fleurs d'eau et de sel*, 1995, une poésie qui s'inscrit dans le courant d'innovation poétique d'après guerre. Ses poèmes, à coloration romantique et humaniste, nous entraînent dans un voyage nostalgique vers l'essence des êtres et des choses. Il a traduit lui-même le poème que nous présentons ci-dessous.

[*Œuvre complète d'al-Sayyâb*, à paraître en français à Tunis].

**À René Char**

« *Je marche, mes guides sont les lettres et les signes* »

J'ai vu en rêve que nous étions en train de voler,  
Traverser les mers, les montagnes et les nuages en pleine canicule,  
Nous réfugier sous un palmier qui narguait le ciel,  
Dans son ombre dormait la princesse du jour et de la nuit,  
L'ayant aperçue, j'ai vu que nous nous changions,  
En papillons sur ses cils,  
Pour nous poser sur ses paupières,  
Sur ses lèvres verdoyantes  
Pour tant humer son nectar abondant,  
Comme si le temps n'existait plus,  
Et la vie nous rejetait aux temps perdus  
Pour nous apprendre de nouveau à marcher, à voyager,  
Et à maudire le destin  
Et la rive de l'âge,  
Comme si nous étions l'eau et les rigoles,  
Faisant revenir aux plantes l'éclat de la beauté.

Il me semblait tendre la main  
Devancer les soleils dans les miroirs,  
Parcourir l'horizon,  
Abriter dans mon ombre les gens,  
Bénissant mon apparition  
Et le monde des visions secrètes.

Comme si nous revenions là où flottait le drapeau des éclairs,  
Et flamboyaient les mers, les pieds et les cimes des montagnes,  
Il me semblait voir l'ange sourire,  
Revenir de son terrible voyage,  
Que nous étions l'été et l'automne,  
L'existence et le néant,  
Voir dans les ténèbres infinies les poètes brûler de désir,  
Comme des fleurs somnolant à l'embranchement des chemins,  
Pour séduire les cavaliers,  
Dont le convoi disparaissait à l'horizon,  
Et réveiller les mouettes  
Par-dessus les vagues douces comme de la soie.

Je me voyais errer  
Dans les vallées où Sindbad s'était égaré,  
Et dans les labyrinthes du temps où il était prisonnier,  
Comme si parmi les autres prisonniers mon regard se libérait  
Pour surveiller le croissant  
En fin de mois, et m'abriter sous le pavillon ;  
Comme si nous étions l'existence et le néant.

**Sobhi Habchi**

1948 (*Deir al-Ahmar, Baalbek, Liban*)-

Poète bilingue Sobhi Habchi est aussi chercheur. Docteur d'État es Lettres et Sciences humaines, il enseigne et dirige depuis 1987 un séminaire de « poésie comparées orientales et occidentales ». Il écrit en arabe et en français. Ses deux recueils arabes publiés au Liban en 1996 *Toi qui fuis la blessure* et *Soif au pays des sources*, célèbres, avec le lyrisme des psaumes, un pays qu'il a dû quitter et dont la présence perdure dans sa mémoire. Pessimiste, sa poésie révèle dans un langage pur une inquiétude réelle pour l'Orient d'aujourd'hui. Les deux poèmes qui suivent sont traduits par lui-même.

**18**

O toi qui fuis la blessure,  
pourquoi le destin m'a-t-il noyé  
dans la boue du soleil et de la lune ?  
Pourquoi suis-je devenu le mirage  
de ceux qui ont ouvert leurs portes  
sans ouvrir leurs Livres ?  
Et sans sortir la nuit,  
ils ont pénétré  
dans le royaume du sommeil.

**21**

O toi qui fuis la blessure,  
ce temps qui glisse  
ces hordes qui se multiplient  
pour disparaître,  
l'Orient est ma demeure, mon drame,  
mon amour, mon ignorance et mon sang sacrifié !  
Mais il est sans soleil  
depuis la destruction de la Tour,  
depuis la conquête de l'Idole.  
Il est l'errant depuis l'Hégire  
jusqu'aux nouveaux déplacés,  
il n'est plus pour ce qu'il sent,  
mais pour des tribus  
qui massacrent la dernière des forêts.

Voici ma main et mon œil dans ma main,  
 je ne vois pas la terre,  
 je ne salue plus le ciel,  
 je ne sais plus lever la tête  
 en dehors du paradis.  
 Que faire ? Que faire ?  
 Comment achever mon trajet  
 si je ne sais pas le début ni la fin  
 de mon histoire ?  
 Comment couper ma langue,  
 quand sur mon étendue  
 se sont multipliés  
 les angoisses et les doutes,  
 les illusions et des contes d'orphelins ?

Ma main m'a dit :  
 Tu es le roi des goélands.  
 Mon œil m'a dit :  
 Tu es l'ami du retour.  
 Mon cœur m'a dit :  
 O toi qui dégaines l'épée de la passion  
 et qui voles le feu du temps,  
 ton monde est miroir  
 et tu es l'ombre de tes voyages  
 Sur le chemin de nulle part.

**Joumana Haddad**

1970 (Beyrouth, Liban)-

Après *Le Temps d'un rêve*, écrit en français, Joumana Haddad, poétesse et traductrice vient de nous livrer son premier recueil poétique en arabe *Invitation à un dîner secret* (1998). Cette œuvre met en pleine lumière ce que la plupart des poétesses arabes n'osent écrire. Le poème que nous donnons à lire a été traduit par elle-même.

**Lorsque je devins fruit**

Fille et garçon je fus conçue sous l'ombre de la lune  
Mais Adam fut sacrifié à ma naissance,  
Immolé aux vendeurs de la nuit.  
Et pour combler le vide de mon autre essence  
Ma mère me baigna dans les eaux du mystère  
Et m'enveloppa dans les langes de la contradiction.  
J'étais dans l'égarement profond lorsqu'elle m'a surprise  
Car elle me plaça sur le bord de chaque montagne  
Me livra au spectre du silence et au grondement des questions.  
Elle me voua à l'Ève des vertiges et de la métamorphose  
Et me pétrit de lumière et de ténèbres  
Pour que je devienne le temple des démons paradisiaques  
Et des anges de la luxure.  
Mais j'ai préféré ne pas m'en apercevoir lorsqu'elle me l'apprit.  
J'étais dans l'oubli et puis soudain je m'en aperçus.  
Étrangère je grandis et personne ne moissonna mon blé.  
Je choisis de dessiner ma vie sur une feuille blanche,  
Pomme qu'aucun arbre n'enfanta,  
Puis je l'ai fendue et j'en suis sortie  
En partie vêtue de rouge et en partie de blanc.  
Je ne fus pas seulement dans le temps ou en dehors de lui  
Car j'ai mûri dans les deux forêts  
Et je me souvins avant de naître  
Que je suis une multitude de corps  
Et que j'ai longtemps dormi  
Et longtemps vécu  
Et lorsque je devins fruit  
Je sus ce qui m'attendait.  
J'ai prié les sorciers de prendre soin de moi  
Alors ils m'emmenèrent.  
J'étais  
Mon rire  
Doux  
Ma nudité

Bleue  
Et mon péché  
Timide.  
Je volais sur une plume d'oiseau et devenais oreiller à l'heure du délire.  
Ils couvrirent mon corps d'amulettes  
Et enduisirent mon cœur du miel de la folie.  
Ils gardèrent mes trésors et les voleurs de mes trésors  
M'apportèrent des fruits et des histoires  
Et me préparèrent pour vivre sans racines.  
Et depuis ce temps-là je m'en vais.  
Je me réincarne dans le nuage de chaque nuit et je voyage.  
Je suis la seule à me dire adieu  
Et la seule à m'accueillir.  
Je vole par liberté et non par peur,  
Et je reviens par envie et non par déception.  
Je quitte pour que la vie puisse me manquer  
Et je ne vis que si l'inconnu me porte vers lui.  
Le désir est ma voie et la tempête ma boussole  
En amour je ne jette l'ancre dans aucun port.  
Mon corps est le voyage et je m'éteins si je demeure.  
La nuit j'abandonne la plupart de moi-même  
Puis je me retrouve et m'étreins passionnément au retour  
Je suis la jumelle du flux et du reflux  
De la vague et du sable du bord  
De l'abstinence de la lune et de ses vices  
De l'amour et de la mort de l'amour.  
Le jour  
Mon rire appartient aux autres et mon dîner secret m'appartient.  
Dans la maison de mon corps prennent refuge mes états chaque soir,  
Et chaque matin on me réveille de mon absence.  
Ceux qui comprennent mon rythme me connaissent,  
Me suivent mais ne me rejoignent pas.

## **Qassim Haddad**

1948 (Ile al-Muharraq, Bahreïn)-

Co-fondateur et animateur de la revue *Kalimate* (Mots), directeur de la Culture et de l'Art, journaliste, critique et président de l'Union des écrivains du Bahreïn, Qassim Haddad est un poète autodidacte qui a publié une dizaine de recueils dont *Le deuxième sang* (1975), *Le Cœur de l'amour* (1980) et *Fragments* (1983). Gorgée d'amour et de tendresse, sa poésie ne s'en inscrit pas moins au cœur de la modernité arabe dont elle exprime les aspirations.

### **La liberté**

Dans l'île qui prend la forme d'une femme enceinte  
un amoureux bâille dans sa cellule  
longue comme une tombe  
profonde comme un puits  
et répand son sourire malicieux  
Dans l'île qui est devenue grosse grosse grosse  
et n'a pas enfanté  
ils sont venus lui annoncer le petit enfant  
si petit  
que sa femme avait mis au monde  
Ils lui ont dit :  
Maintenant, tu es devenu père  
Il ne s'en est pas beaucoup soucie  
il a bâillé  
et avec le même sourire malicieux  
il a dit :  
Mais ma mère, quand est-ce qu'elle va  
me mettre au monde ?

### **Réception de l'océan**

Il nous a surpris  
avec ses poissons et ses algues  
ses coquillages et ses vagues  
tant et tant de sel  
Le dîner était prêt  
L'un d'entre vous a-t-il essayé d'inviter  
l'océan à dîner ?  
Je devais le faire  
car mon aimée s'était éprise de l'océan  
à m'en rendre jaloux

Et dans le bouillonnement de la colère  
elle m'avait promis de le quitter  
si je l'invitais à dîner  
ne serait-ce qu'une seule fois  
L'océan est venu dans tout son appareil  
La maison se transforma en rivages  
J'avalais ma jalousie  
coupe après coupe  
pendant que l'océan apprenait la nage à mon aimée  
et qu'elle feignait chaque fois de se noyer  
Puis, avant que l'enfer n'explose dans ma tête  
quelqu'un est venu frapper à la porte :  
l'océan devait partir  
car les bateaux ne pouvaient plus appareiller  
J'ai soufflé en raccompagnant l'océan à la porte  
Il a dit :  
Votre dîner était bon et séduisant  
puis il est parti  
Et quand je suis revenu à mon aimée  
pour lui demander d'honorer sa promesse  
j'ai trouvé qu'elle avait pris le large  
le grand large

### **Le plus haut**

Dans le lit plus haut que les nuages  
le sommeil ne nous visitait pas  
Le sommeil est de petite taille  
et nous sur la cime des cimes  
Dans le lit le plus haut  
où la pluie prend source  
où nul sommeil  
nous faisons des enfants à notre guise  
Nous les dessinions, peignons  
habillions, déshabillions  
Au-dessus de ce lit plus haut que toute chose  
nous leur apprenions à marcher  
et ils se bouscuaient comme des ivrognes  
ayant bu un vin plus doux que la pluie  
Dans le plus haut lit  
où le sommeil de petite taille  
ne nous atteignait pas  
nous étions créés, nous créions  
et nous contemplions la pluie

de là-bas

*(Abdellatif Laâbi)*

## Ounsi El-Hage

1937 (Beyrouth, Liban)-

À l'âge de dix-huit ans Ounsi El Hage publie ses premiers poèmes et quelques traductions de poésie française dans la grande revue littéraire libanaise *al-Adibb* (L'homme de lettres). Il est ensuite l'un des premiers collaborateurs et sans doute la voix la plus radicale - « le plus pur d'entre nous » disait Adonis - de la revue de Youssef al-Khal, *Chi'r* (Poésie) publiée de 1957 à 1969. Ses critiques des courants idéologiques qui traversent la poésie arabe d'après-guerre restent parmi les textes les plus singuliers de la revue. Si *Chi'r* est restée pour la postérité comme un médiateur du surréalisme c'est bien à Ounsi El Hage qu'elle le doit. Ses traductions des œuvres d'André Breton ou d'Antonin Artaud sont accompagnées de longs commentaires contextuels et analytiques. Adaptateur d'auteurs dramatiques européens, Ounsi El Hage est auteur de six recueils de poésie, de deux volumes d'aphorismes et d'un ouvrage en trois tomes réunissant ses plus insolentes chroniques de l'actualité littéraire et sociale publiées entre 1964 et 1987 dans le grand quotidien libanais *an-Nahar*.

Son premier recueil, *Lan* (Jamais) lance un pavé dans la mare des lettres arabes de l'époque. La préface constitue le premier manifeste arabe en faveur du poème arabe en prose, genre méconnu jusqu'alors. Ainsi, dès 1960, il proclame que la poésie doit éveiller ses propres ombres à la lumière et non plus ronronner dans le giron des règles éculées. En réduisant le titre du recueil à une simple particule aspectuelle indiquant la négation absolue dans le futur, *Lan*, il veut exprimer le refus total dont la langue arabe **ne** se remettra **jamais**. Tournant le dos à la rhétorique qui caractérise si fortement la littérature arabe, il livre la langue à toutes sortes d'expériences et d'expérimentations, met à sac la syntaxe et démasque l'éloquence derrière laquelle se cache la vérité de l'oppression. Comme autant de hiéroglyphes, les modèles préfigurés du langage, qui portent en eux la méfiance aristotélicienne de l'invention et de l'imagination, se prêtent aux déchiffrements. Ces jeux coïncident par nature avec son désir d'arracher l'amour de la gangue sentimentale où la tradition poétique arabe le confine, pour montrer la femme, présence incontournable dans sa poésie, réelle, vivante et rédemptrice. Son beau recueil *La Messagère aux cheveux longs jusqu'aux sources* (1972) en est sans doute le meilleur exemple.

[*Éternité volante*, (Sindbad /Actes-Sud, 1997).

### Chant dispersé

Je ne te donne pas de nom musical.

Je ne t'offre aucune surprise.

Je suis passionné de ta nudité et mon délire en tire son prestige.

Je suis un prix à ta gloire.

Quel est le sens du symbole ?

Une bouche dans l'eau.

Je ne suis que bouche chauve, mes œuvres sont violées, désœuvrées.

Le symbole est une absence.  
Ton nombril fait disparaître le monde comme un vertige d'eau.  
Force est le symbole, paresse armée ton rayonnement.  
Je suis un microbe choyé entre tes seins.  
On a gratifié les femmes de noms étranges.  
Si je t'avais donné un nom, je l'aurai oublié.  
Il y a des livres qui ont une senteur de chambres, je leur crie : O livres vous avez une senteur de chambres ! Il est une poésie de verres brisés : O bris de verres ! Personne ne me surprend à te donner ces noms. Tu es évidente, ton hâle me poursuit et les essoufflements de ta matrice me hantent.  
Dans mes yeux tu joues ton rôle et de tes fenêtres tu me perces la moelle.  
Le rêve réside dans ton boudoir qui n'est que ruse consciente.  
Comment vais-je t'appeler ?  
Je te trouverai une prison.  
Mais qui m'en sortira ?

### **Le clown**

*1960*

Approchez ou fuyez  
Je sauverai le chant,  
Je rincerai la terre.  
Des moutons égarés est ma gorge, cendre des élégies et psaumes sont mes cheveux.  
Je mange la lanterne et gonfle le fantôme. Je m'étale sur les collines du verbe.  
Pour cela la foudre s'élève à mon signal. Mort à la fleur qui s'habille en Babel et se protège avec la griffe de la rosée. Mort aux géants pansés par des femmes, géants qui lancent les flèches de l'alchimie et l'étoile filante, qui font bouillir les tempêtes comme des gibiers. Ils attachent leurs clients avec la résine des seins et cirent la lignée.  
(Et pourtant, ils sont beaux  
comme une traîtresse,  
habiles comme les manteaux des cavaliers. Je les crains et je prends froid. J'ai perdu tout mon sang !  
Qui écoute des mots aux pieds nus ?)

Moi le poète  
L'arbre des ogres matrice des déserts reine dévorante  
Je souffle mon néant.  
Sauterelles des éléments  
Nous sommes  
Nos enfants naissent des verrues, nos femmes pêchent les convulsions et recensent les étrangers...

Je suis venu de loin... Velours et nuit ? J'ai sauté au dessus de l'anneau et qu'on ose  
Dire que je suis vanité ! J'ai pillé les tombes et fouillé le verbe avec la vengeance de  
ma raison.

Ô avaries

Récepteurs

Oiseaux

Ô vent

Laboureur de l'encre vitrine de l'alphabet

Vent martyr

Vent

Mot vent, vent verbal

Vent vocable, ô vagues, poussière volante, ô oiseau, fleurs, couleurs, ô objets et  
éléments ô branches des femmes et chambres du rêve, ô iris visions de gelée, ô larme,  
allons vers le massacre où le craquement de mes os est l'hymne du réveil.

Tranchez le poète et sa progéniture...

Longtemps j'ai appelé et me suis davantage égaré qu'un coquillage. Qui connaît mon  
dos ? Le couchant et le lever du soleil ne sont que tricheries dans un sac. Je t'aime.  
Partout où tu voles, tu captas un rendez-vous avec la chance.

J'ai rêvé, il y a des doigts dans mon rêve. Qui des amis ignore ton frisson ?

Je suis épuisé sur mon cahier. Mon corps est solitaire. Il n'y a pas de bec pour gratter  
ma paume. Je reste sur les genoux, la cible du cri me capture et les regards se  
détournent de ce qui m'arrive.

Le troupeau tranche.

Bonne fête, caravane !

Les chagrins s'enfuient dans le cadavre et la fontaine des secrets s'est noyée, est  
descendue,

A explosé.

Le troupeau s'est arrêté pour regarder.

Ils se sont arrêtés mirant furtivement ma mort et, de chaleur, ont tiré leurs cheveux.

*1962*

Ta voix est douce. Je dors dans ton isolement. Je te sens avec mes deux mains.

Tu m'invites au ruisseau ? Il faut que je revienne éclatant.

Exquis comme la grêle.

Ton corps entraîne de la torpeur vacante. J'ai fui la superstition et l'exil et sur toi j'ai  
coulé les vagues. Passe : il n'y a personne dans l'esprit.

Ton petit matin déborde et la mort est ajournée. Viens, sors moi de mon fourreau, je  
brille pour toi,

Et deviens le visage du peuple.

L'amour ! La chouette enserrée dans le soleil

Les ruines aboyantes  
Le saule coupeur  
Les yeux ignorés dans le cœur  
La minute est lisse, maîtresse des offrandes, tu hurles avec l'une de tes prunelles.

Y a-t-il un mensonge comme le mien ? Un roi comme mon roi ? Tel un son descendant, je résonne dans son tambour. Que reste-t-il ? J'ai évacué de ma bouche ta voix douce. Mon air demande l'hospitalité à l'amour, il traite les visages, unit les affluents noirs. Ma mémoire a inauguré son temps.

Un poulpe aplanit le voyage, résume les glandes, perd la parole.

Je te traîne vers mon époque odieuse.

Je te hais...

### **Dans le givre le manteau est un mot**

Écris ta visite sur les saisons. Écris sur le pain et le vin ton baiser. Écris sur la surprise.

Écris.

Écris sur le feu et le laurier, ton désir, ton spectre, tes rêves.

Tu retourneras demain à ton maître.

à la joie de ton maître ?

À ton maître.

À la colère de ton maître ?

À ton maître !

À la merci de ton maître ?

À ton maître !...

Écris.

Écris ton illusion, ton passage sur les références et les fenêtres.

Tu n'es pas le printemps qui vient chaque printemps. Entre et écris. Écris les vocables de la mer et de la terre. Écris l'enthousiasme et la fatigue. La perdrix et la pierre. La douceur et la force. Écris l'acteur et le martyr. Le lit et la conscience. Livre-toi à ta main, laisse ta main se répandre sur les sources.

Tu meurs ô homme.

Écris !

Écris !

Écris !

Ton mécontentement de la neige, ta colère du cuivre, ton affection du soleil. Écris ton amour dans tous les yeux.

Que l'allumette soit un mot dans l'ombre, le manteau un mot dans le givre, la brise un mot dans la chaleur, et un mot l'éloignement et la rencontre, la bouche et le fleuve.

Que les hommes après toi dorment avec le mot.

Que les femmes après toi dorment avec le mot.

Et que le mot soit toi après toi.

### Le calice

Je ne m'arrête point  
Je ne m'arrête point  
En habit blanc sous la lune  
Noyé  
Le lendemain  
Entre des battements de cœur.

Tu es  
Dans la voûte du brouillard  
Dans les puits rectangulaires du couvent  
Dans les fêtes  
Dans le rayonnement des vitrines  
Dans les mélodies populaires  
Dans les abeilles à la rumeur désespérée  
Dans les vins et le départ des bateaux  
Tu me restes sans que je ne le sente  
Tu me restes et je le sens  
Les rides et les fraîcheurs s'apaiseront  
La terre tendra la tête  
Et d'un mot à un autre  
D'un oiseau  
À un autre  
Elle nous suivra.

De loin j'ai entendu  
Et lorsque j'ai tenté de m'approcher  
Tu as posé ta main.

De loin, j'ai entendu  
Et derrière les forêts  
J'ai vu des peuples séculaires.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

**Jalil Haidar**

1945 (Bagdad, Irak)-

Poète issu de la génération des années 1960, Jalil Haidar a publié six recueils de poèmes et notamment : *Les poèmes contre* (1974), *Encre pour la nuit, homme pour le lieu* (1982), *Poésie et résistance* (1983) et *L'oiseau du quoi de neuf* (1993). Éditeur depuis 1992 de la revue bilingue en suédois et en arabe *Le coin*, il a lancé en 1998 une maison d'édition « Gilgamesh » et en préside la Société éponyme qui réunit dans un même cénacle des écrivains émigrés et des auteurs de différentes régions de Suède. Poète de la contestation lucide, il s'inscrit dans une mouvance surréaliste.

**Comme l'amour au moment de l'adieu**

Quand la bannière abandonne sa main  
sur le bord de la terrasse  
Quand le couchant se pose sur un puits  
Quand nous fermons sagement  
le coffre du passé  
Quand le fou de Leila renifle la femelle  
dans un troupeau de saluts  
Quand le miroir se brise dans le souvenir  
Ou  
Quand nos idées se hérissent derrière le texte,  
Quand des oiseaux s'effarouchent dans les têtes,  
Quand une fleur s'empourpre dans la cage  
Quand tu tapotes du bout des doigts  
la vitre de l'attente  
Comme un soupir,  
Comme la colonne de chevaux de ces vagues bédouins  
qui ravirent larmes et poussières  
Comme un chapelet craquant  
dans la main inconnue  
Comme un escalier de pierre  
Comme la tendresse dans la guerre  
Comme un enfant dans le vent froid  
Comme la passion  
Ou  
Comme les lignes de la main  
que le bonjour accable  
Comme des imbéciles dans un arsenal  
Ou encore  
Comme une embrasure de porte au mystère enivrant  
Comme un anesthésique dans le lac  
Comme la toux sortant d'un moulin

Comme une certitude ou une conquête,  
une tasse de café sur un rocher,  
un coup de feu dans l'eau  
Elle est ainsi,  
Ainsi  
Comme l'amour au moment de l'adieu  
Comme une chanson dans un immeuble voisin  
à la fenêtre ouverte  
Comme une femme enceinte qui dévore une galette dans un taxi,  
Comme une encre sur les lèvres,  
un cortège funèbre d'enfants,  
un mannequin dans une boutique,  
un bus qui s'arrête tard pour le pain,  
une rupture entre les gazelles,  
Comme un joueur de cartes qui a tout perdu  
Puis a oublié sa pomme sur la table,  
Comme un siège dans un coin  
Ou  
Comme du hachisch avant de dormir  
Comme un ventilateur où est suspendu un homme  
une pastille de menthe dans la bouche  
Comme le sommeil est dans la bière,  
Un récit de l'été dernier  
Comme une remorque oubliée  
dans un tunnel perdu  
Comme un guerrier qui a égaré sa conscience dans une chanson  
Comme une bannière  
une bannière qui comme le guerrier a perdu sa main  
Elle est ainsi  
Comme l'amour au moment de l'adieu.

### **Pour chercher seulement**

Cherche dans les voix obscures des passants  
Cherche dans la lumière  
Cherche dans le réveil  
Cherche dans l'oblique de ton histoire jusqu'à la mort  
Cherche dans les chemins égarés  
Cherche dans la forêt  
Cherche dans la racine  
Cherche dans les caches inconnues  
Cherche dans un astre qui se détourne cette nuit vers la terre  
Cherche dans toute chose  
Un sens

Un autre secret  
Pour ta vie.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Buland al-Haidari**

1926 (Bagdad, Irak)-1996 (Londres, Royaume Uni)

Selon l'analyse judicieuse d'Amr Hégazi, « en posant au milieu des solennités du verbe poétique traditionnel la chaleur troublante et la présence charnelle du langage parlé, vécu, actuel et imparfait » Buland al-Haidari, désacralise le langage en le laïcisant (*al-Arham Hebdo*, 2-8 octobre 1996, p. 18). Ce dernier, à la fin de la Seconde Guerre mondiale crée, avec des amis, le groupe *al-waqt al-dhai'* (Le temps perdu), autour de la revue du même nom. Sensibles aux courants littéraires européens ses membres s'exercent à transplanter à Bagdad les idées existentialistes. C'est dans ses premiers recueils *Le Battement de la boue* (1946), *Le chant de la ville morte* (1951) et *Pas dans l'exil* (1965), que Buland al-Haidari bouleverse l'écriture en introduisant dans sa poésie le langage vivant du quotidien. Il impose ainsi une nouvelle lecture poétique de la réalité qui va faire de nombreux émules. Son *diwan*, qui regroupe l'ensemble de son œuvre a été publié au Caire en 1995.

### **Stérilité**

La même route  
Les mêmes maisons liées par la peine  
Le même mutisme  
Nous disions :  
Demain il mourra  
Et de chaque maison s'élèveront  
Des voix de petits enfants qui,  
Glissant avec le jour sur la route,  
Se moqueront de notre passé,  
De nos femmes plaintives  
Et de nos yeux glacés sans lumière  
Ils ne sauront pas ce que sont les souvenirs  
Pas plus qu'ils ne comprendront le vieux chemin  
Ils riront sans se demander  
Pourquoi ils rient !

Nous disions :  
Demain nous connaîtrons le sens de nos paroles  
Les saisons nous réunissent  
Ici un ami  
Là-bas un homme timide  
Hier une passion  
Et peut-être ne savions-nous ce que nous disions  
Car aujourd'hui les saisons nous réunissent  
Cet ami est sans ami  
Cette passion est cynique et brutale

La même route  
Les mêmes maisons liées par la peine  
Le même mutisme  
Et là-bas...  
Il y avait derrière les fenêtres fermées  
Des yeux caves qui se sont figés  
En attente de gamins  
Ils craignent que le jour passe  
Avec le chemin.

**Regret**  
*(Première version)*

Pardonnez-nous, hôtes vénérables  
Le présentateur a menti dans son dernier bulletin radio.  
À Bagdad, il n'y a ni mer, ni perle,  
Ni même une île !  
Tout ce que nous a raconté Sindbad,  
Les rois des Djinnns,  
Des îles de rubis et de coraux  
Des mille et mille pièces d'or de la main du Sultan,  
N'est que légende façonnée  
Par la chaleur de l'été dans notre petite ville  
Par l'ignition des ombres à midi  
Par l'ardeur des étoiles dans le silence nocturne,  
Légende dans laquelle nous avons  
Mer, coquillages, perles blanches,  
Lune claire et retour de pêcheurs le soir,  
Selon laquelle nous avons,  
Dans la mystification du dernier bulletin radio  
Un paradis rempli de candeurs et de songes.  
Nous mentons, chers vénérables hôtes, pour renaître  
Nous mentons pour que notre longue histoire  
Reste cette légende de Sindbad qui nous donne  
Mer, coquillages, perles blanches  
Et heure de naissance.

Pardonnez-nous, vénérables hôtes  
Le présentateur a menti dans son dernier bulletin radio  
À Bagdad, il n'y a ni mer,  
Ni perle, ni même une île !

**Eh toi ! Tu es condamné !**

J'étais sorti cette nuit-là  
J'avais dix cartes d'identité en poche  
Qui me permettaient d'aller et venir.  
Mon nom est Buland fils d'Akram  
Et ma famille est bien connue  
Jamais je n'ai tué  
Ni même volé  
J'ai dix cartes en poche qui en témoignent  
Alors, pourquoi ne serais-je pas sorti cette nuit-là ?  
La mer ne connaissait pas de rivage  
Et plus encore que l'œil de l'homme  
L'obscurité était ample et profonde !  
Le trottoir ne résonnait que du bruit de mes souliers  
Tip, tap ! Tip, tap !  
Tantôt je cueillais mon ombre près d'un réverbère  
Tantôt je la diffusais ça et là  
Puis je m'esclaffais  
À la pensée de la maîtriser  
Au point que je pouvais la rabattre derrière moi,  
La noyer dans une flaque d'eau sale,  
L'écraser sous mes talons  
Ou l'étouffer dans mon manteau  
Tip, tap ! Tip, tap !  
L'ombre me suivait  
Tip, tap ! Tip, tap !  
Si un homme jouit de plusieurs identités  
Bien grande est son ombre  
Dans une époque qui n'en a aucune.

Je chantais, sifflais, criais, riais, et riais encore  
Et je croyais posséder toute la mer, toute la nuit  
Et tous les trottoirs obscurs  
Jusqu'à les obliger à m'écouter,  
Se faire l'écho de mon appel  
Être une pièce de mes souliers  
Tip, tap ! Tip, tap !  
Je palpais les papiers dans ma poche  
Ici mon nom  
Là ma photo,  
Le tampon du préfet  
Et la signature du ministre de la Justice  
Qui, fier de son paraphe  
Alla jusqu'à entailler ma bouche,  
Faire sauter une de mes dents

Et lacérer mon adresse  
Je craignais que... mais j'avalai ma langue !  
Des sept autres cartes  
Je jure que si une montagne était venue à passer  
Elle se serait prosternée  
Devant l'évidence de ma grandeur de poète,  
De ma connaissance et de mon art

Car j'ai dix cartes en poche  
Je chantais, sifflais, criais, riais, et riais encore.  
Si un homme jouit de plusieurs identités au cœur des ténèbres  
Bien grande est son ombre !  
Dix cartes dans une époque sans identité.

Le lendemain, deux policiers se présentèrent  
À ma porte et me demandèrent : Qui es-tu ?  
Moi ? ...  
Buland, fils d'Akram !  
Ma famille est bien connue  
Jamais je n'ai tué  
Ni même volé  
J'ai dix cartes en poche qui en témoignent  
Et je suis... alors pourquoi ?

Ils se gaussèrent de moi  
Et des dix cartes  
Et devant mes yeux je vis  
Briller et tomber une main, ô lâcheté et déception ...  
Eh toi, tu es condamné !  
Qui toi ?  
Que faisaient-ils de mon nom, de ma photo  
De la signature du ministre  
Je ne sais ... Je ne sais ...  
Mais je compris que mes cartes  
N'étaient pour eux que des pièces à charge  
Et que j'allais passer cette nuit-là en prison  
Au nom de mes dix identités  
Je ris, ris et ris encore.

Tout individu pourvu d'une identité  
Dans une époque qui n'en a aucune  
Est fatalement condamné.  
Déchire-la, oui, déchire-la, geôlier !  
Écrase-la, oui, écrase-la, geôlier !  
J'entendis alors ses pas derrière moi

Tip, tap ! Tip, tap !  
Il était le propriétaire de la mer, de la nuit  
Et de tous les trottoirs obscurs  
Tip, tap ! Tip, tap !

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Bassam Hajjar**

1955 ( Gezine ryya-Liban)-

Bassam Hajjar est écrivain, journaliste et traducteur. Les différents recueils poétiques qu'il donne à lire et notamment *Les préoccupations d'un homme très paisible* (1980), *Que je raconte comme celui qui a peur de voir* (1985), *Seulement, si ta main* (1990) ou *L'histoire d'un homme qui aime le canari* (1996), montrent qu'il est aussi, et de toute évidence, un poète. Un poète funambule ! car sur le fil de sa poésie Bassam Hajjar cherche en permanence l'équilibre entre l'ombre et la lumière, le dit et le non-dit, le réel et l'imaginaire, l'image et la métaphore.

### **Les métiers de la douleur**

Mettez-vous en route, s'il est encore possible de partir. Emportez la blancheur des murs, le cuivre des pots et les silences de la promenade dans les allées. Emportez les visiteurs de l'ennui, les envies aveugles et l'argent factice des rires. Je suis guéri de ma tristesse et j'ai enterré ses cendres sous le gravier. Je l'ai reniée et ensevelie sous les pierres. Guéri de mon espoir d'en guérir, je la porte en moi telle une enflure du cerveau ou une boursoufflure des paupières. Je suis guéri de votre amour. À présent je peux vivre. Je peux rassembler les retraites que vous aviez dilapidées et où séjournèrent vos ombres. Votre souffle se mêle à l'air que je respire et vos effleurements marquent ma peau. J'ai fait germer les pousses de la vacuité dans mes regards et j'ai frotté avec du sel les parties tendres de mes seuils, j'ai élevé des nuées de corbeaux et j'ai amassé la noirceur des ténèbres et des pénombres. Que vous faut-il de plus ? Partez s'il est encore possible de le faire, ou alors élevez des huttes dans le coin, et attendez que se lève ma lassitude, ce fléau qui hante les parages, semblable à la solitude du puits abandonné et aux cailloux éparpillés sur les kilomètres de dunes.

(*Nadine Acoury*)

### **La chambre des bonnes**

... Demain je dirai à ma vieille voisine que j'ai besoin de ma fenêtre. Et qu'à la place de la baie du plafond, je voudrais une fenêtre et deux volets et un pot pour les plantes. Et peut-être un nuage et un petit bout de l'immeuble d'en face, et des passants avec les habits sombres de l'hiver.

### **Un autre homme**

À Hassan Dawoud

Est-ce que tout est fini  
Ils laissent les verres et les sièges

Et je reste, là, seul  
Pour éteindre la lumière et dormir

Et s'ils étaient cachés derrière les portes  
ou derrière les rideaux  
à attendre  
et après avoir fermé les yeux  
La nuit commencera en mon absence.

*(Traduction anonyme publiée dans : 2<sup>e</sup> Rencontre  
poétique franco-arabe de Poitiers, 24-27 mars 1992).*

**S'aad al-Hamzani**

1965 (*Ha'il, Arabie Saoudite*)-

Poète, journaliste, S'aad al-Hamzani a publié deux recueils : *Le centre de l'intuition* (1993) et *Un Septième grand-père pour le silence* (1997). Si le premier témoigne d'un respect de la mesure métrique, le second s'inscrit dans le registre du poème arabe en prose.

**Le poème**

Une virgule passe la nuit entière  
En quête de deux phrases  
Dans une page blanche.

**Un choix**

Toi  
Et moi  
Ne faisons qu'un  
Qui pense  
Deux fois.

**Récolte**

Je ne sens pas  
Ma tête  
Après qu'elle a mûri.

**Identité**

Des pluies  
Perpétuelles  
Drues  
Tranquilles  
Colorées  
Parfumées  
Masculinisées  
Captivantes  
Regrettant  
De tomber sur un vieux tapis  
Ne sont pas des larmes.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Khalil Hawi**

1925 (*al-Chouaire, Liban*)-1982 (*Beyrouth, Liban*)

À l'âge de quatorze ans, Khalil Hawi quitte pour quelques mois l'école et s'embauche dans une entreprise de maçonnerie du Golan. Il utilise son temps libre pour approfondir ses lectures. Après la Seconde Guerre mondiale influencé par Antoine Sa'ada il s'engage auprès de lui et adhère au Parti social nationaliste syrien pour faire progresser l'idée de Grande Syrie. Il abandonnera ces convictions quelques années plus tard au profit du panarabisme.

À l'Université américaine de Beyrouth, il travaille sur le problème de la foi et de la raison chez al-Ghazali et Averroès et enseigne la littérature arabe. En 1956, il part pour Cambridge où, dirigé par A. G. Arberry, il soutient une thèse sur Gibran Khalil Gibran. Ses deux premiers recueils poétiques *Le fleuve de cendres* (1957) et *La flûte et le vent* (1961), réunissent les poèmes de Cambridge. Après une longue période de silence il publie en 1979, et à un mois de distance seulement, deux ouvrages : *Le tonnerre blessé* et *Depuis l'enfer de la comédie*. Selon Moneh Khoury « L'image concrète, le rythme évocateur et le symbole mythique sont les trois principaux éléments constituant sa poésie ». Khalil Hawi croit que les poèmes naissent des expériences personnelles et peuvent assumer, grâce à la vision, des dimensions universelles. La plupart des thèmes qui habitent son œuvre traduisent, il est vrai, la dramatique absurdité de l'existence. Il se suicide en juin 1982, deux jours après que les troupes israéliennes aient envahi son pays.

### **Les mages en Europe**

*« Soudain apparurent des Mages d'Orient guidés par une étoile... et lorsqu'ils virent l'enfant, ils se prosternèrent . »*

O vous Mages d'Orient, avez-vous fait le tour  
Des terribles océans vers les pays civilisés,  
Pour voir quel dieu  
Apparaîtrait de nouveau dans la caverne ?  
Ici commence le chemin, ici l'étoile,  
La provision du voyageur  
Suivant l'étoile de l'aventure,  
À travers Paris... nous nous sommes enfermés dans les tours des idées,  
Puis lors des fêtes du carnaval, dégoûtés de la pensée.  
À Rome l'étoile s'est cachée, elle est brûlée  
Par le désir des prêtres, dans le feu des encensoirs,  
À Londres, nous l'avons perdue, égarés  
Dans la fumée du charbon, cherchant les mystères du commerce.  
La nuit de Noël était sans étoile,  
Les enfants sans le petit Jésus

Noël... à minuit.. c'est l'ennemi,  
Une avenue déserte.. des rires tristes.  
Descendus dans les bas-fonds maudits,  
Dans les entrailles de la ville,  
À ceux qui cherchaient des yeux, d'une porte à une autre,  
Nous demandions où se trouvait la caverne ?  
Et sous la lumière rouge d'une lanterne, nous découvrons  
Écrit sur une porte :  
« Le Paradis sur terre ! Ici, ni séduction de vipère,  
Ni religieux jetant des pierres,  
Mais les roses sans épines,  
Et la nudité est pureté ! »  
Alors dépouillez-vous de ces faux visages,  
De la peau du caméléon maudit !  
Quant à nous comment les enlever ?  
Nous étions à Beyrouth, tragiquement nés  
Avec de faux visages et de faux cerveaux.  
L'idée naît au marché comme une prostituée,  
Et se fait une virginité au passage.  
Dépouillez-vous de ces faux visages !  
Comme tous les autres nous nous engouffrons  
Dans la nuit des cimetières  
Où s'allument les feux, se tortillent les coups  
Dansant les flammes au rythme du magicien  
Et où les ombres du plafond  
Sont cristal, lustres et couleur bleues.  
La pourriture coule  
Sur les murs, comme le vin, l'or et la boue des ruelles,  
Nos corps ivres... et liquides  
Ne sont plus d'argile et d'eau,  
Mais unis par les nerfs, le cœur et le sang.

« Vous êtes au paradis terrestre...  
Une prière.. Il y a le ciel sur la terre ! »

Nous nous prosternons devant l'alchimie  
Et le sorcier  
Qui a arrondi le paradis en nuits de cimetières,  
Lui le dernier de la caverne que nous adorons,  
O toi dieu des fatigués !  
Dieu des égarés !  
O toi fuyant la mort par le soleil,  
la frayeur de la certitude,  
Pour te cacher dans la grotte,  
Les cavernes des bas-fonds,

Des pays civilisés.

*(Mansour Guissouma)*

### **Le pont**

Il me suffit d'avoir les enfants de mes amis  
Et j'ai dans leur amour du vin et du pain  
J'ai ce qui me suffit de la moisson du champ  
Et il me suffit d'avoir la fête de la moisson,  
D'avoir des fêtes et des fêtes  
Chaque fois que s'allume dans le village une lanterne nouvelle,  
Mais je n'ai jamais porté l'amour aux morts  
Du parfum, de l'or, du vin, des trésors  
Leur enfant naît noctule  
Où est celui qui détruit, ravive et reprend  
Se charge de le recréer en nouvel enfant  
Le laver de la pourriture putride  
Dans l'huile et le soufre  
Où est celui qui détruit, ravive et reprend  
Se charge de créer l'aiglon  
De la lignée des esclaves

L'enfant renia son père et sa mère  
Il ne tient pas d'eux grande ressemblance  
Qu'a-t-elle la maison à se scinder en deux au fond de nous  
Et la mer à couler entre l'ancien et le nouveau  
Un cri, une rupture de matrices,  
Une déchirure de veines,  
Comment resterons-nous sous un même toit  
Et des mers entre nous... une muraille...  
Un désert de cendres froides  
Et du gel.  
Et quand bondirons-nous d'une cave et d'une prison  
Et quand, Seigneur, nous fortifierons-nous et construirons  
De nos propres mains notre nouvelle demeure libre

Légers ils traversent le pont à l'aube  
Pour eux mes côtes s'étendent en un pont solide  
Des cavernes de l'Orient, du marécage de l'Orient  
À l'Orient nouveau  
Pour eux mes côtes s'étendent en un pont solide.

« Ils partiront et tu demeures »  
« Idole abandonnée par les prêtres au vent »

« Qui la fouette et la brûle »  
« Les mains vides, crucifiée, seule »  
« Dans les nuits de neige et l'horizon en cendres »  
« Et la cendre du feu et le pain en cendres »  
« Ses larmes figées dans la nuit sans sommeil »  
« Et à l'aube tu reçois le courrier »  
« ...La page des nouvelles... Comme tu la rumines »  
« Tu l'épluches... tu reprends... ! »  
« Ils partiront et tu demeures »  
« Les mains vides, crucifiée, seule ».

Tais-toi hibou qui frappe ma poitrine  
Hibou de l'histoire que me veux-tu donc ?  
Dans mes coffres des trésors qui ne s'épuisent :  
Ma joie exulte dans tout ce que j'offre  
Du joyau de mon âge,  
Joie des mains qui ont donné, foi et souvenir,  
J'ai de la braise et du vin  
J'ai les enfants de mes amis  
Et j'ai dans leur amour du vin et du pain  
J'ai ce qui me suffit de la moisson du champ  
Et il me suffit d'avoir la fête de la moisson,  
Ô retour de la neige je ne te crains point  
J'ai du vin et de la braise pour ton retour.

*(Marlène Kanaan)*

**Ahmad Abdel Moeti Hégazi**  
1935 (*Tala, al-Manufiyya, Égypte*)-

Davantage qu'une revendication, pour Ahmad Abdel Moeti Hégazi, être arabe et fils du peuple est un véritable manifeste. Partisan de l'Unité arabe, sa vie d'enseignant et d'homme de lettres a profondément été marquée par cet engagement qui le conduit de la prison à l'exil. Après son retour en Égypte en 1981, il participe à la vie culturelle en qualité de chroniqueur littéraire puis de directeur du magazine *Ibda'* (Créativité). Il a publié plusieurs recueils poétiques. Grâce à une écriture transparente et maîtrisée, il apparaît dès le premier, *Une ville sans cœur* (1959) comme l'un des poètes égyptiens les plus prometteurs de sa génération. Ses thèmes de prédilection lui font aborder sous un éclairage personnel la solitude de l'homme ou encore la transplantation du paysan dans une ville qui le broie et l'engloutit. Toujours présente dans sa poésie, la perspective politique n'oblitére nullement une tournure plus intime. Voulant faire du poème « un lieu de résonances et d'intelligence » où les choses parlent d'elles-mêmes, la démarche qu'il nous livre est double : « du sensible, du vécu commun ou social, [il va] vers le vécu intérieur, intime. Puis du langage descriptif, [il s']élève vers le langage du dévoilement. Autrement dit, à partir de l'intimité humaine, [il] dégage un abstrait qui servira au retour à la compréhension de l'expérience vivante ».

### Un acrobate de cirque

Dans ce monde plein d'erreurs  
On exige de toi seul de ne pas en commettre  
Que ton corps mince  
Une seule fois  
Soit trop rapide ou trop lent  
Ta chute couvre la terre de débris

En quelle nuit donc sera tapie l'erreur  
Celle-ci ? une autre ?  
Lorsque baisseront les lumières pour s'éteindre  
Que les spectateurs salueront d'un cri  
Ton entrée sur le tapis de lumière

Tu apparais comme un cavalier au regard d'adieu  
Sur sa ville  
Quêtant l'amour des hommes en silence  
Tu vas vers la première corde  
Droit.. tu salues de la main

L'amour au rythme de tes pas  
Chapiteau immense du tumulte

Ils ont hurlé : « commence »,  
En quelle nuit donc sera tapie l'erreur ?

Corps proie de la peur et de l'aventure  
Membres devenus vivants  
Qui se déploient d'eux-mêmes  
Puis reviennent du cœur de la mort  
Comme des Serpents sinueux  
Des chats sauvages.. noirs.. blancs  
Emmêlés.. déliés.. sur l'océan de la piste

Tu révèles ton art effrayant chaque geste  
Comme une faveur  
Tu figes les gens devant l'instant de l'anéantissement  
Sans trêve dans les demeures de la mort  
Tu joues en ton audace  
Tu vas de corde en corde  
Tu abandonnes un refuge avant d'en atteindre un autre  
Sur les visages la peur se fixe en volupté en pitié  
En attention  
Jusqu'à ce qu'immobile et calme de nouveau  
Tu agites tes paumes au-dessus de la foule

En quelle nuit sera donc tapie l'erreur  
Étendue sous toi dans le noir  
Traînant sa lourde attente  
Comme un fauve de légende indompté  
Belle comme un paon  
Attirante comme le serpent  
Élégante comme un tigre  
Majestueuse  
Comme un lion calme à l'heure du danger

Somnolant dans sa ruse  
Alors que tu te prépares au bond brûlant

Erreur tapie invisible  
Mais sous toi mâchant des pierres  
Elle attend ta chute inéluctable  
Dès que tu négligeras de compter tes pas  
Que tu perdras la maîtrise de ta course  
Lorsque te frappera le souvenir  
Où se couvre une nudité soudaine  
Unique comme à regret  
Ou que la vanité t'enlèvera comme un oiseau

Ivre de silence oubliant le trapèze qui plonge  
Alors que l'anneau tourbillonne  
Sous toi frémissent les cordes comme  
Sous les doigts d'un archer  
Le cri se plante dans la nuit  
Comme un poignard  
Alors que l'anneau tourbillonne  
Le projecteur enlace le corps rompu désarticulé  
Le bras qui prend brisé, la jambe  
Et tu souris !  
Comme si tu savais des choses  
Que tu aies cru à une nouvelle !

*(Jamel Eddine Bencheik)*

### **Sculpture**

Tu n'es pas propriétaire de ce corps.  
Il est l'être que tu n'as pas été.  
En entrant ici soudainement, et t'asseyant sur mon siège,  
un obscur visiteur est entré telle une ombre parée de tes habits  
Il s'est dévoilé à moi.  
Puis s'est mis à l'écart dans son coin singulier.

Laisse-le à la croisée du temps et éloigne-toi.  
Je percerai son secret.  
Nous discuterons avec bouche et mains.  
Je lui rappellerai son enfance.  
Le temps qui précède les souvenirs.  
Les mots qui ne se disent pas, mais qui sont les noces d'un sang  
joyeux d'enfance.  
Distrait du lendemain matin et du lendemain soir.  
Qu'il soit tigre affamé, je lui verserai un verre de vin et allumerai  
pour lui mon être.  
Qu'il soit cheval fougueux, ses membres ondulant dans les mirages,  
je le suivrai dans les mirages à le faire revenir du bout du monde.  
Je ne le dompterai pas :  
Car comment se saisir de l'éclair,  
Comment enserrer la braise de l'âme avec une corde tressée ?

Je le ferai plutôt danser toute la nuit jusqu'à ce qu'il revienne à moi.

Au petit matin, marbre frémissant, éveillé, éclatant de liberté sur place,  
festoyant, enjoué, dans un temps sans fin.

Mettant à nu la pureté de son âme, poursuivant ses envies,  
rassemblant des soirées perdues.

Des jardins arides de sa nudité intérieure, il peint une vision dont les scènes  
apparaissent sur ses membres, l'une suivant l'autre en des transparences  
d'ombre et de lumière, qui s'abreuvent sur lui d'une pluie crépusculaire  
et peignent son souffle en battements miniaturisés, alors qu'il s'arrache  
de leur vivant tressage.

Ou se pare.

Chaque fois qu'il allonge une jambe ou qu'il laisse échapper un soupir,  
ou qu'il se met à dévoiler son buste éclatant et têtue en tressant ses cheveux  
noirs et cendreaux, le temps s'arrête dans un instant de péché, dont il reprend à  
nouveau le rythme.

Le temps fait de l'ombre sous la douce étendue, puis s'éclaire aux cimes  
des rondeurs, comme une source d'eau diaphane au-dessus des galets.  
Il décline, s'obscurcit dans les ombres, puis se lève d'une levée d'écume.  
J'ai dit au corps, alors que le feu de sa passion s'est éteint dans l'étendue  
de la nuit et qu'il s'est mué en une idée transparaissant dans mon esprit, reviens  
comme tu étais, seigneur.

Mais ce qui fut n'est pas revenu.

*(Mohamed Sehaba)*

## **Jabra Ibrahim Jabra**

1920 (Bethléem, Palestine)-1994 (Bagdad, Irak)

Poète, traducteur de Shakespeare et de Faulkner, auteur de romans en arabe et de nouvelles en anglais, critique d'art, critique littéraire, Jabra Ibrahim Jabra est considéré dans la poésie arabe moderne, avec Tawfiq Sâyiğh, comme le promoteur du vers libre à l'occidentale. Diplômé de littérature anglaise à l'université de Cambridge, il est recruté à l'automne 1948 dans un collège d'enseignement supérieur de Bagdad. Il revient sur cette période dans son *Portrait de l'exilé palestinien en écrivain (Revue d'études palestiniennes, printemps 1997)* : « Lorsque'il alla pour la première fois à Paris, Balzac déclara qu'il était en quête d'amour et de gloire. Lorsque j'allai à Bagdad, je ne pouvais guère en escompter autant. Je m'y trouvais exilé en terrain inconnu, inexploré. Je séjournais dans les hôtels les moins chers et mangeais dans les restaurants bon marché. Les premières semaines (au collège où j'avais été nommé, les cours n'avaient toujours pas commencé), me parurent longues et lugubres. Comme tous les exilés du monde, je fainéantais, j'écrivais d'interminables lettres à mes proches et d'interminables poèmes à moi-même. Je lus Frazer et Schopenhauer, assis sur un balcon branlant qui dominait la bruyante rue al-Rashid, en pensant à ma maison, au rues de Jérusalem. Qu'est-ce que cette ville étrange et poussiéreuse pouvait bien avoir à m'offrir ? Je voulais travailler, je voulais écrire, je voulais parler. Et curieusement, c'est précisément ce que me réservait Bagdad ».

En effet, la vie littéraire et artistique bagdadi doit désormais compter avec ce palestinien en exil. Il fonde *al-amiloun fi al-naft* (Les ouvriers du pétrole) l'une des principales revues littéraires publiées en Irak dans les années soixante et s'active dans les milieux culturels. En août 1952, il épouse une Irakienne et part avec elle, aux États-Unis où une bourse de recherches lui permet de poursuivre ses études à l'université de Harvard. Moins de deux ans plus tard, il est de retour à Bagdad où il s'établit jusqu'à sa mort, en 1994.

Dans la préface de son premier recueil *Tammoz dans la ville* (1959), Jabra Ibrahim Jabra expose sa méthode pour rénover la poésie arabe : « Introduire une mélodie nouvelle dans un art qui a un passé lointain, fondé sur une musicalité traditionnelle, exige une grande audace, plus précisément de la compétence et de l'habileté. Il se peut que je ne possède pas les deux dernières mais je m'enfonçai dans ma voie quelle que soit la désapprobation des autres. Dans mes poèmes que voici, il m'arrive de m'occuper du pied (*taf'ila*) ou de ne pas m'en occuper, certains vers sont rythmés et d'autres ne le sont pas, d'autres vers peuvent se suivre rythmés, mais selon des mètres différents, et les rimes, j'en use à ma guise ».

### **Un oiseau sur le toit**

L'oiseau piaille en se posant sur le toit  
Il attend que ma main apparaisse,  
Toi, tu es plongée dans le sommeil

Entre des draps dont les plis cachent la stérilité du jour  
Et l'enrouement de la nuit  
Toujours éveillée dans son silence.

Et l'oiseau crie son désir ardent au soleil.  
Sa voix coupante dans l'orbite de mes yeux  
Semble remplir ma tête de sa haine  
Alors que je te regarde par delà les toits  
Tu as déjà recueilli autour des tempes  
Les miettes de mes phrases  
Pour y enterrer ton silence.  
Alors l'oiseau perché piaille  
Se régaland du phrasé de son ramage  
Convaincu de trouver dans tes yeux et les miens  
Un festin pour son midi.

### **Cours, cours ma pouliche**

Cours, cours ma pouliche  
Partout où la face est pile  
Dans la nuit que l'heure de midi annonce  
Cours en avant, en arrière.  
Que nous importe si la flèche  
Indique là ou ailleurs.  
Dans l'orbite de l'horizon  
Toute direction n'est qu'attrape.  
Cours, cours, ma pouliche  
Tel, lancé au cœur de la nuit  
Par un conducteur fou, un train  
Du seul plaisir de soi  
Dans un labyrinthe, o ma pouliche  
Exulte, ne hennis pas par amour  
Hennis pour le seul plaisir de hennir  
Exulte de courir vers la mort  
Exulte de renaître  
Lubrique, l'hyène ricane  
La fillette impubère braille d'insomnie  
Sur les pages d'une histoire  
Que tu as foulée de tes sabots  
Et sur celles d'un poème où tu as vidé  
Généreusement ta vessie.  
Alors, exulte, hennis et cours.  
Cours entre les lances  
Entre les dents des assassins,

Cours sur les visages des assassins  
Même si les défunts sont nos aïeux.  
Les assassins sont...  
Nos compagnons de route sont les assassins  
Cours, cours d'une faim à une autre  
D'une faim à une gourmandise  
Hennis et protège-toi.  
D'entre tes jambes diffuse l'errance,  
Le vide et l'ennui.  
Cours, cours  
Entre des murs sans fin.  
La fosse au bout de la route est la même qu'au début.  
Il y a des fosses sur le chemin  
Pour que dans le noir les marcheurs s'illusionnent.  
Donc, ne t'illusionne pas :  
Le chemin ne sera pas droit au petit matin  
Et les chemins de montagne ne culmineront pas  
Aux séjours enchantés tel le printemps à la vie.  
Si tu t'arrêtes, ma pouliche  
Alors, arrête-nous sur les ruines  
Où les châteaux se dressent  
Pour ma joie - moi qui adore les ruines  
Les fissures de leur marbre  
Font papilloter les yeux des danseurs  
Et à leurs balcons les têtes des vainqueurs se penchent  
Masquées par les visages de cinquante mille trépassés,  
Soixante, dix mille ou mille mille (qui saurait compter  
dans le labyrinthe, ma pouliche)  
Nous avons abandonné là-bas  
Des lèvres et des seins  
Aux saveurs de vingt ans  
Et l'odeur du pin aux premières bruines d'hiver.  
N'avons-nous pas planté des pierres  
Comme autant de baisers ?  
Et n'avons-nous pas répandu la nuit  
La luxure sur les ruines ?  
De tous les côtés la mort ne nous a-t-elle pas interpellés  
Comme le chant des sirènes ?  
Alors, si tu t'arrêtes, arrête-toi partout où les lèvres  
Sont plus résistantes que le jour,  
Plus durables que les têtes des chefs  
Et les bouches des canons,  
Puis cours vers les plaines  
Sur les chemins entre les montagnes  
Pour revenir vers les rues sourdes

Où la radio hurle à qui vit l'enterrement des vivants !

### À Socrate

Pourquoi t'ont-ils fait boire le poison ?

On se répète la question  
Même si on connaît l'histoire,  
On sait à quoi tu passais tes journées  
Avant de mourir parlant à tes disciples  
Pour les consoler de ta prochaine absence  
(Comme si le poison était la volonté des Dieux),  
Comment dans ta solitude tu aimais  
À versifier la prose de quelques fables d'Ésope  
(Comme si sa sagesse rythmait quelque antidote),  
Mais tu n'as pas oublié le rituel d'Asclépios  
Et tu as demandé pour lui un coq en sacrifice  
(Comme si le poison avait un prix),  
C'était plus qu'ils ne pouvaient tolérer  
Ils ne toléraient pas davantage les merveilleux doutes  
Que tu allais semer dans la terre d'Athènes  
Menaçant ainsi leurs pauvres certitudes  
Ils répondirent à tes questions par le poison  
Tu ne t'y opposas pas  
Tu portas la coupe de ciguë à tes lèvres  
Et l'avalant, tu les tuas tous.

Qui se souvient aujourd'hui du nom de tes juges ?

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

**Abdul Kader El Janabi**

1944 (Bagdad, Irak)-

Traducteur en arabe de Paul Celan, Benjamin Péret, Joyce Mansour et de divers poètes américains, Abdul Kader El Janabi a publié plusieurs recueils de poèmes, différents essais critiques et a été fondateur et directeur de revues d'inspiration surréaliste, notamment *al-Raghba al-ibahiyya* (Le désir libertaire) et *Farâdis* (Les paradis), interdites dans les pays arabes pour leur approche critique des questions religieuses et sociales. Il est l'un des rares poètes arabes à ouvrir un dialogue direct avec les poètes israéliens. Il vit en Europe depuis 1970 (Londres, Vienne, Paris). Son livre *Horizon Vertical* publié aux éditions Actes-Sud, retrace son parcours de poète à la frontière de diverses cultures.

[Nés à Bagdad en collaboration avec Rony Somek (Stavit, 1998)].

**Exilés en terre natale**

Nous ne voulons  
Ni ascenseur pour la tour de Babel  
Ni monument au soldat inconnu  
Ni ciseaux  
Dans l'attente d'un poème  
Qui nu s'insurgerait  
Contre la rime.

Cours nuit triomphale  
Les étoiles du matin te poursuivent.

Il se peut  
Que l'homme parte sans retour  
Mais revienne pendant la nuit.  
Qu'il tressaille  
Et ses yeux s'ouvrent  
Sur la différence.

Nous voulons  
Midi à minuit  
Une lune dans les bras du soleil  
Des salles où la lumière du jour  
Ne s'accointe avec le frisson  
Et la balafre de la peur.

Nous emporterons  
La promesse et le doute  
Dans l'autre monde

Vers les vivants.

Ce que nous voulons  
Est déjà sur la terre.

Ni tête  
Ni main  
Ni bras  
Ni même cet héritage.

Mais une mèche de l'histoire  
Lissée au gré des feuilles.

### **À dessein, la lumière**

*À Paul Celan*

De l'autre Israël  
Je parlerai  
Des poètes bâtisseurs de routes  
De la salive, sueur de parole  
De la Sulamite aux cheveux de cendre  
Buvant le lait noir  
Dans l'empire nocturne du Verbe  
Je parlerai  
D'un chameau gisant à terre  
Frappé par le feu des étoiles  
Cisailles errantes dans l'esprit  
Je parlerai  
De cet homme dans la maison  
Des serpents quand la nuit tombe  
De l'extrême Nord  
Porteur d'un nouveau feu  
Dans le Temple  
Je parlerai  
Le jour d'après  
Le corps subrogé de l'errant  
Ressuscitera dans l'éclat  
Des étangs noirs.

**Si seulement le cheval était laissé à sa solitude !**

*À Mahmoud Darwich*

Étendue sur les sables de l'oubli,  
Un rayon languissant sur son dos,  
La Cause s'éveille  
Au moindre souvenir.

Le sang gicle de ses lèvres.

C'est une chute de feuilles,  
Une lumière chauve  
Pour un ballet de silex,  
Un lendemain qui déchanté  
Sous les pieds des slogans.

Ballottée au gré de sa recherche,  
Sur la mer morte d'une paix  
Dont la guerre lèche les rivages,  
La Cause, contre le froid,  
Prend la forme d'une étoile trempée.

Qu'elle sorte un jour  
Du bain commun des causes,  
Elle se dégrise de l'ivresse  
Des palabres,  
Et comme un cheval rétif,  
Elle *rumine le vent*.

(A. K. El Janabi et Mona Huerta)

## **Nouri al-Jarrah**

1956 (Damas, Syrie)-

Après avoir quitté sa ville natale, Nouri al-Jarrah s'installe à Beyrouth en 1981, et s'active dans l'équipe éditoriale de la revue culturelle *Pensée*. En 1986, il part à Londres où il travaille au mensuel *al-Naqid* (Le critique), et dans d'autres revues et journaux dont *al-Hayat*. Il a fondé en 1994 *al-Katiba* (L'écrivaine), un mensuel culturel consacré « à l'aventure de la femme dans l'écriture et l'aventure de l'écriture chez la femme ». Issu de la génération des années quatre-vingt, la poésie d'al-Jarrah célèbre dans son premier recueil *Le garçon* (1982), le monde langagier de l'enfance. Dans ses recueils, *À l'imitation de la voix* (1988), *L'enfance d'une mort* (1992) et *Le calice noir* (1993), il affirme son statut de poète en explorant diverses voies sans négliger celle d'un certain hermétisme. Il dirige aujourd'hui un trimestriel consacré à la poésie : *al-Qassida* (le poème).

### **Leurs demeures**

Qui peut faire rire les morts  
Quand ils cachent leurs visages dans les fleurs ?  
Quelle idée espiègle peut illuminer leurs crânes  
Lorsqu'ils s'inclinent descendant  
Vers leurs nouvelles demeures ?

### **L'aube**

Peu après la nuit s'endort  
Quant à moi  
J'éteins les cigarettes  
Et pense à toi  
J'écoute le silence  
Et pense à toi  
À toi  
À toi  
Peu après  
L'aube papillonne  
Dans la chambre solitaire.

### **L'amant**

*À ma mère*

Je veux m'étendre sur le rivage  
La pomme noire se balance  
Mes yeux fixent la lune

Ni le sommeil  
Ni les pleurs ne m'emportent  
Mon cœur est un luth brisé  
Mon âme, un chant insouciant  
La lueur éblouit les papillons verts  
Ô lune ! Ô lune ! Ô ma pomme scintillante  
J'ai dressé vers les Pléiades  
Une échelle de souffle saccadé et de grêle  
La pomme noire se balance  
Ni le sommeil  
Ni les pleurs ne m'emportent.

### **Un avocat supplie le crépuscule**

Rends-moi mon chapeau  
Rends-moi mon manteau  
Rends-moi ma ceinture  
Rends-moi mes souliers et mes chaussettes  
Rends-moi ma chemise et ma pipe  
Rends-moi le maillot de corps blanc,  
La lumière de mes yeux,  
Mes billets  
Et les piles de l'ours qui chante pour moi la nuit

### **Conseils à un quidam**

Souris à la chaise  
Sois amical avec le lit  
Presse le bouton du coffre  
Surveille le rideau  
Pense à la porte car elle pense à toi  
Elle est triste aussi  
Elle a perdu son humour et sa vitalité,  
Pense à elle  
Et aux pas, derrière.  
Ne crains rien si le mur prononce des paroles sacrilèges  
À chacun son point de vue  
Laisse seulement la fenêtre ouverte  
Car ton âme se prépare maintenant à monter.  
Merci.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Rabia Jelti**

1954 (*Nédroma, Algérie*)-

Poétesse et universitaire, Rabia Jelti a participé à de nombreuses manifestations littéraires en Europe et dans le monde arabe. Reconnue par ses pairs, elle a été de 1989 à 1993 présidente de l'Union des écrivains algériens. Contrainte à l'exil à cause de ses prises de position radicales et courageuses en faveur de la femme et de sa résistance, elle vit en France depuis 1995, accueillie par le Parlement international des écrivains. Sa poésie solidement enracinée dans la culture de son pays s'ouvre, cependant, à des aspirations universelles de bonheur et de liberté. Ses ouvrages *Reliefs d'un visage non parisien* (1981), *Accusation* (1984), *Arbres à palabres* (1990), *Comment ça va ?* (1996) témoignent de son combat pour l'homme dans un monde dominé par les pesanteurs sociales et les archaïsmes économiques et politiques. Le lecteur francophone pourra bientôt accéder à son œuvre puisqu'elle travaille avec Abdellatif Laabi et Rachid Boudjedra à une anthologie de sa poésie en français.

### **Un corbeau sur la ville**

Ô citadins cachez-vous !  
Ô bouleaux déployez vos branches et protégez-vous !  
Ô paisibles étoiles !  
Ne vous dévoilez pas ce soir  
Car la lumière est un péché  
Lorsque la mort déploie ses ailes.

Ô village ! Je te demande où sont mes frères  
Ils étaient cinq  
L'aube était le sixième  
Et la faim visqueuse et répugnante pèse sur la porte !  
Ô village ! Je te demande où est ma fleur  
Elle était belle et adorée des nuages  
J'ai peur d'entrer  
Il y a du sang sur le seuil  
Et le cor de l'exode a sonné

Que se passe-t-il dans cette ville repue ?  
Je touche ma tête,  
On n'est jamais propriétaire de sa chevelure.  
Comme les cauchemars d'aujourd'hui,  
La rue tranquille n'irrite  
Ni poignard ni cible !  
Je cherche une personne  
Qui tel le rocher se dénuderait,

Tel le crime renonçant à la nuit  
Connaîtrait les noms par leurs noms  
Et expliquerait la momification des fantômes.

Je te salue ô tonnerre !  
Réveille celui qui va par les chemins  
Sans poumon ni chevelure.  
Tu emportes ta carte d'identité,  
Tu bois,  
Tu commandes les armées de la conquête  
Tu recherches les cavernes délaissées par les coques  
Tu parles sur l'amour, la politique,  
Le patrimoine et la science de l'espace.  
Au bord de la mer tu allumes la lampe  
Et entames un intense dialogue.  
Soudain comme un battement d'aile de colombe  
Surgit le visage de ta mère  
Sous les traits d'un sorcier  
Louant l'admirable avenir  
Debout sur le terrain où se pose la lune  
Ébloui tel le premier hémistiche d'un poème  
Tu étends tes deux bras comme des ponts vers une île  
Tu dévoiles tous les secrets du pays  
Tu oublies que tu es celui qu'on égorge  
Et tu chantes !

*(Antoine Jockey, A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Youssef al-Khal**

1917 (al-Hosn, Syrie)-1987 (Beyrouth, Liban)

Poète, auteur de plusieurs recueils de poèmes et de contes Youssef al-Khal est traducteur de Pound, Frost, Whitman et du philosophe Jacques Maritain. Au début des années vingt, sa famille émigre et se fixe à Tripoli au Liban où il fait ses classes primaires et secondaires à l'école américaine de garçons. À peine a-t-il vingt ans que son premier recueil *Liberté* paraît à l'Imprimerie catholique. Après avoir enseigné la littérature arabe à l'Université américaine de Beyrouth, il passe sept années aux Nations Unies puis revint en 1955 au Liban. Désormais, envahi par cette « volonté d'être moderne », comme dit Ounsi El Hage, il quitte définitivement son poste à l'Université américaine à la fin de 1956 et se consacre à la revue *Chi'r* (Poésie), dont le premier numéro voit le jour en janvier 1957. Cette revue est fort différente des autres publications. Sa présentation rappelle le fameux périodique américain de même nom *Poetry : a magazine of verse* fondé à Chicago en 1912 par Harriet Monroe. Aucun manifeste n'ouvre cette première livraison mais on peut lire sur la belle page d'ouverture un court texte du poète américain, démocrate et libéral, Archibald MacLeish. Celui-ci affirme que la poésie est en elle-même un acte politique et qu'il n'est pas nécessaire en conséquence de la soumettre à un quelconque discours idéologique. Youssef al-Khal clarifie son projet dans *La tribune libanaise* lors d'une allocution restée célèbre : « L'avenir de la poésie arabe au Liban ». Il s'agit pour lui de réformer la prosodie arabe en rejetant l'ancien lexique au profit d'un vocabulaire nouveau puisé dans l'expérience et dans la vie de chaque jour. Cette rénovation doit s'accompagner de nouvelles formes poétiques grâce à des contenus neufs. Pour cela les poètes doivent, selon ses conseils, évaluer la tradition intellectuelle arabe, approfondir la connaissance de la production européenne pour bénéficier des expériences poétiques étrangères et puiser leur inspiration au cœur de la vie quotidienne. La revue est publiée de 1957 à 1964 avant qu'une autre série ne soit lancée et connaisse de 1967 à 1970 une seconde vie. *Chi'r* est également, tout au long de son existence, une maison d'édition qui permet la publication de textes inédits ou de traductions. Afin d'élargir le champ d'innovation au sein de la prose arabe, les membres de *Chi'r* lancent une revue parallèle en 1962-1963 : *Adâb* (Littératures).

Al-Khal a le sentiment intérieur, dit Chawqi Abi Chaqra « d'être un chevalier, un soldat qui lutte, sur terre, et cela dans le sens métonymique et chrétien du terme, et aussi dans son sens romantique doux et charmant. Il met en valeur les idées de réconciliation qui apparaissent dans les textes des livres saints ». À l'invitation de la Fédération des associations de la Bible, il se consacre à une nouvelle traduction en arabe contemporain du Livre. Cette traduction est aujourd'hui très diffusée dans les pays arabes. En 1973, l'Association pour l'écriture et l'édition de Beyrouth publie son œuvre poétique intégrale. En 1978, Dar al-'Awda en publie une seconde édition. La même année paraissent *Lettres à Don Quichotte* et *La Modernité poétique*. À la fin de sa vie, Youssef al-Khal s'essaie à l'écriture en libanais. Il publie un livre de contes *Journal d'un chien* et un recueil de poèmes *La deuxième Naissance* dont un extrait inaugure sa collaboration à cette anthologie.

[*Lettres à Don Quichotte* (Éditions al-Ouns, 1988)].

## La deuxième naissance

### IV

Le fruit existe mais la main est courte  
Et le saule a soif sur la berge du fleuve  
Il y a un commencement à tout ce qui est planté en terre  
Parce que la fin est un zéro à gauche de la vérité.  
Ton voyage peut durer au temps de la farce  
Jusqu'à ce que sèche l'encre sur le papier buvard.  
Ne demande pas où commence le fil  
Et où va la montagne après s'être couchée dans la mer  
À toute chose son temps avant Adam et Ève  
Calculé sur l'ordinateur du premier temps.  
Pour comprendre le langage des origines  
Il nous faut lire l'écriture sur les murs des rois.

*(Traduit du dialecte libanais par Jad Hatem)*

## Le long poème

*(Extrait)*

Je ne vois aucun seigneur dans la multitude. Les pélicans se déploient sur le lac, et nul aigle ne pointe à l'horizon. Les eaux stagnent et les rives sont plus proches que le nez. Lourd est l'air. Lourde est la lumière. Si l'âne parle, ce n'est pas un miracle. Si l'aveugle voit, ce n'est pas un miracle. Si le mort ressuscite, ce n'est pas un miracle. Le miracle est chiffre dans une machine et sans mystère le ciel.

J'étais silencieux tandis que je parlais. La femme près de moi est un manteau stérile.

Je boirai et le calice est vide. Je sourirai et ma bouche n'a pas de lèvres. Je moissonnerai un champ que j'ai semé dans l'obscurité.

Je suis la nuit et les voleurs m'attendent.

Je planterai sur le trottoir un verre que j'imagine comme une femme. Un peu de chaleur ! Mon corps est froid comme une malédiction.

[...]

Le renard mange et je suis affamé. Le mur s'élève et je suis accroupi. La pierre est un monceau de désirs et de flammes et je ne suis qu'un cube de glace dans un verre d'alcool.

O félicité, fais signe. Sur les pelouses, l'enfant rit. La femme enfourche le vent. Au soleil d'automne, le vieillard s'assoit sur sa nuque.

Je suis périssable alors de quoi ai-je peur ? Je suis immortel, comment veux-tu que je m'assoie ? Tu es lâche seigneur ! Tes yeux ne voient que le pied d'une montagne.

Qui voit le sommet ? Qui étreint le pin puis se prosterne ? Qui va causer la mort de dieu pour que nous ressuscitions ?

Mes yeux sur les horizons, et mon front dans l'obscurité.

Le frère que j'aime est parti sans retour. Depuis le début du printemps, j'attends et je pleure.

Le ciel est couvert de nuages et nulle voile. Le flux est vide, même de sable. Le reflux est un poing d'avare. Il n'y a que des filets dans les ports. Et les filets sont une paume clouée dans le vent.

La coloquinte est dans ma bouche où gâtent les abeilles.

Écoute-moi. Ma mère est stérile. Un prêtre dans un temple, mon père. Je suis à la fois aliéné et faiseur de miracles. Mon dieu renseigne sur moi. Mon corps renseigne sur moi. Mets ton doigt, mon maître, sur la trace des clous. Les marchands ont envahi le temple. Quant à moi, même ma femme m'a abandonné.

Qu'un autre parle. Laissez-moi me taire. Les cuisses de nos femmes sont sur le trottoir. Leurs seins ne sont que des marchandises. Enseignes lumineuses sont leurs lèvres.

Ne dansez pas sur ma tombe. Je ne suis pas encore mort. Depuis l'aube, je tourne la tête, et ne vois aucun seigneur dans la multitude.

Les coléoptères ont avalé leurs têtes dans les cités des sauterelles. Les chats copulent dans les jardins. Les rats sont soldats du roi, leur arme est faite de pieds de mouches noyées dans la fange.

À qui sont ces yeux de pistache ? La mollesse de ces croupes ? Ces ventres aux rythmes opulents qui tremblent comme un roseau dans le vent ?

Je suis la douce forêt, dit le couard. Un carrefour, dit l'estropié.

Mes mots sont fermes comme du charbon, noirs comme les corbillards.

Arrachez-moi le cœur, messieurs. Nourrissez-le avec des oiseaux de proie. La connaissance que j'ai volée pour le peuple va sombrer avec moi dans l'abîme.

### **Que les veines seules déclament !**

Les arbres abandonnent le silence et pleurent leur antique dieu. Aucune feuille sur le corps. Leurs seuls vêtements sont les veines.

Dans le jardin il y a de l'eau.

L'air vacille dans le vide. La lumière vacille dans le vide. L'espace vacille dans le vide.

Et voilà le gardien avec son bâton. Sur son épaule une épée de papier, dans sa bouche un sifflet en veine de sel.

Dans le jardin, seuls restaient des moineaux. Les grands oiseaux avaient braqué l'aube. On ne les voyait plus.

Le jardin n'a pas de clôture.

La plaine grimpe sur la montagne. La montagne monte vers la mer. La mer est une forêt de gestation et de naissance.

Et les arbres pleurent leur antique dieu. Il n'est pas encore mort. Son bras est un nuage dans l'horizon du silence.  
Que les veines seules déclament ! Et que tes larmes reviennent alors à la terre.

### **Les passants**

Interdite au voisinage, la maison est ouverte  
Aux passants.  
L'hiver a percé la haie. Un hiver dur.  
Maintenant chaque pluie  
Fait bouger une pierre ou deux,  
Affaiblit l'édifice  
Et tout ce qui reste.

À ses pieds dévale le jour,  
Il se plie puis brusquement  
Vers le grand large s'éloigne.

Et lorsque tombe le soir,  
On imagine voir le jour  
Dévoiler son secret et répéter en silence  
Les ténèbres de ses souvenirs.

La maison consiste en quelques gens  
Qui aperçoivent non des brouilles  
(un voyageur, de retour, s'engageant  
dans les mers, une forêt marchant au combat),  
Mais la tâche  
De faire rouler le masque (c'était un roc).

Et chaque passant  
Efface ce qui est derrière lui, marche  
Tel un éclair d'épée dans le noir : pas d'appel  
À l'aide au bord de la route, pas de sang  
(il s'est déjà transformé en vin)  
Et les passants ne sont que brise et argile.

### **Caïn l'immortel**

Dans le dernier virage, tu t'incurves  
Avec le chemin, tandis que tes yeux  
Dévoient le lointain, idole dressée vers les cieux.

L'idée de retour s'estompe.  
Un choix est devant toi : tomber ou atteindre  
Le point de jonction des lignes.  
C'est ainsi jusqu'à l'inscription  
D'un verset sur le mur. Tu crois peut-être  
Que le poing de dieu s'ouvrit  
Et te fit signe ? Non,  
Tu n'es qu'un corps de feuilles d'angoisse  
Mangé de regards.  
Tu gémis, et plantes une malédiction  
Telle la côte d'Adam, alors tu es en partance  
Vers les zones interdites, abîme  
Entre les deux rivages  
De ta grande mort, et tu ignores  
À qui tu appartiens ?  
Ceux qui assistent à tes obsèques  
Savent bien qu'il n'y a personne dans le cercueil :  
Caïn ne meurt pas.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Dhabya Khamis**

1958 (Dubai, Émirats Arabes Unis)-

Dhabya Khamis a fait ses études aux États-Unis et en Angleterre. Journaliste de télévision elle a publié deux recueils de nouvelles, un essai sur la poésie et le féminisme et a traduit la poésie d'avant-garde européenne. Divers recueils poétiques sont à noter à son actif. Parmi eux, on retiendra *Un pas sur la terre* (1981), *Poèmes d'amour* (1985) et *Un suicide très tranquille* (1992). Vive et ardente, sa poésie s'inscrit dans un courant de lutte pour la liberté de la femme.

### **Langue secrète**

La peau de la femme rêve à celui qui la lèche  
Sa chevelure rêve à la main qui la démêle  
Sa main rêve à la sueur nichée au creux de l'autre main  
Ses deux lèvres rêvent à l'ardeur du baiser  
Ses deux genoux rêvent à deux baisers différents  
Le téton rêve d'un ardent tuteur de sein  
Le cou rêve à celui qui l'embrasse avec une tendresse douloureuse  
Le corps rêve à celui qui l'étreint sans répit  
Le cœur rêve que ses battements conversent avec un autre cœur  
L'esprit rêve à celui qui l'héberge  
Les deux pieds rêvent de marcher avec cet hôte  
Et les deux bras rêvent de le bercer pour l'endormir  
Les deux yeux rêvent à une langue secrète qui n'a pas besoin de mots  
L'oreille rêve d'entendre son nom dans l'imagination de l'autre  
Quand tout est sec, les rivières rêvent d'exubérance.

### **Esprit ancien**

Les mots sont des têtes surgissant du nombril de la vie  
Comme toi qui, d'une galaxie mystérieuse, viens me rejoindre  
Tendres sont tes yeux qui lavent mon visage de rosée  
Les pieds de l'ange fugace ont trébuché  
Sur la rose inattendue de l'amour  
Il existe des choses et des situations que l'on n'ose invoquer  
Mais que l'on désire avec une piété ardente  
On voudrait que l'univers nous les offre  
Sans que le moindre son jaillisse de nos lèvres  
Ce sont les traces des royaumes de l'esprit ancien  
Qui, en nous, subsistent  
Et que la main de la connaissance n'a pas atteint.

## Naphtaline

Piège de l'existence conduisant  
À un suicide exemplaire  
Telle est la vie ordinaire d'un corps  
Qui mange, dort et observe le monde  
Jusqu'à être envahi de naphtaline  
Apogée des désirs accomplis.

Visage sans surprise  
Et choses abandonnées par la chaîne des temps.

*(Antoine Jockey, A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

**Walid Khaznadar**  
1950 (Gaza, Israël)-

Après avoir quitté le lycée, Walid Khaznadar abandonne Gaza pour Beyrouth afin de poursuivre des études juridiques. Son diplôme de droit en poche, il travaille comme avocat et séjourne, dans les années quatre-vingt, entre le Liban et la Tunisie. Il s'installe en Égypte avec sa famille en 1991. Seulement trois de ses recueils poétiques ont été édités à ce jour et montrent dans leur manière une certaine économie de mots et d'images.

Son lexique poétique, souligne Nouri al-Jarrah, « est certes bien tenu, comparé à celui de ses compagnons d'âge, Nazih Abou Afach, Abbas Baydoun ou Wadi' Sa'ada. Cette question du lexique réduit devient tout à fait triviale quand on atteint à la capacité de sculpteur et de polisseur de cristal de ce poète qui travaille l'espace du poème afin d'y installer un champ de tumulte et de houle ». (*La revue des études palestiniennes*, printemps 1997).

### **Ce jour-là**

Rien n'a changé en lui  
La table et sa chaise sont sur le balcon  
Son livre est ouvert à la dernière page  
Son cendrier, ses papiers...  
Il dessinait un brin de basilic chaque fois qu'il avait mal,  
Un oiseau lorsqu'une mort était annoncée à la radio  
Et après le second verre  
Il dessinait des figures obscures et mystérieuses

Rien n'a changé en lui  
Mais, depuis ce jour-là, il n'est plus revenu à sa chaise  
Il n'a plus jamais accordé d'attention  
Au bruit des bottes  
Depuis ce jour-là son rire communicateur  
N'a plus résonné dans notre maison,  
Son rire insouciant et triste.

### **Absence**

Sa chambre vide :  
Un siège de cuir noir à droite  
Un siège de cuir noir à gauche  
Un tricot vert et noir, fatigué, éperdu d'amour,  
Posé sur le rebord en marbre de la fenêtre

Rien : sa chambre vide.  
Pas de vent, pas le moindre bruit  
Les violettes se réfugient dans le mur  
Et derrière la vitre les nuages  
S'enfoncent dans l'azur impénétrable.

Soudain...  
Un bruit étouffé et doux dans le corridor  
Soudain...  
Son absence ardente et profonde  
Emplit la chambre.

### **Les maisons**

Dans ses yeux, le nuage de l'exil.  
Dans la serviette de cuir, le livre, le crayon  
Et un portrait de famille  
Dans ses mains l'étain des fauteuils,  
L'étain des corniches et des ornières  
Dans ses mains l'étain de la poignée de main.  
La serviette s'est inclinée vers le mur.  
Va-t-il sortir d'abord ses mémoires ou, tel un magicien, une patrie :  
Une maison,  
Une rue  
Et une capitale.  
Il a fermé les yeux  
Et s'est penché sur l'épaule de ses légitimes habitudes :  
Il ne se liera plus d'amitié avec un autre vase  
Il ne se confiera plus à un lit prêt à exploser dès la prochaine guerre  
Il ne fera plus de thé, il ne chantera plus.  
Il rôdera longtemps, entre cuisine et corridor  
Et prêtera l'oreille au moindre bruit venant du portail du jardin.  
Rien que papiers froissés sous des pas  
Qui viennent  
Puis  
S'éloignent  
Rien que murmures dans les maisons voisines.

### **Ronce**

As-tu peur d'une cage vide !  
Ou d'une lettre, pliée là-bas au dessus du poêle !  
Sur la haie, le parfum du jasmin lui-même  
Pouvait t'avertir  
La ronce, lorsqu'on passait, avait aussi son propre signal

Alors comment n'as-tu pas fait attention !  
Tu as tourné la clé dans la serrure  
Comme si une année entière ne s'était pas écoulée  
Comme si les poussières sur lesquelles tu as laissé tes traces  
Depuis la première marche avaient disparu.  
Alors supporte dans le vase les roses assassinées  
Supporte sur le mur les aiguilles du temps.  
Regarde autour toi :  
Les voilages, le miroir  
Le téléphone ou la table  
Ne sont pas les seuls à frémir  
Les draps frémissent aussi  
Comme ces mouchoirs de papier roses  
Au bord desquels s'agrippent un garçon et une fille.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Ouafaa Lamrani**

1960 (El Ksar El Kébir, Maroc)-

Poétesse, membre de l'Union des écrivains du Maroc, rédactrice de 1993 à 1996 de la revue *Afaq* (Horizons) de cette même Union, Ouafaa Lamrani est une ardente propagandiste de la poésie arabe. Elle dirige l'atelier « Clairière poétique » à la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Mohammedia où elle enseigne et participe à un grand nombre de manifestations culturelles et de festivals au Maroc, dans le monde arabe et en Europe. Cette activité de diffusion la conduit en 1999 au secrétariat général de La Maison de la Poésie du Maroc où elle poursuit sa tâche de sensibilisation à l'écriture. Quatre recueils témoignent de son œuvre poétique : *Les toasts* (Rabat, 1991), *La compagnie des altitudes* (Beyrouth, 1992), *La magie des extrêmes* (Casablanca, 1997) et *Pour toi je me suis préparée* (1999).

### **Le feu de l'alphabet**

Le matin

à l'heure où les oiseaux prennent la direction de l'océan  
la déroute prend en moi une forme  
d'allégresse hors d'attente

alors se dessine le poème

lueur est mon habitat  
et le soleil une assise  
la langue divaguée une étoile  
qui dote l'espace d'une ponctuation de promesse  
    puis qui se retire  
dévie de moi vers la clarté, errante  
mes meurtrissures sont foyer d'illusion  
et l'amour coïncidence avec ses exclusions  
J'ai chanté mon époque  
L'histoire est-elle un dé ?  
les temps sont-ils faits de pierres ?  
y a-t-il au-delà de cette folie lieu plus ensanglanté ?  
Un astre se manifeste en étoile de panique  
régissant les intervalles de la marche  
beaucoup trop grande toutefois est la distance  
pour pouvoir leurrer.

### **Forme de probabilité**

Je parsème d'étoiles les environs de mon corps

communiquant avec chaque fibre sensible, chaque cellule :  
qu'est-ce que le nom, le verbe, l'identité ?  
ni l'interdit ne m'anéantit  
ni l'impératif ne me façonne  
ni le nom ne me contient.

*(Mostafa Nissabouri)*

## **Moncef Louhaïbi**

1949 (Kairouan, Tunisie)-

Kairouan peut-être sans doute fier d'avoir donné naissance aux deux voix les plus chères de la poésie arabe moderne : Mohamed Ghazzi et Moncef Louhaïbi. Ils sont les deux pôles inséparables de la poésie cosmique. Entre les deux, Pascal Paol ne relève aucune ressemblance : « Louhaïbi, l'hypernéique, le sibyllin, c'est la lourde tenture, Ghazzi, la fine dentelle ». Moncef Louhaïbi a publié trois recueils poétiques dont le premier *Tablettes* (1982) réunit tous ses poèmes écrits dans les années 1970 autour de ce que l'on a nommé la poésie cosmique. Le second *Tablettes 2 : De la mer viennent les montagnes* (1991) traite des villes qu'il a visitées. Dans *Le manuscrit de Tombouctou* (1998), il essaie de célébrer les lieux en interrogeant l'histoire et les légendes des villes tunisiennes. Il est co-auteur de deux films sur Averroès et Paul Klee et travaille sur un recueil de poèmes en prose à paraître la fin de l'année.

Dans un essai *La poésie et la connaissance*, Louhaïbi souligne que « la poésie n'est pas un objet pour la connaissance mais pourrait en être *l'origine* ».

### **Une poupée**

Dans le lit maternel  
La poupée de ma sœur  
Une poupée écartelée.

Prends-la  
Elle sent le camphre et la girofle  
Rends-lui  
Ses bras, ses jambes  
Et rectifie sa charpente disloquée  
Alors, peut-être les temps anciens  
Se redressent.

Dis au puits du jardin  
D'inviter notre fillette  
Et aux ailes de l'alouette  
D'humecter mon enfance.

### **Le visiteur**

Depuis des années il arrive  
Qu'une voix étouffée  
Me réveille la nuit.

J'examine la salle  
Par le trou de la serrure  
Il n'y a rien  
Une lanterne se meut  
Entre les pièces.

- Qui te cherche ?  
- Peut-être n'as-tu pas bien fermé la porte !  
- Peut-être.

Je me retourne  
Pas une maison, pas une lumière,  
Rien d'autre qu'une fenêtre  
S'embrasant dans le charbon noir de la nuit.

### **L'hôte**

J'ai dressé la table  
Mais ni ceux que j'ai conviés  
Ni ceux que j'ai aimés  
Ne sont venus !  
J'ai rempli mes cruches de vin  
Et j'ai attendu

Je me suis assis  
Dans l'obscurité, seul  
J'étais mon propre hôte  
Qui buvait de ma propre main  
Et disait  
Gloire à celui qui, dans la nuit,  
A conduit cet enfant d'une illusion à une autre !

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

### **Comme l'âne de Jimenez**

*à Jeanine Alcaraz*

La nuit rentre son ombre  
Et le soleil signe du Verseau  
J'ai dit c'est l'hiver donc !  
L'Enfer de Dante est sur ma table  
Du vin blanc  
Et des poissons frits m'attendent...  
J'ai dit j'allume un cierge pour la nuit

Quand la fleur de l'hibiscus me surprit  
À la porte du jardin  
Avais-je assez de temps  
Et n'ai-je pas couru vers elle ?  
N'ai pas entouré son printemps avec l'aile de ma chanson ?  
Mais j'ai oublié la porte ouverte  
(Le nuage retirait sa lumière)  
Je me suis arrêté comme l'âne de Jimenez  
Dans mon ombre en carton  
M'éclairait.

*(Tahar Bekri)*

**Mohamed al-Maghout**  
1934 (as-Salamiyya, Syrie)-

Poète et journaliste Mohamed al-Maghout est sans doute le plus humble et le moins prétentieux des poètes arabes : « Je suis un homme très simple, je n'ai ni argent à investir, ni champ à cultiver, ni transaction à signer, ni bibliothèque à ranger, ni médaille à étaler, ni chevaux à chevaucher, ni voitures à faire vrombir, ni amitié à préserver, ni mine acceptable à contempler, ni souvenirs pour me réfugier. Je n'ai que la tristesse qui me serre la tête comme des griffes de vautour. Je ne suis qu'un homme pauvre et brisé... ». Ses trois recueils - *Tristesse au clair de lune* (1959), *Une chambre aux mille cloisons* (1964), *La joie n'est pas mon métier* (1970) - abondent en images vivaces jaillissant d'une mémoire révoltée contre les tabous et les injustices ; des images à la gloire d'une vie simple, primitive, éloignée de la ville moderne « noyée dans les flots de la phtisie et dans la fumée ». Ses poèmes, écrits durant son exil beyrouthin, évoquent sa prime jeunesse à Damas *ce carrosse rose des captives*. Si deux pièces de théâtre, *Le Moineau bossu* (1967), *Le Bouffon* (1974), un roman, *La balançoire* (1991), et une compilation d'articles, *Je trahirai mon pays* (1991), donnent une coloration et une amplitude nouvelles à son œuvre, la poésie reste la passion d'un homme lucide : « Pour être un grand poète dans le monde arabe, il faut être sincère ; pour être sincère il faut être un homme libre, pour être libre il faut vivre, et pour vivre il faut se taire... Tu me dégoûtes poésie, ô charogne immortelle ! »

[*La joie n'est pas mon métier* (Éditions de la Différence, 1992)].

### Étoiles et pluies

Dans ma bouche une autre bouche  
Entre mes dents d'autres dents.

Mes parents et mon peuple  
Vous qui m'avez lancé dans l'univers  
Telle une balle  
La faim comme un fœtus bat dans mes entrailles.  
Je ronge presque mes joues.  
Ce que j'écris le matin  
Me répugne le soir.  
Celui que je salue vers neuf heures  
M'inspire le meurtre à dix heures.  
Je veux une fleur aussi grande que mon visage  
Et un grand trou entre les épaules  
Pour que mes souvenirs jaillissent comme d'une source  
Mes doigts ne se supportent plus  
Mes sourcils s'affrontent.

Je veux secouer mon corps comme un fil de fer  
dans un cimetière reculé  
Tomber dans un puits insondable  
de monstres, de mères et de bracelets  
J'ai oublié la forme de la cuiller, le goût du sel  
J'ai oublié le clair de lune et l'odeur des enfants  
Mes entrailles sont pleines de café froid et d'eaux aveugles

Ma gorge est pleine de coupures de papier  
De strates de glace  
Et toi, eau séculaire,  
Eau vive, comme je t'aime.

Avec des cols durs au menton  
Des lèvres gluantes et des poignets étroitement boutonnés  
Nous nous tenons debout pour manger  
Debout pour désirer.  
Nous frappons sur les mouches  
Avec des poèmes et des mouchoirs  
Pour entrevoir un arbre ou le passage d'un oiseau.  
Avec d'impitoyables petits pieds  
Nous nous arc-boutons au sol  
Et de rue en rue nous lançons les côtes du village.

Tant de fois je montais l'escalier en colimaçon  
Propre comme du coton  
Brillant comme les feuilles du myrte.  
Je monte et descends comme le poignard de l'assassin  
Avec des souliers de renom et d'autres de haine  
Accrochant ma misère aux clous du mur  
Enfonçant mes yeux dans les balcons lointains  
Et les rivières revenant de captivité  
Je les ai tous vus sous le ciel jaune  
Riches et pacifistes  
Pauvres et monstrueux  
J'ai vu des millions de dents claquer dans les rues  
Des millions de visages sombres  
Baisser leur yeux sous le tonnerre  
J'ai vu des funérailles hâtives  
Les rênes de chevaux barbares brûlant dans les rues  
Et les ouvriers tombant des derniers étages  
Enterrés soigneusement sous la pluie triste  
Avec leur tabac, leurs habits, leurs gamelles  
Sans que rien ne s'émeuve dans le désert.  
Le vent siffle sur le sang

Et les petites tombes pleuvent  
Comme rosée sur les chapeaux et les manteaux

J'ai vu de la brise en boîte  
Et les journaux embourbés dans la pluie  
J'ai bu d'une eau saumâtre  
Et léché la crème sanglante des tétins  
Je n'ai jamais douté  
De cette terre endormie comme un enfant  
De cette terre bossue comme un boucher  
Mais à travers les fenêtres  
Les milliers d'étoiles, de cadavres  
De marteaux de feu  
Je recherchais un coup mortel au visage  
Une petite mer à chausser  
Et une bouffe orgueilleuse  
Que je ploie sur mes bras comme un foulard  
Je suis lassé des longs escaliers et des salles glorieuses  
Je voudrais griller au couchant le maïs ;  
Manger au couchant la pierre ou le galet.

Je veux serrer contre mon cœur toute chose lointaine  
Une fleur sauvage  
Ou un soulier plein de boue gros comme un aigle.  
Je veux manger, boire, mourir, dormir  
en un même instant  
Je suis pressé, pressé  
Comme un nuage galeux  
Comme une vague esseulée poursuivie dans la mer.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

### **Pleur au voyage de chasse**

Je vous fais part de la mort de cet homme  
Moi qui suis déformé et chassé  
Dans les pays nuageux  
Où hennissent les chevaux  
Et bondit la lune comme un animal hors de la patrie  
Je vous annonce la mort de cet homme  
Et je porte son cercueil comme cigarette dans ma main.

Depuis vingt ans  
Je le voyais lever ses terrains avec sa main  
Et ses chiens de chasse faisaient tintinnabuler

Leurs colliers de métal  
À l'intérieur du brouillard troué de balles.

J'étais l'enfant naïf  
Aux yeux visqueux  
Et aux cheveux emmêlés comme la laine  
Je dormais dans les caisses  
Je voyageais dans les camions  
Et j'escaladais les sapins jusqu'au faite  
Pour voir la racine de ses cheveux et les plages de ses lèvres  
Pour voir son maxillaire blanc  
Quand il mordait dans les seins et les légumes  
Pour voir l'amour et la misère de très haut  
Je relevais mes pantalons et marmonnais comme un oiseau :  
Seigneur  
Je m'ennuie seigneur  
Expédie-moi avec tes marchandises et tes chapeaux  
Écris mon nom sur les sabots de tes chevaux  
Transporte-moi comme l'orage au-dessus des rochers  
Les sables de mon pays ne savent pas lire  
Et ses poussières n'aiment pas les yeux des enfants.

Il pleurait l'hiver  
Dansait seul dans la bise  
Fixait longuement nos femmes et nos sœurs  
Quand la pression de la foule faisait éclater leurs seins  
Je l'adorais et le craignais  
En regardant ma terre bien-aimée  
Bondir, rire et souffrir  
À travers les sabots et les balles  
Une terre blanche comme la pommade  
pleine des crottins de chevaux, de sang et des culottes des femmes larmoyantes  
Tandis qu'il escaladait violemment les collines comme un pirate  
Laisant derrière lui sa bouche rouge bourdonner sur  
Nos vignes comme un papillon  
Sur les collines comme des tables inversées  
Et sur les vagues des bédouins et des militaires bleus  
Descendant tel un ouragan  
Entre les fleuves et les draps noirs  
Où les corbeaux pleuraient  
Et l'espace est obscur comme une bouche de canon  
Je retournai seul vers le village désert  
Et les sables chauds brûlant mes pieds  
Me courbai sous les barbelés  
Me dressai droit comme un rat sur les cendres de l'histoire

Avec l'encre qui luisait comme des coteaux entre mes dents  
Pourquoi n'ai-je pas son pantalon, ses cheveux et son fouet ?  
Pourquoi n'ai-je pas son bétail  
Et ses tambours ?  
Il était de ces races disparues  
Dont la chevelure cascade jusqu'aux tournants des chemins  
Et sur les toits des hôtels  
Nous étions de simples gamins sales qui l'aimions  
Et lui plantions des peignes et des miroirs au milieu des champs  
Nous lui portions argent et viande sur les plus hauts sommets  
Et il tendait sa main comme trompe d'éléphant  
Il engloutissait tout  
La crème de la terre  
Les récoltes des enfants  
Et les confiseries destinées aux vieillards et aux infirmes.

Malgré cela  
La joie tombait comme la pluie sur nos bois  
Notre terre était friable comme une galette  
Verte comme de l'huile  
Elle bouillonnait de bravoure, de biens et de noces  
Mais...

Depuis que cet étranger disparut  
Des ruines s'installèrent où le vent siffle  
Et les corbeaux croassent  
Ils ne croiront jamais qu'il est mort  
Et que sa bouche appétissante fut retirée de terre avec les pinces  
Ils diront que son esprit frissonne encore en plein ciel  
Gisant au sommet de l'univers  
Comme un papillon dans l'oreille d'un enfant.

Que la paix soit sur vous, o esprits croyants,  
Juleps et vieilles lumières  
Que la paix soit sur vous  
vignes déchirées par la course et la foi.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Sami Mahdi**

1940 (Falloja, Irak)-

Poète de la génération des années soixante et journaliste, Sami Mahdi a occupé différents postes dans l'administration culturelle irakienne. Co-fondateur de la revue d'avant-garde *Poésie 69*, il a été rédacteur en chef du grand quotidien irakien *al-Jumhuriya* (La République). Auteur d'une dizaine de recueils et de plusieurs essais sur la poésie et la vie culturelle irakiennes, sa poésie est moderne dans le sens où ses poèmes sont courts, brefs et précis comme autant de clichés sur le temps qui passe.

### **L'absent**

Je t'ai cherché dans le journal du matin, sur la table, dans la tasse de thé, et j'ai feuilleté tous les visages dans les rues, je ne t'ai pas trouvé. Où es-tu ? On m'a dit que dans notre corps tu t'incarnais. Comment ? Ceci est mon corps ! Son visage est mon visage et je n'ai pas changé ! Un bâton qui chemine, le feu couvant encore en lui ! Et toi, où es-tu ? Tu es venu ? Qui t'a aperçu ? As-tu pénétré par nos pores tels le soleil et l'air ? Es-tu resté un simple pli dans les sacs des habits, ou t'es-tu figé et métamorphosé en pierre ?

J'aurais souhaité te voir, pointer un doigt et lui faire suivre le mouvement du visage, jeter dans les rues immenses une braise, rassembler les gens et clamer : « Voilà mon compagnon ». Aurais-tu dit non ? Serais-tu resté où tu étais, sans expression et ne te révélant que dans un rite ou sur un bout de papier ? Serais-tu resté un objet d'art sommeillant dans les coffres des rois ?

Dans une rue noire de monde et de goudron, je vis une affiche et l'on me dit alors : Ici son visage se figea, et d'ici il parlait aux gens s'ils venaient à passer. Il donnait à chacun le désir ardent d'un jour bien rempli. Et quand je voulus te voir, je ne pus te trouver. Je criai : Où es-tu ? Es-tu descendu parmi eux ? T'es-tu égaré dans la cohue ? Es-tu entré dans un café où, tour à tour, tu es devenu thé, serveur et client ?

Es-tu comme les gens parmi les gens ? On dit que tu es un oiseau que la mer a troqué sur terre, et qui, à la vue de la terre, s'est transformé en pluie, s'est infiltré dans son sable, puis a poussé dans les arbres jusqu'à enflammer leurs cimes. Non, tu ne seras ni oiseau ni pluie, tu es l'incendie de la terre et du ciel, non, tu es ici, là, en moi, dans l'eau et dans le sable, dans les cartables des enfants ou, plutôt, dans les nombrils des femmes. Le temps est à l'amour et quel amant tu es.

Sur les épées des pauvres

Tu as un visage

Et une histoire sur les feuilles des poètes

D'où nous appelleras-tu alors si le soir tombe ?

### **Il me reste**

Il me reste des arbres au loin,

Et d'innombrables villages

Il me reste sur terre des chemins  
Le bonheur de me lever  
Et de m'insuffler du calme dans les membres  
Afin de me surprendre.

### Issue

Ainsi sommes-nous depuis nos débuts,  
Alors, qui parmi nous pourra fuir,  
Et par quelle porte ?

Les maisons sont clôturées  
Les ruelles s'entrelacent,  
Et chacun cherche dans un livre  
Une mystérieuse nouvelle.

Pour une fois, arrêtons-nous à nous-mêmes  
Au fond de nous, peut-être retrouverons-nous  
Ce que nous avons perdu  
Puis oublié dans les affres du supplice.

*(Antoine Jockey, A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Issam Mahfouz**

1939 (Marjayoun, Liban)-

Issu de l'équipe de la revue de Youssef al-Khal, *Ch'ir*, Issam Mahfouz est un poète, un essayiste et un auteur dramatique reconnu. Critique et directeur littéraires durant de longues années au journal *an-Nahar*, son goût du jeu le pousse, en 1999, à quitter ce quotidien, où il a fait toute sa carrière, pour tenter l'aventure du nouvel organe de presse *Al Moustaqbal*. Ses premiers recueils de poésie : *Choses mortes* (1959) et *Les herbes de l'été* (1961) révèlent aux cercles littéraires d'avant-garde libanais un poète sensible et nostalgique. Une anthologie de ses poèmes *Première mort* (1973) inspire ce commentaire à Vénus Khoury-Ghata : « Issam Mahfouz est un architecte du poème. La femme aimée devient un personnage. Les gestes, les mouvements sont réglés selon une nécessité intérieure ; la lumière elle aussi a son rôle à jouer dans ses poèmes mis en scène, mis en pages ; même le rideau, qui est chez-lui un mot-clé, contribue à signifier la transposition sur une scène [puisque] sa poésie est le prolongement de son théâtre ».

### **Fatigue d'un soir de trente-deux décembre**

J'ai laissé à ta porte toutes choses  
Les fées de la maison et les psaumes  
Les avions et les bateaux en papier.  
J'ai laissé à ta porte toutes choses  
Hier quand je t'ai quittée.

Plus je vais loin  
Plus mes cheveux s'allongent  
Plus mes mains s'allongent  
Plus je vais loin  
Plus il me semble voir ton ombre derrière moi.

La terre tourne.

Les fruits de l'hiver et de l'été entre mes yeux  
Le soleil et l'automne entre mes yeux  
Et tout l'or du monde  
Et moi  
Et toi.

Entre nous deux un signe  
Un théâtre ambulante  
Une épée d'argent  
Un corbeau perdu.  
Entre nous deux un arc-en-ciel.

Tes amants sont nombreux et m'ignorent  
Tes objets sont partout  
Tes prix  
Tes médailles  
Tes livres  
Tes domestiques  
Les cireurs de tes souliers  
Et moi je regarde et j'oublie.

Quand tonnent les grèves  
Quand se font écraser les armées  
Et les mots justes et les cris  
Je sens ton odeur.  
Quand surviennent les pleurs et le pain piétiné  
Les routes désertes et *la Marseillaise*  
J'entends ta voix.  
Quand j'entends ta voix  
Quand j'entends le cor des chasseurs  
J'entends ton silence.  
Quand je me dénude devant le miroir  
Je m'esclaffe et caresse mon sexe,  
Quand je mets ma main  
Sur ma main  
Et que je me noie dans le miroir  
Je te vois.  
Quand me prend un chant  
Et des crépuscules blancs  
Quand je parcours des routes et des routes  
L'heure qui précède le sommeil  
Je sens ton souffle.

Je t'enterre dans les promenades  
Dans les conversations  
Dans les mots  
Tu lèves la tête.  
Je me suis épuisé à marcher  
La route est longue et tu es derrière moi  
Je te perds dans les jours de travail  
Et tu me trouves.  
Je te disperse dans des rires  
Et des gestes étudiés  
Et tu te ramasses devant moi.  
Je te cache parmi les papiers et les lettres  
Je te presse entre mes bras  
Entre mes lèvres

Entre deux frissons  
Et tu me dévoiles.  
Je te crucifie avec les rois des cartes à jouer  
Avec les chiffres qui gagnent et qui perdent  
Et tu descends vers moi.  
Je t'emprisonne dans mes coffres  
Dans les boîtes de mes tristesses  
Et tu t'échappes.  
Je te dispute aux gens de l'intérieur  
Je te dispute aux gens de l'extérieur  
Et tu files.  
Je te trahis dans les esplanades  
Dans les cafés  
Dans la salle de cinéma  
Dans les fêtes  
Dans les conférences  
Dans les boutiques et dans les marchés  
Achalandés ou non  
Pour quelque chose pour rien  
Et tu me pardonnes.  
Il n'y a plus de planète pour m'échapper  
Il n'y a plus de lieu  
Il n'y a plus de temps.  
Je reste debout  
Sur le sommet  
Entre moi et la terre  
Une distance pour tuer  
Entre moi et la terre toi.

Peux-tu me pousser avec la pointe de ton doigt sacré  
Peux-tu me pousser  
Peux-tu me pousser.

*(Vénus Khoury-Ghata, A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Issa Makhoulf**

1955 (Zghorta, Liban)-

Poète et essayiste, Issa Makhoulf est docteur en anthropologie sociale et culturelle. Il réside à Paris depuis 1979. En 1983, il fonde la section culturelle de la revue *al-Yom Assabeh* (Le septième jour). Journaliste, il travaille à la radio arabe de l'Orient qui émet de Paris. Traducteur et auteur de divers recueils poétiques en arabe et en français, on retiendra notamment *Face à la mort, une étoile a ralenti* (1981), *Statues pour la clarté du jour* (1984), *La solitude de l'or* (1992) et *Rêves d'Orient (Borges aux confins des mille et une nuits)* (1997).

### **Nous voyageons**

Nous voyageons

Pour nous éloigner de l'endroit qui nous a enfanté et voir l'autre côté du levant.

Nous voyageons à la recherche de nos enfances, des naissances qui n'ont pas encore eu lieu.

Nous voyageons pour achever les alphabets incomplets.

Pour que l'adieu soit merveilleux, plein de promesses.

Pour nous éloigner comme le crépuscule qui nous accompagne et nous fait ses adieux.

Nous déchirons les destins et éparpillons leurs pages dans le vent avant de trouver - ou ne pas trouver - notre histoire dans d'autres livres.

Nous voyageons vers des destins non écrits.

Pour dire à ceux que nous avons rencontrés que nous reviendrons les voir de nouveau.

Nous voyageons pour apprendre le langage des arbres qui ne voyagent pas.

Pour faire briller le tintement des cloches dans les vallées saintes.

Pour chercher des dieux plus miséricordieux.

Pour ôter aux étrangers les masques de l'exil.

Pour confier aux passants que nous sommes comme eux des passants, que notre séjour est éphémère dans la mémoire et l'oubli.

Loin des mères qui allument le cierge de l'absence et aplanissent la couche du temps chaque fois que leurs mains s'élèvent vers le ciel.

Nous voyageons pour ne pas voir nos parents vieillir et ne pas lire les jours sur leurs visages.

Nous voyageons à l'insu des vies gaspillées d'avance.

Nous voyageons

Pour avouer à ceux que nous aimons que nous les aimons toujours, que l'éloignement ne saurait nous étonner, que les exils sont aussi doux et frais que les patries.

Nous voyageons pour sentir qu'au retour au pays nous sommes partout des étrangers.

Patrie, première émigration. Ainsi subitement, nous éloignons nos ailes des balcons ouverts au soleil et à la mer.

Nous voyageons pour abolir toute différence entre les airs, les eaux, le ciel et l'enfer.

## 2

Nous nous moquons du temps. Nous nous asseyons et regardons l'horizon. Nous voyons les vagues sautiller comme des enfants. La mer fuit devant nous entre deux bateaux : l'un en partance, l'autre, en papier, dans la main d'un enfant.

Nous voyageons comme le clown qui se déplace de village en village, et avec lui ses animaux qui donnent aux enfants leur première leçon d'ennui.

Nous voyageons pour tromper la mort et la pousser à nous poursuivre d'un endroit à un autre.

Et nous voyagerons jusqu'à ce que nous ne retrouvions plus notre trace.

Pour nous perdre et que personne ne nous retrouve que lorsqu'il sera trop tard.

*(Traduit par l'auteur, revu par Mohamed al-Yamani)*

**Nazik al-Malâika**  
1923 (Bagdad, Irak)-

Nazik al-Malâika est la fille de la poétesse féministe irakienne Salma Abdel al-Razzaq. Ses études secondaires accomplies, elle s'inscrit en 1950 à l'Université de Princeton. D'inspiration romantique, sa poésie s'exprime dans différents recueils dont on retiendra en particulier : *Amante de la nuit* (1947), *Éclats et cendres* (1949), *Creux de la vague* (1957) et *L'arbre de la lune* (1967). Dans la préface de son second recueil publié en 1949, elle affirme sa volonté de moderniser la prosodie arabe et propose pour cela quelques aménagements aux modèles hérités du codificateur de la métrique arabe : al-Khalil (718-786). En recommandant l'abandon de la rime unique, de la division des vers en deux hémistiches et du nombre fixe de pieds (*taf'ila*), elle invente ce que l'on nomme au Machreck « le vers libre ». (Notons cependant qu'en arabe cette terminologie ne correspond en rien à l'acception qu'on lui connaît dans le monde occidental). Elle confirme ses thèses dans son livre théorique paru en 1962 *Questions de poésie contemporaine*, mais face à la vague d'innovations qui surgit en particulier avec la revue de Youssef al-Khal, *Ch'ir*, elle critique sévèrement les recherches des jeunes poètes et, rejetant ce qu'elle qualifie de « chaos », affirme avec véhémence la nécessité de ne pas se couper de la tradition.

### **Oraison funèbre pour une femme sans importance**

« Scènes de ruelle à Bagdad »

Elle nous quitta sans que blémisse une joue ou frémissse une lèvre  
Les portes n'entendirent personne rapporter le récit de sa mort  
Aucun rideau de fenêtre suintant de chagrin  
Ne se leva pour suivre son cercueil des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse  
Dehors de rares personnes s'émurent de son souvenir  
La nouvelle se perdit dans les ruelles sans que se répande son écho  
Et se réfugia dans l'oubli de quelques fosses  
La lune déplora ce malheur.

\* \* \*

La nuit n'y porta aucune attention et se rendit au jour  
Alors vint la lumière avec les clameurs de la laitière, le jeûne,  
Le miaulement d'un chat affamé n'ayant que la peau sur les os,  
Les querelles des marchands, l'amertume, la lutte,  
Les enfants se jetant des pierres d'un bout à l'autre de la rue,  
Les eaux souillées dans les rigoles et les vents jouant seuls aux portes des terrasses  
Dans un oubli presque total.

(A. K. El Janabi et Mona Huerta)

## Appel à la vie

Déchaîne-toi, je t'aime enragé et révolté,  
Éclats embrasés, explosion.  
J'ai haï le feu endormi en toi, sois de braise  
Fais-toi veine passionnée, hurlante, furieuse  
Déchaîne-toi, ton esprit manque mourir,  
Ne sois pas silence devant lequel j'outrage ma tempête  
La cendre des autres me suffit, toi, sois de braise.  
Fais-toi flamme inspiratrice de mes poèmes  
Déchaîne-toi, abandonne la douceur, je n'aime pas les doux  
Le feu est mon pacte, et non l'inertie ou la trêve avec le temps  
Je ne peux plus accepter le sérieux et ses traits graves et paisibles  
Révolte-toi contre le silence humiliant  
Je n'aime pas le doux  
Je t'aime palpitant et bouillonnant comme l'enfant  
Comme une bourrasque, comme le destin  
Assoiffé de gloire suprême, aucun parfum  
Ne peut désaltérer tes visions, aucune rose...  
La patience ? C'est la vertu des morts  
Dans le froid des cimetières, sous l'empire des vers  
Ils se sont endormis et nous avons donné chaleur à la vie  
Une chaleur exaltée, passion des yeux et des joues  
Je ne t'aime pas orateur, mais poète  
Dont l'hymne exprime l'anxiété  
Tu chantes, même altéré, même si ta gorge saigne,  
Et si ta veine brûle  
Je t'aime grondement de l'ouragan dans l'horizon immense  
Bouche tentée par la flamme, méprisant la grêle  
Où gisent désir et nostalgie  
Je hais les immobiles  
Fronce les sourcils, tu m'ennuies lorsque tu ris  
Les collines sont froides ou chaudes,  
Le printemps n'y est pas éternel  
Le génie, mon jeune ami, est sombre,  
Et les rieurs sont des excroissances de la vie  
J'aime en toi la soif éruptive du volcan  
L'aspiration de la nuit profonde à rencontrer le jour  
Le désir de la source généreuse d'étreindre les jarres  
Je te veux fleuve de feu, dont la vague ne connaît pas de fond  
Déchaîne-toi contre la mort maudite  
Je ne supporte plus les morts.

*(Traduction anonyme publiée dans Bagdad, n° 297, avril 1990)*

**Abdel Aziz al-Maqalih**  
1937 (Hajjah, Yemen)-

Après avoir été délégué du Yémen à la Ligue Arabe, Abdel Aziz al-Maqalih termine ses études à l'Université du Caire où il soutient, en 1977, une thèse sur la poésie yéménite. Il entame alors une carrière vouée à la recherche et à l'enseignement supérieur et assume la fonction de directeur adjoint du Centre d'études et de recherches yéménites de Sanaa. Très actif dans la vie littéraire de son pays, il est auteur de plusieurs recueils de poésie où l'histoire du Yémen et les légendes populaires constituent une grande part de son inspiration et nourrissent sa vision du Yémen contemporain. Militant de la cause arabe, ses essais sont connus dans tout le Moyen-Orient. Il donne à lire un certain nombre de recueils et en particulier *Le retour de Waddah al-Yaman* (1976) et *Les feuilles du corps revenu de la mort* (1986). Les deux poèmes suivants, tirés de *Poèmes de la Révolution yéménite* (1979) ont été traduits collectivement sous la direction d'Étienne Renaud et de Claudie Fayein

### Sur le pont de la rivière vide

*(Tout visiteur de Sanaa connaît la rivière à sec qui traverse la ville.*

*Un pont enjambe cette rivière poussiéreuse.)*

La nuit prisonnière s'étendait sur le lit de la terre  
Buvant les nuages de la saison pluvieuse.  
Feu au sein des étoiles de l'Orient éteint,  
Le soleil était comme une femme prisonnière  
Voilée de ténèbres derrière l'horizon.  
Le vert visage de la joie s'était brisé  
Nulle paupière lavée par le sommeil  
Sommeil sans sommeil,  
Les arbres, les hommes, les rochers, la mer - sans sommeil.  
La rivière - sans rivière...  
Le pont émigré au désert  
Les yeux s'usent à scruter l'obscurité  
Et se ferment effrayés.  
Sur son visage de pierre, des milliers de regards assoiffés...  
Aiguillons, épines, questions :  
Où est l'eau, où est la rivière ?  
Ô pont dans le désert  
Les palmiers de sa joie ont séché,  
Les oiseaux de notre ville ont péri dans le sable  
Meurent les cavaliers du soleil levant...

Quand reverdira le soleil;  
Quand les nuées seront-elles grosses de pluie ?

.....  
Sommeil sans sommeil  
Rivière sans rivière.

Ivre de détours...  
Au sein de la terre s'enfonce le pont  
S'enfoncent ses assises de pierre  
Le flanc de la terre jaune  
Est blessé par le noir ennui de la pierre  
Le mal ronge au cœur le rocher,  
    Il suinte au visage de la nuit  
    du sang  
    une tombe  
    une litière de mort.

\*

L'absence d'eau est un cri  
Et la nuit une femme lascive  
Qui s'étire sur le lit de la terre, enceinte et frivole  
Le soleil tarde au rendez-vous  
Qui le réveillera ?  
Qui le sortira de sa couche ?  
Dans la nuit muette, notre voyage a trop duré  
Pour nous, pas de soleil... pas de nourriture...  
Pas de rivière... pas d'espace...  
Le pont s'enfonce  
    s'enfonce  
        s'enfonce  
Des regards altérés percent le visage des pierres  
Et les pierres les écrasent de leur silence  
La nuit s'étend comme une fumée  
Cherchant un autre feu  
Cherchant un cœur dans un autre lit  
L'aube va-t-elle enfin venir ?  
Ici, la terre est une jeune femme qui attend l'aurore,  
Enceinte...  
Elle enfante la glaise rouge et verte  
Elle allaite les arbres et les roses rouges  
Pour que viennent les oiseaux du jour  
Qui construisent des villes chaleureuses,  
Des ponts pour l'amour, et des rivières pour l'eau.

## Deuxième rencontre

Et nous nous sommes retrouvés...  
Dans nos yeux, plus rien ne brille  
Le fleuve d'amour s'est tari.  
La nuit, sous la gelée blanche, s'est endormie  
La cendre de l'incendie.  
Cette mélodie qui hier nous berçait,  
Ses cordes se sont tues, sa voix s'est éteinte,  
L'ennui nous a pris, alors vers vous nous avons marché, pourtant  
La route était courte, nos regards n'étaient pas fatigués.  
Sur la rive opposée se sont noyés nos récits,  
Notre passé a fait naufrage  
Nos buts ne sont plus les mêmes.  
L'ami de toujours n'est plus un ami.  
Le verre cassé est tombé en poussière,  
Ses lèvres : un vin généreux  
                  mais qui a perdu sa couleur.

## Salman Masalha

1953 (al-Maghar, Galilée, Israël)-

Salman Masalha vit à Jérusalem où il travaille comme enseignant de littérature arabe à l'Université hébraïque. Emprisonné deux fois à cause de ses convictions pacifistes, il a traduit en hébreu *Une mémoire pour l'oubli* de Mahmoud Darwich et *Le trône sauvage* de Sahar Khalifa. Ses poèmes en arabe sont réunis dans trois recueils poétiques *Le chant de l'oiseau vert* (1979), *Comme une araignée sans toile* (1989), *Sciences orientales* (1991) et affirment la maîtrise technique du poète et l'esprit mordant d'un homme à part.

### Le poème

Retirez les poissons de la mer  
Rendez les nuées au fleuve  
Effacez de l'enfant  
La marque foncée de la grossesse  
Verdoyantes, les feuilles du chagrin s'étalent  
Et les légendes enchevêtrées  
Nourrissent les tétins de veuves  
Ne vous attristez pas  
Sur ce qui est perdu  
Et surtout ne, ne dites pas  
Que l'espoir  
Est dans le poème  
Si les prophètes viennent à disparaître

(A. K. El Janabi et Mona Huerta)

### L'influence des festivals de poésie sur la couleur des yeux des poètes

#### I

Quand l'Armée Rouge s'est retirée de Budapest,  
Elle n'a pas emporté les couleurs du fleuve.  
Elle n'a pas emporté les danses tziganes.  
Elle n'a pas emporté les amulettes contre la magie, ni  
Les pensées secrètes des poètes. Elle n'a pas emporté  
Les plumes d'oiseau qu'ils ont secouées dans un instant d'amour  
Un instant mouillé par les eaux du fleuve.  
Le poète savait que le fleuve bleu  
Dessinait dans les yeux des bassins de rubis.  
Le poète savait que les plumes étaient précieuses  
Dans la saison froide, en hiver.

Il se mit alors à cacher quelques plumes  
Et quelques mots dans l'eau du Danube.

## II

Quand l'Armée Rouge s'est retirée de Budapest,  
Le poète s'est gonflé, les plumes mouillées posées sur les épaules,  
Et il s'est mis à voler s'élevant dans les nuages vidés  
Par les lèvres. Quand je l'ai vu  
À la foire de la poésie à Rotterdam il vendait  
Des couvertures bourrées de plumes provenant du fleuve  
Assoupi dans ses yeux. Et moi je n'ai pas su  
Que le discours du fleuve coulait des yeux des poètes.  
Et moi, je suis venu du Désert Arabe  
Je sais que la mer est faite de sable doré  
Et que les vagues sont des collines qui se dénudent chaque soir.  
Les bateaux des poètes sont des chameaux, et la nuit, des  
Sentiers battus par le poète dans son voyage perpétuel  
À la recherche de la pluie et des bris de mots.

## III

Me voici, moi, venant dans un pays autre,  
Pour échanger les mots du désert contre les récits du fleuve,  
Je porte fièrement sur l'épaule  
Un appareil photographique magique.  
Je ne sais qu'appuyer sur le bouton qu'on y a fixé.  
Même le film dans son cœur  
S'enroule tout seul.  
Et moi, je ne sais que le chemin de l'établissement qui le développe.

## IV

Je jure que je n'ai pas teint les yeux d'une couleur mienne.  
Que puis-je si tes yeux portent le rouge.  
Est-ce possible que la poésie se soit consumée  
Dans les yeux et soit devenue braise ?  
Est-il possible que l'Armée Rouge occupe secrètement  
L'appareil photo japonais, ou que le vin rouge africain  
Ait été caché par les yeux, et ne puisse paraître  
Que sur le papier Kodak ?  
Ou bien, moi qui suis venu du Désert Arabe  
Je porte dans mes yeux des lentilles fondues  
Par la flamme du sable ?  
Ou bien le cœur à Rotterdam

N'a pas su comment conserver sa couleur  
Dans une caméra japonaise ?

*(Albert Arazi)*

**Maram al-Massri**

*195 ? (Lattaquié, Syrie)-*

« *On frappe à la porte/ Qui est-ce ? / Je cache la poussière de ma solitude sous le tapis / J'arrange mon sourire/ Et j'ouvre...* ». Avec des accents de fragilité empreints d'érotisme, l'étonnante poétesse syrienne Maram al-Massri nous livre un recueil audacieux rappelant par maints aspects la manière de Joyce Mansour. *Cerises rouges sur un carrelage blanc*, dont les poèmes ci-dessous sont extraits, a été honoré en avril 1998 par le prix du Forum culturel libanais à Paris.

**Cerises rouges sur un carrelage blanc**

**3**

Le désir m'embrase  
et mes yeux scintillent.  
Je fourre la morale dans le premier tiroir venu,  
me change en démon,  
bandant les yeux de mes anges  
pour  
un baiser.

**29**

Donne-moi  
l'amour  
mon pain quotidien,  
n'alourdis pas mon triste cœur  
du poids d'un seul atome.  
Prends-moi  
ne me frappe pas même d'une rose.  
Détourne ton regard  
ne vois pas mes défauts,  
envoie-moi tes messagers  
avant d'effleurer ma terre.

**51**

Sur les matelas  
une tache rouge  
mouillée de larmes d'envie vierge  
elle aime pour la première fois  
et se lave dans l'eau de la vie éternelle.  
Cette sueur

chaude  
et ces odeurs étranges  
celles qui émanent  
de deux corps  
célèbrent  
la mort du désir.

**56**

Je le veux  
chaud  
et profond  
qu'il me donne le vertige ;  
Sinon, n'approche pas.  
Ça part  
du petit doigt de ma main,  
pour finir à la pointe de mes pieds,  
en passant  
sur mes monts,  
mes vallées et mes pentes  
et captive  
mon âme.

**73**

Le serpent va mourir  
quand  
il me mordra  
il savourera  
ma douleur.

*(Michal-François Durazo et l'auteur)*

**Mohamed Afifi Matar**  
1935 (*Ramlat al-Anjab, Égypte*)-

Né dans un village du delta du Nil, Mohamed Afifi Matar, après des études de philosophie, se voue à l'enseignement et à la littérature. Journaliste littéraire il fonde la revue *Sanabil* (Les épis) qui réunit, de 1969 à 1972, l'avant-garde intellectuelle égyptienne. Ses opinions politiques et la liberté de parole qu'il fait surgir autour de lui, conduisent à l'interdiction de la revue et lui coûtent la prison à plusieurs reprises. Parmi ses ouvrages *La faim et la lune* (1972), *Tu es son unité et elle est tes membres épars* (1986) et *Les célébrations de la momie sauvage* (1994) lui apportent la reconnaissance de ses pairs et la célébrité. Plusieurs récompenses couronnent son œuvre (prix de la Poésie égyptienne, prix de la Fondation internationale de la poésie de Rotterdam et prix Cavafy). Ferial Ghazoul (*Les belles étrangères : Égypte*, 1997) reconnaît en ce poète préoccupé par les causes publiques, un pionnier de la poésie arabe moderne et une voix unique qui « depuis ses débuts comme poète à la fin des années cinquante, partage les angoisses et les espoirs de son peuple tout en exprimant les courants esthétiques de cette riche période de la poésie arabe. [...] Dans ses textes, divers éléments de son éducation se tissent pour produire des poèmes à la fois engagés et purs ; ils laissent deviner ses lectures approfondies des textes mystiques et sacrés, sa maîtrise de la langue arabe, ainsi que son identification avec les marginaux ».

### Lune rouge

Perçant les murs du village,  
La tombe éborgnée s'envole.  
Les chauves-souris du soir affluent  
Et les lanternes s'éteignent.  
Perçant l'air du village, les araignées tombent  
Et en récitant leurs oraisons funèbres légendaires,  
Les criquets grincent terriblement...  
Ravagent... les astres des ténèbres.  
Les auges s'emplissent alors  
De cendres, lorsque la faim expire.

Notre village est une vieille aux dents arrachées par le pain.  
Sur ses seins se pavanent les hannetons, errent les charançons.  
Dans ses yeux, une lanterne de ténèbres  
Balancée par les saisons du limon aride.  
Dans son flanc, une lame aiguisée est plantée.  
Mais ni son sang ne jaillit, ni sa douleur.  
Sur son crâne, un tatouage brûlant altéré.  
Dans ses tresses, les soleils noirs se lèvent  
Et rouillent les lunes dans leurs élégies.

Notre village fouille les fissures de l'été, à la recherche  
d'un lézard vert,  
De lait de corbeau et de blé de caméléon,  
Et elle en vieillit. Puis s'éteint le sang prisonnier de sa matrice.  
De ses cuisses file une progéniture aux yeux perdus.  
Année après année, les enfants versent  
Le sang primitif, dissolvent les chants légendaires  
Dans l'œil du soleil, puisent la boue dans le monde souterrain  
des esprits et des rêves  
Et se courbent année après année,  
Sans goûter la moindre bouchée.

Les démons des ténèbres hantèrent le moulin du village.  
Ils célébrèrent leurs noces dans son silence,  
Dansèrent sur la rouille des auges.  
Notre village, lui, se lamentait sous le gibet des vents et la faim  
Épanouissait les fleurs des chouettes et les bûches.  
Les garçons frappent aux portes  
Et puisent dans la lune de la famine et les étoiles muettes  
Des poèmes gris  
Les garçons frappent aux portes  
Et invoquent le soleil primitif  
Les garçons frappent aux portes :  
« Viens, par les ponts de glace,  
Ô soleil des cieux enneigés,  
Ô lune des épis, nous sommes juchés dans le noir,  
Privés du goût de semoule, du vert des herbes  
Et du goût de la levure expirant son acide voluptueux  
Dans une matrice d'argile.  
Nous sommes affamés, ô lune des épis... Pousse le moulin muet  
Pour qu'il nous offre, ne serait-ce qu'une poignée de sa semoule,  
mêlé au Fenugrec.  
Ô lune des épis et des mythes,  
Éclate sur le pont de la famine... en tranches de pain »  
À travers les murs du village,  
Les branches du soleil primitif murmurent :  
« Les auges éclatent en rire dans les moulins.  
Sur tes seins, deux nerpruns  
Rient dans le sang de l'enfer à la voix grave.  
Leurs voix rient pour le soleil.  
Elles ouvrent leur porte nocturne entre le sang et l'accouchement pénible ».

*(Walid al-Khachab)*

## **Imane Mersal**

1966 (*Mansourah, Égypte*)-

Il y a chez Imane Mersal, « la volonté de créer un texte poétique qui défie le quotidien et qui finit par le dompter au service du poétique, d'une part, et la conscience presque nihiliste de vivre dans un monde qui l'exclut et dont il faut se moquer, d'autre part. Deux tendances qui montrent l'enfant sous les habits du poète, et le poète sous les habits de l'être révolté ». Si l'on se plonge dans la lecture de *Qualifications* (1989), de *Couloir obscur pour apprendre à danser* (1995) et de *Marcher le plus longtemps possible* (1997), on ne peut qu'être attentif à l'œuvre d'Imane Mersal tant l'approche que nous livre son amie May Telmissany est stimulante et sensible. Ces trois recueils inscrivent la poétesse dans ce que l'on a pompeusement appelé la poésie arabe des années 1990.

### **Amina**

Tu commandes de la bière par téléphone  
Avec l'assurance d'une femme qui connaît trois langues  
Et qui précipite les mots dans des contextes surprenants.  
D'où vient toute cette sérénité ?  
Comme si tu n'avais jamais quitté la maison paternelle  
Pourquoi à ta présence tant de dévastation involontaire  
Toute cette pesanteur  
Qui libère mes sens de leur obscurité ?  
Que puis-je faire  
Quand la chambre d'hôtel m'offre  
Une amie parfaitement impeccable  
Sinon lui lancer au visage  
Une vulgarité dont je suis digne  
Une grossièreté bien choisie ?  
Émerveille-toi donc !  
Je suis juste  
Je te cède plus de la moitié de l'air de la chambre  
Pour qu'en échange tu me voies  
Sans semblable  
Toi qui es de vingt ans l'aînée de ma mère  
Tu portes des couleurs gaies  
Tu ne vieilliras jamais.

Mon amie parfaitement impeccable  
Pourquoi ne sors-tu pas à présent ?  
Peut-être entrerais-tu dans les caisses grises  
En essayant tes affaires tout à fait élégantes  
Pourquoi ne sors-tu plus,

En me laissant tout cet oxygène ?  
Peut-être le vide derrière toi me pousserai-il  
à me mordre les lèvres, repentie  
En regardant ta brosse à dents  
Apprivoisée... et mouillée.

*(Walid al-Khachab)*

**Moncef Mezghenni**  
1954 (Sfax, Tunisie)-

Moncef Mezghenni s'essaie très tôt à la poésie avant-gardiste des années soixante. Peu de possibilités éditoriales s'offrant à lui, il divulgue ses poèmes dans des lectures publiques. Cette oralité leur confère quelque chose de la clameur d'une époque. Il se plait à ciseler son écriture avec la minutie d'un artisan et son poème épique : *Le meurtre de Ayyache le Ksibien et ses excuses pour ressusciter dans une guerre future* (1982) le rend célèbre. Rapporteur d'attitudes quotidiennes et mineures, c'est tout un monde de sensations qu'il nous livre dans une œuvre où « Le poète grandit de la lumière du rêve avec l'œil d'un pauvre que picore les bourreaux, alors que les mots le volent pour qu'il devienne la lanterne dans les ténèbres profondes ». *Les raisins de la fausse joie* (1981), *Graines* (1989) ou *Le cheval du vent* (1994), recueils réunissant la plupart de ses œuvres sont là pour en témoigner. Moncef Mezghenni est aujourd'hui président de la Maison de la Poésie de Tunis.

### Paroles de canard

#### 1

La mère du poète dit :  
« Mon fils...  
Maudite soit la pauvreté.  
Je n'ai pas de billets de banque  
Pour acheter de l'encre  
Et ton père  
N'a laissé qu'une plume de canard sauvage »

#### 2

Avec la plume le poète se mit à écrire le plus cher des poèmes  
Et la mère à enregistrer ce bouillonnement avec l'encre  
de la mémoire populaire  
Jusqu'à ce qu'il retentît dans les oreilles du palais  
Le pouvoir décréta ceci :  
« Nous avons décidé :  
de condamner la pauvreté  
Nous avons décidé  
d'offrir au poète des plumes en or  
des encriers en argent  
des carnets roses  
et enfin une liasse de billets de banques »

#### 3

Le poète devint membre du corps du palais  
On lui rendit hommage  
Après avoir imprimé son recueil  
Les respectables critiques tenaient leurs lunettes  
Vantaient sa vision prophétique  
Sans arrêt jusqu'à ce qu'une femme  
Se levât du fond de la salle  
Toutes les oreilles se rassemblèrent sur ses lèvres  
Le silence écouta  
Les souffles des invités et ne fut rompu que par  
Le chuchotement du poète dans l'oreille du chef de la cérémonie  
« Prière. Approchez le microphone de ses lèvres  
Cette femme je la connais »  
(Je connais le visage de la femme par ses yeux)  
La femme debout, ses lèvres nues de joie  
Criait devant le microphone :  
« Je suis la mère du poète  
Le poète est mort pétri par les dents du pouvoir  
Quelle chute !  
Maudite soit la prostitution  
Avec la plume de canard il écrivait des poèmes en or  
Mais avec la plume en or  
Il n'a écrit  
Que des paroles de canard ! »

*(Tahar Bekri)*

**Azzedine Mihoubi**

1959 (Wilaya de M'sila - Algérie)-

Après des études supérieures dans le domaine de la littérature et des arts plastiques Azzedine Mihoubi épouse la carrière de l'administration puis de la presse. Membre fondateur de la Ligue nationale des journalistes algériens, il a également contribué à la fondation de l'Association des éditeurs de son pays. Actuellement président de l'Union des écrivains algériens, il a participé à diverses manifestations culturelles dans les pays arabes. Parmi ses œuvres poétiques, il convient de distinguer *Au début étaient les Aurès* (1985), *Le Palmier et la rame* (1997) et *Caligula peint Guernica à Rais* (1999). Les deux poèmes suivants traduits par l'auteur lui-même sont extraits de ce dernier recueil.

**Le mur**

Un homme venu des cendres  
Des années de braises  
Se blottit dans l'ombre d'un pin  
Contemplant l'aiguille de sa montre  
Qui baille de la fatigue des soirées mélancoliques  
Il écrase les cendres de sa Rym\* et dit :  
« Quand les braises deviendront-elles des roses  
Et le son des balles se muera-t-il en chant  
Quand la tristesse fermera-t-elle ses portes  
Le pêché se confessa-t-il de son mal  
Le ciel fleurira-t-il dans les prières ?  
Quand la peur quittera-t-elle mon sang  
Les murs m'offriront une saison pour la paix ?  
Quand ?  
Voici venue la nuit  
Ils pourraient venir ou ne pas venir  
Quelle sera la différence ?  
Eux, seuls, savent  
J'attends la mort sous le mur  
Demandez moi demain  
J'aurai peut être survécu  
Eux seuls savent  
Les tueurs connaissent le mal  
Puis il succombe au sommeil  
Les cendres de sa cigarette  
Suivant les traces des tueurs...

\* Rym : marque de cigarette algérienne

## Le foulard

Voilà une rose terne  
Qui suit les pas de son ombre  
Dans le discours des femmes  
Elle rougit à la vue de Roukaya  
Roukaya, la dame de la douleur exquise  
Se baigne, égorgée, dans le parfum des fiancées  
Dans la saison de la danse  
Dans l'extase de la fin

Roukaya apparaît du pain de la patience  
De la senteur du jasmin  
Brode son foulard  
Avec la passion  
Et au chant du coq ouvre sa fenêtre  
Et fait ses prières  
Elle sait que demain est son hier  
Qu'hier est un demain  
Qui ne viendra point  
Que la distance entre le rêve et la mort  
Est une poignée de poussière.



et laborieuse.  
Dès le petit matin  
Elle éveille les sirènes  
Dépêche les ambulances en tous lieux  
Trimbale les cadavres dans l'air  
Glisse les brancards sous les blessés  
Incite la pluie à couler des yeux maternels  
Creuse la terre  
    Retire des décombres  
        des blocs étincelants  
        ou des amas blafards qui palpitent encore.  
Elle multiplie les questions dans la tête des enfants  
Distrait les dieux en lançant dans le ciel  
Des missiles et des feux d'artifice  
Mouille les mines dans les champs  
Fauche des trous et des bulles  
Pousse les familles sur les routes  
Se tient aux côtés des religieux  
Lorsqu'ils injurient Satan  
(Le pauvre, il souffre de sa main  
    encore plongée dans les feux de l'enfer)  
La guerre jour et nuit poursuit sa besogne  
Inspire aux tyrans de longs discours  
Donne des médailles aux généraux  
Et des sujets aux poètes  
Elle renforce la production de prothèses  
Offre des festins aux mouches  
Ajoute des pages aux livres d'histoire  
Renvoie dos à dos victimes et assassins  
Apprend aux amoureux à écrire des lettres  
Accoutume les filles à l'attente  
Remplit les journaux de nouvelles et d'images  
Bat le tambour pour son anniversaire  
Construit des maisons neuves aux orphelins  
Diligente les pompes funèbres  
Tape sur l'épaule des fossoyeurs  
Accroche un sourire à la face du chef.  
La guerre s'applique avec constance  
Et pourtant personne n'en fait l'éloge.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## Hussaine Murdane

1927 (Dwêrîj, Irak)-1972 (Bagdad, Irak)

Écrivain et journaliste, Hussaine Murdane, cet admirateur irakien de Baudelaire et des surréalistes, compte parmi les poètes les plus audacieux du mouvement innovateur poétique irakien. Co-fondateur à la fin des années quarante, avec Buland el Haidari, de la revue éphémère *al-waqt al-dhai'* (Le temps perdu), il a dans la poésie irakienne un rôle de défricheur. L'évocation courageuse de thèmes sexuels, mise en œuvre avec une langue dépouillée et crue dans son premier recueil *Poèmes nus* (1949), soulève une tempête de critiques. Le recueil est saisi et le poète emprisonné durant un mois. Fidèle à son tempérament d'iconoclaste, il s'essaie à tous les genres et publie divers poèmes de facture classique ou moderne, en vers libre ou en prose. Entre les recueils poétiques qui font sa notoriété, distinguons *Images terrifiantes* (1951), *Balançoire aux cordes tranquilles* (1958), *Les branches du fer* (1961) et *Une manière particulière* (1967). Semblables à des tapis volants, les poèmes et les textes de son ouvrage posthume *Qui va gratter la rouille ?* (1988), transportent les lecteurs au cœur de l'imaginaire.

### Dernier gala

Dans un bol de miel, l'abeille s'est noyée.  
Elle ne songe plus au plaisir de butiner...  
Tous les jardins du monde  
S'épanouissent autour de tes lèvres  
Alors ne me prive pas du plaisir  
De m'asseoir entre tes cils  
La seule poésie qui m'enchant  
Naît à chaque instant au fond de tes yeux.

Ne me dis pas que je suis épris de toutes les couleurs  
Je ne m'attarderai pas sur ta joue éclatante,  
Mes ailes se sont blotties  
À la fenêtre de soie de ta poitrine d'enfant.

Ô village virginal  
Quand va s'ouvrir la porte verte  
Pour recueillir le voyageur maudit ?  
Dans mon cœur s'est brisée la boule de cristal  
Et j'ai besoin de tes lèvres  
Pour retirer les éclats de mes multiples blessures

Pour l'amour j'ai rédigé mille requêtes,  
Mais je n'ai signé  
Que celle qui t'était destinée

O plume d'opium,  
O intarissable coffret de musc.  
Viens vite avant que ne s'échappe le matin  
Car sur ton bras orné de parfum,  
Je veux un dernier gala pour honorer le chant.

Tous sont partis  
Il ne reste dans le café obscur  
Que mon visage triste  
Entre et disperse tes étoiles  
Dans la nuit morte.

Je viens vers toi  
La source en moi s'est tarie  
Et la rouille s'est répandue dans mon sang  
Laisse-moi approcher  
de la pluie entre tes doigts,  
Pour que s'humecte la pierre sèche de ma bouche

Ah !  
Les roses ne poussent pas en enfer  
Et je t'aime  
Je rêve de consigner mon dernier soupir  
Sur ton épaule frêle.

### **Qui va gratter la rouille ?**

Le matin courait vers le crépuscule, et je n'étais ni jovial ni inquiet. Ici un poème, là un article et une nouvelle. Je souris. Des nuées d'employés et d'étudiants se précipitaient vers la panse de la baleine écarlate. La fête était finie. Je longuai le trottoir. Un couteau et une corde grise. Et à l'horizon blanc un nuage brun en forme de bouquetin. La forêt au fond de moi se mit à bâiller. Monstres, guerriers et perroquet sur une longue branche. La nuit patientait derrière mon cœur. Elle m'attendait. Ma nuit particulière. Soudain apparut une femme de l'Ancien Testament, le croissant noir sur le sourcil !

Cette délicieuse créature était un étal de pommes et de citrons. Elle courait au marché. Il m'arriva de vendre mon pantalon pour me saouler. Deux écrivains m'accompagnaient. Nous avons bu le pantalon au casino de Balqîs. La corde grise s'enroula autour de mon pied. D'où es-tu venue ? Mon front touchait les sabots du bouquetin. Celui du nuage noir. Me voilà à la distribution des prix ! Un jeune ouvrier arrivait essoufflé. Il avait quelque retard. Il avait le visage de mon frère. Je t'aime. J'ai continué à me faufiler entre mes rêves. Mon costume gris à Istanbul, ma photo encadrée à Moscou, et j'étais ici dans ma maison au nouveau quartier à Bagdad, avec une livre de riz et un paquet de cigarettes. Ah ! Ah ! Ah ! Le matin courait vers le

crépuscule et le poème n'était pas encore achevé. Si je pouvais savoir qui est celui qui marche sur le fil du couteau ? La vague avançait et la mer était toujours à la même place. Si la demoiselle responsable de la propreté de mon linge avait lavé ma chemise je serais parti voir mes amis à la Maison de la presse ! Mais c'est une méchante fille, à quoi bon la blâmer ? J'arrivai au pied de la colline. Le poteau télégraphique chantait. Un air sans paroles voyageant vers l'inconnu. Sur la gauche, une pelle transportait du sable vers le coffre d'une voiture. Le paysan déclarait que le sol de son jardin était trop bas. Je m'arrêtai pour contempler l'hiver dans la voûte azurée. Le bouquetin se métamorphosa en navire et ruines d'un village désolé. Mon ombre se rétrécit dans sa partie haute. Je me sentis comme un grain de sable au fond du gouffre. Sous peu le théâtre et l'acteur disparaîtraient. La nuit m'attendait alors que le temps me scrutait et déposait ses hardes sur mes yeux. J'étais un aveugle dissertant sur des couleurs ! La veille, j'avais vu les œuvres de Balzac dans un landau ! Le landau des livres abandonnés ! Cette comédie dure depuis dix mille ans. Soudain, le chemin s'est transformé en coupe de poison. Si seulement je pouvais égorger l'Histoire et toutes les langues ! Sur la lune une station, et sur l'équateur un Indien jouant avec un serpent. Au parlement du Chili siégeait le poète Pablo Neruda. Quand je l'ai croisé au Kremlin ses yeux se perdaient dans la vague ! Nous sommes tous sur le même bateau : la femme de l'Ancien testament, le jeune ouvrier, la lune, la pelle, Pablo, le serpent indien et moi. J'atteignis la maison, ma sépulture provisoire. La figue, le tamarin et sur le toit le gazouillis d'un oiseau. Qui tirait l'eau du puits ? Mille robinets prisonniers de ma poitrine. Ô mon Dieu, quand reviendra la main qui gratte la rouille ? J'entrai. Le spectre occupait la chaise et le parfum avait envahi les voilages. Le salut était une souris ignorant le chemin de la souricière et mon divertissement une poignée de sumac. Je m'effondrai près de la fenêtre comme une bourse d'air se trémoussant dans le salon.

*(Antoine Jockey, A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

**Khaled Najjar**

1949 (Tunis - Tunisie) -

Des études de lettres à l'Université de Tunis accomplies, Kaled Najjar partage son temps entre l'enseignement et le journalisme littéraire. Il participe à la revue *Alif* et publie ses poèmes dans différentes revues tunisiennes et du Moyen Orient avant de fonder et de diriger une revue bilingue *Le livre des questions* et d'éditer la poésie d'auteurs francophones des deux rives de la Méditerranée. Il a ainsi traduit une sélection de poèmes d'André Velter : *Pour quel soleil. Poèmes choisis* (1994). Sa vie faite de voyages et d'errances le conduit par ailleurs à publier à Londres son premier et unique recueil de poèmes : *Poèmes pour l'ange perdu* (1990) qualifié par le critique Jean Fontaine de « vaste périple métaphysique du novice vers le noyau, à travers la mémoire et à l'inverse de l'habitude... ».

**J'étais petit**

Quand j'étais petit  
Le vent était ma demeure  
Les sonneries des écoles mes chansons

Je m'en allais  
Obscur comme le nord  
Conspirateur comme le printemps  
Je m'en allais  
Jusqu'aux sources de minuit  
Le monde se reflétait dans mon premier miroir  
L'if  
Grandissait dans mon sommeil  
Comme dans les îles

**Coquillage**

Ô coquillage  
Soie de la voix de ma mère  
Ô coquillage  
Où sont tes grands portails  
Qui mènent vers la nuit  
Qui mènent vers les rochers des mers  
Car après mille ans  
L'aiguille de la mort sera à l'équateur

**Poème**

Je porte la bougie et les fleurs  
Dans le silence de ma main  
Je porte le miroir, la chaussette et le nuage  
Dans le silence de ma main  
Ton chant s'est égaré dans un été lointain  
Et dans des lampes à pétrole  
Je porte le cahier, les portes et la mer

Les papillons  
Et la tristesse de l'éternité.

*(Tahar Bekri)*

## **Hassan Najmi**

1959 (Ben Ahmed, Maroc)-

Poète, journaliste, président de l'Union des écrivains du Maroc et membre fondateur de la Maison de la poésie, Hassan Najmi est responsable du service culturel du journal *al-Itihad al-Ichtiraki*. Il est l'auteur de quatre recueils de poèmes, d'un roman et de différents portraits de poètes comme ceux de Jaccottet, de Maïakovski ou de Joyce Mansour. Dans son dernier recueil, *Petite vie* (1995), vibrant d'une écriture ciselée, le sentiment de l'amitié, sang lesté d'éther au sein de la ville, s'embrase aux étincelles du quotidien.

### **Rieur**

*À Ahmed Sanoussi (Bziz)*

*Artiste riant qui ne change pas  
d'armes*

Je le connais comme une rose connaît sa couleur. Célèbre par ses largesses. Par son ironie, le monde rentre dans un chapeau. Il n'écrit pas de poésie. Sa moquerie anime les battements du poème. Il improvise, facétieux, une chaleur pour les soirées.

Son rire est élévation comme s'il franchissait le pas vers la première Apocalypse...

Il est au rire ce que l'arbre est à la verdure. Un rire qui vient de loin, autant que les temps aqueux. Pas aussi loin que l'eau du rêve. Un rire qui mûrit la main.. Rire d'une main qui mûrit le blé.

Le rire unique, par un seul geste, éveille désespoir et souffle.

Exactement comme je le connais, il fait rire le firmament comme si l'azur ne servait à rien.

Le rire d'abord.

La douceur d'un rire.

Le rire d'un renard à l'extrême coucher.

L'insouciance aime les trottoirs.

Là, un sourire lui tendra la main.

Une insouciance sans carte d'identité.

Le rire connaît les traits de son empreinte.

Un rire... comme le rire, ravive les balafres de l'âme.

Comme si ton regard était indifférent

Mais, en plein courant, tu relèves la bêtise.

Le rire, sans racine, est comme la graine.

Un rire aimant

Ha... ha. Mais il confond les pierres.

Dans la poussière du sommeil, seul ton aiguillon se lève.

Cet humour est un don pour l'intimité. éveillé comme la lumière.

Tu plaisantes en provoquant de petites idées

Comme si tu portais la bannière.

Ton rire éclate pour que l'azur ne fasse pas le vide.

Un rire qui emploie le temps.  
Le ton élégiaque qui console l'âme en débandade.  
Dans quelle ombre fermente ce rire ?

Tu ris.  
Tu fais seulement rire.  
Sans occupation -  
Comme un poète.  
À nous aussi.  
Aucun fleuve ne ment à ses rivages.  
Depuis longtemps, nous levons les rideaux du rire.  
Du rire... Pas exactement - Mais un flottement d'horizon  
Même le geste passager ouvrent les lèvres.  
Un rire qui frappe le cœur, qui mouille l'âme ainsi que la paume d'un nuage.  
Les lèvres se serrent, se desserrent comme dans un baiser.  
Nous plaisantons pareils à des cadavres vivants.  
Puisque derrière ce parcours nulle main  
Tu es venu pour ouvrir sa bouche.  
Combien de rires bâilleurs attendent que tu tâtes le temps !

Quel humour attirent tes mains  
Humour qui restitue au visage son enfance.  
Je ris maintenant  
Mon âge s'endort dans ton rire.  
Ton rire apporte de l'eau au lit de ces vallées.  
Ton rire est noble -  
Fais-tu rire ces tristes dieux ?  
Nos lèvres se sont pétrifiées  
Comment remues-tu ces pierres ?  
Nous rions, car nous n'avons pas fini de rêver.  
Nous rions comme le coup n'est pas empli de nuages.  
Le fou rire rit tout seul.  
Le rire n'a pas d'ailes et vole dans l'âme.  
Parfois le rire est douloureux.  
Toujours.

Comme si un azur se précipitait dans ton rire.  
Ces bouches obscures ne plaisantent pas.  
Cadavres en avance sur la mort, éternels éphémères  
Détourne-toi de ces tables qui ne boivent pas à ton verre.  
De jours qui ne se réveillent pas.  
Combien de rires tiens-tu à la main.

*(M'hamed Hamrouche)*

## **Ibrahim Nasrallah**

1954 (Amman, Jordanie)-

Poète, romancier et journaliste, Ibrahim Nassrallah est né dans le camp de réfugiés d'al-Wahdat à Amman. C'est un roman, *Les plaines de fièvre* où il conte, avec une verve hallucinée, ses expériences de jeune enseignant dans la région de Qunfudha en Arabie Saoudite, qui lui ouvre les portes de la célébrité. Son œuvre poétique a été honorée à trois reprises par le prix de poésie décerné par l'Union des écrivains jordaniens (1980, 1982 et 1984) et par le prix Sultan Uweis (Émirats Arabes Unis) en 1998.

### **Les ailes**

Chaque fois que j'attrapais un poème  
J'attrapais une aile qui me guidait vers cette lueur  
Permanente au cœur du monde  
Et vers ce sang  
Qui coule dans les veines des créatures  
À présent je sais que la joie possède  
Plus d'un aileron  
Voilà pourquoi cette nuit je traverse la ville  
Avec mon léger pécule  
Et mes doigts familiers de poèmes,  
En quête d'une guitare  
Je sillonne la cité à la recherche d'une aile  
Et le matin quand se lève le soleil,  
Que le monde semble plus vaste que les mots,  
Plus long que les cordes ombrées  
Par les chants et l'éclat de la rosée,  
Je cherche les couleurs  
J'achète une plume et du papier  
En quête d'une autre aile  
Mais me blessent  
Ce corps qui lentement s'assèche  
Et la pensée de ne plus pouvoir danser de ballet,  
Joie voletant de ses milliers d'ailettes.

(Antoine Jockey, A. K. El Janabi et Mona Huerta)

### **La main**

La main,  
Belle branche du jour aux feuilles digitales,

Est douce comme un ramage  
Elle ne capture point le vent  
Et laisse filer l'eau  
Mais dès qu'elle s'élève  
Elle rassemble l'espace  
Unifie la terre  
De la fleur sauvage au palmier  
La main  
Est chaleureuse à nos pleurs  
Amante à nos fatigues  
La main  
Miracle du rêve  
Mythe de la création  
Couleur du pays  
Colonnes de lumière  
Ou poignée de braise  
Elle est colère et compassion  
La main est une prairie  
Un florilège de chants d'enfants  
La main est une constellation  
Elle n'est ni livre  
Ni lignes  
Alors, n'entrez pas dans les détails  
Ne lisez pas son silence,  
Ni ses reliefs  
Vous ne trouverez rien  
Toutes les lignes et les courbes qui l'avaient occupée  
Nous avaient été infligées  
Dès les premiers malheurs  
Jusqu'à ce que l'infortune se propage  
La main  
Ne la lisez pas  
Lisez ce qu'elle écrira  
Lisez ce qu'elle fera  
Élevez-la  
Élève-la  
Jusqu'à ce qu'elle devienne ciel !

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Amjad Nasser**

1955 (*Al-Turra, Jordanie*)-

Rédacteur en chef de la page culturelle du quotidien londonien arabe *al-Quds al-Arabi* depuis 1987, le poète jordanien Amjad Nasser a publié un livre de voyages et huit recueils poétiques dont *Éloge à un café* (Beyrouth 1979), *Les bergers de la solitude* (Amman 1986), *L'arrivée des étrangers* (Londres 1990), *Heureux celui qui t'a vu* (Londres 1994) et *La trace de l'éphémère* (sélection de poèmes publiée au Caire en 1994). Écoutons Antoine Jockey parler de cette œuvre inquiète et érotique : « D'un poème à l'autre, Nasser exprime un même souci, celui des mots, et un même trouble, celui que l'on éprouve devant ces poèmes qui demeurent *feuilles muettes dans la bouche*. Alors s'explique cet effort purgatoire immense auquel il se livre, retrouvant l'enfance de la bouche et lui permettant de vibrer avec cet univers qu'il aime tant. Mais entre *les cymbales des steppes lointaines* qui rivent son attention et *golfes supposés* que fixe son regard, Nasser, défait, prend le chemin ascensionnel de l'amant pour asservir son savoir à son chaos, son pouvoir à son amour, et peut-être parvenir ainsi au *fruit illuminé qui embrase les profondeurs et blanchit les yeux d'allégresse* ». *Qantara*, Été 1998, n°28, p. 79

[*Ascension de l'amant*, L'Harmattan, 1998]

### **L'odeur rappelle**

L'odeur revient pour rappeler...

L'odeur même

De tout ce que le songe et l'aura

Abandonnèrent et envahirent.

L'odeur rappelle

Les dons sans donateur

Les lits des chambres matinales

Les vêtements abandonnés aux patères

Le rayon réfracté sur les muscles

La poussière traînant aux poignets

Les souffles éprouvant de nouvelles trajectoires  
vers les cimes de l'air

Les eaux séminales coulées sur les dentelles

Le sternum

Les béliers excités par l'urine

Les cosmonautes extasiés par la mine lunaire

Le conifère

Les lilas

La pointe

Les pluies gargouillant sur des toitures de boue

Le blé amassé dans les granges.

L'odeur rappelle les nids  
L'écoulement  
Le défaillance  
La rondeur  
La margelle  
L'odeur...  
L'odeur même qui saisit  
Au milieu de soirées suspendues  
Au chancre du délire.

Laisse le guetteur de fissures  
Assister à l'éveil du papillon.

L'odeur  
Monte  
Aux  
Narines  
La libellule  
Vole entre les colonnades  
Et s'abat  
Sur le seuil.

Rapproche  
Le chasseur de faiblesses  
Des lamelles d'or.  
Rapproche-le  
Des poils poussés sur le marbre  
Du poinçon de la myrte  
De la corolle des fleurs de la pâmoison  
De celui qui retrouve l'enfance de la bouche  
Libérant la langue tel un serpent en quête...

L'odeur reste  
Sur les mains en dépit de l'eau  
Dans le nez et sur les lèvres  
Dans la poitrine ébréchée  
Sur le lit  
Entre les draps  
Dans l'air vaniteux  
L'odeur même.

Ah les décrets du jour quand s'amorce la retraite  
Ah les conventions tombant l'une après l'autre  
Ah les désirs lorsqu'ils lancent les panthères dorsales  
Pour marauder au refuge de l'abandon.

*(A. K. El Janabi et Charles Illouz)*

## Salwa al Neimi

195 ? (Damas, Syrie)-

Rédactrice au quotidien *al-Qods al-Arabi*, auteur de trois recueils poétiques *Parallèles* (Paris, 1980), *La tentation de ma mort* (Le Caire, 1996), *Ceux que j'aime sont tous partis* (Le Caire, 1999) et d'un recueil de nouvelles *Le livre des secrets* (Le Caire, 1994), Salwa al-Neimi, après des études de langue et de littérature arabes à l'université de Damas où elle naquit, s'installe à Paris au début des années soixante-dix, pour étudier la philosophie musulmane, le théâtre et le cinéma. Elle y réside toujours et travaille en qualité de chargée de presse au département de communication de l'Institut de monde arabe. Son œuvre aborde le jardin secret de l'éros arabe dans un langage audacieux et plein d'humour.

### Miel est mon nom

Je suis une femme qui passe sans être vue  
(Pourquoi, donc, me nommer miel ?)  
Ma chevelure n'a rien d'une nuit gitane, mes yeux  
Sont ternes et tant d'autres de mes traits leur ressemblent.

(Que faire de mes doigts lorsqu'il me regarde ?)  
L'odeur de la couleur blanche, des stérilisants, des couloirs de la peur.  
(Que faire de ma langue lorsque je retourne sur mes pas ?)  
Ma tête est dans un trou et mon corps est un chiffon  
à la dérive, qui fuit mes yeux,  
Et mes pieds tâtent le sol froid comme mon cadavre.

Pourquoi me nommer miel,  
Si je suis inodore ?  
Suis-je morte à mon insu ?

### Qui chevauche la mer...

De la beauté, je ne vois que ce qui me tente.  
Au bord de la mer, un homme noir m'a rencontrée.  
Il mange le fruit en me regardant  
Ses lèvres puissantes se mouillent en me regardant  
Son menton se mouille en me regardant.  
Ses doigts. Ses dents. En me...  
Je mouille, aussi, et me demande  
Si cette belle noirceur est contagieuse ?

### **Scène finale**

L'homme solennel analyse les résultats des élections  
Et évalue le prix des dessous féminins  
Un autre pose sa montre devant lui et me désire  
(avec la concupiscence de tous les hommes qu'il imagine dans mon lit)

Et moi ? Lentement je mijote, seule,  
Dans une grande marmite  
Et c'est moi qui tourne autour,  
Et pousse des cris de victoire.

### **Si la pauvreté ...**

Des arbres je ne connais que les images dans les livres  
Et les noms dans les dictionnaires  
C'est vrai pour beaucoup d'autres choses :  
Les insectes, les herbes, les fleurs, les métaux,  
Les pierres. Mais plus complexes sont les idées :  
Elles n'ont pas d'image.

Elles s'emmêlent dans ma tête,  
Se mélangent, s'embrouillent, se liquéfient  
Tel le plat des pauvres.

*(Antoine Jockey, A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## Salah Niazi

1935 (Nasiriyya, Irak)-

Salah Niazi qui vit en exil à Londres depuis 1963 est sans doute l'une des voix les plus personnelles et les plus indépendantes de la poésie arabe. Considéré comme la dernière grande plume de la génération des années cinquante il aime à se définir comme un poète au cœur arabe et à l'esprit occidental. Essayiste, traducteur et animateur de la culture du Moyen Orient au Royaume Uni, il est avec sa revue *al-Igtirab al-adabi* (L'exil littéraire) un véritable pont entre deux rives. Il offre ainsi une tribune à tous les émigrés arabes en même temps qu'il donne à lire, dans des traductions soignées, les textes emblématiques de la littérature occidentale (Ulysse de Joyce ou Hamlet de Shakespeare). Parmi ses recueils poétiques on retiendra surtout *Cauchemar en plein soleil* (1962), *Le penseur* (1971), *Le Hennissement en conserve* (1988) ou *L'illusion des noms* (1998). L'objet dans sa poésie n'est nullement brouillé par la subjectivité de l'observateur. Brillant de toutes ses nuances et porté par des mots scrupuleusement choisis par le poète, il parvient à gagner sa liberté, à s'adresser lui-même au lecteur et à lui livrer ses secrets. Salah Niazi, le poète de la distanciation par excellence !

### Se multiplier

Dans une chambre d'hôtel comme dans une chambre d'hôpital  
Deux situations qui se ressemblent nécessairement  
Les draps amidonnés t'éloignent de tes habitudes domiciliaires  
L'air stérilisé trouble ta respiration  
Même la propreté est une prévention et n'est pas normale  
Une chambre et une autre voisinent comme des villes sur une carte  
Entre un lit et un autre des temps brisés  
Et entre un étudiant et un autre des couloirs interdits  
Dans la salle d'examen, un monde qui n'est pas tranché, entre-deux.  
Même le plus ignorant des étudiants ne capitule pas facilement  
Dans la salle d'examen les questions se posent avec une clarté voulue  
Pour chaque mot un avenir.

Entre un étudiant et un autre des couloirs remplis de veille  
Les instants sont devenus plus forts que tes années précédentes  
Ici l'arbre se mesure à ses fruits seulement  
Entre une chambre et une autre voisinent des villes sur une carte  
Les fenêtres donnent sur les oiseaux  
Le miroir de la salle du bain reflète la distance du voyage.

Dans la chambre d'hôtel comme dans la chambre d'hôpital  
L'oiseau a cent significations, l'eau a un goût différent  
Même le silence se solidifie comme la matière

Il a une histoire et une géographie, une nuit et un jour différents  
Les sens sont à l'extrême écoute.  
Les questions se posent avec une clarté douloureuse  
Dans le stéthoscope du médecin il y a des journées différentes des calendriers  
Le thermomètre sous la langue n'a aucun rapport avec le climat  
Dans les rayons X le secret des secrets  
Un petit point noir par malheur  
Est en mesure d'éteindre l'univers  
La caresse de l'infirmière a une consolation que nous avons oubliée  
dans les bras de la mère  
Et entre un lit et un autre il y a des continents sonores  
Et des ambulances qui scintillent.

Comme un enfant qui se déplace d'une école à l'autre  
Il regarde autour de lui recroquevillé  
Il pèse les habits les traits et le tableau  
Il cherche un ami intime qui deviendra la clef des mystères et des talismans  
Se concentrent sur lui les regards. La voix du maître est sincère  
L'enfant est à l'intérieur du groupe  
et à des kilomètres à l'extérieur. Son oreille chauffe.

L'ambulance traverse les feux  
Sa lampe bleu intense ne cesse de tourner  
Dans la chambre d'hôtel comme dans la chambre d'hôpital  
L'oiseau a cent significations  
L'homme découvre son essence une seule fois  
Il brûle pour l'objet qu'il a perdu. Son vide est immense.

Elle me surprend comme si elle venait de quitter un tableau  
Elle écoute comme les arbres  
On cherche sa sympathie dans un cercle grandissant  
Ses cheveux sont rangés dans un désordre précis  
Ils brillent comme s'ils étaient en feu  
Sa somptueuse joue brune est rougeâtre  
Elle a l'habitude de baisser sa tête pour écouter  
Elle regarde avec la chaleur d'un enfant  
Qui attend la fin d'une histoire excitante.

La salle se remplit de pays et de milieux étranges  
Des villes voisines sur une carte  
Les langages se croisent, les dialectes et les verres s'entrechoquent  
Elle écoute comme les arbres  
On cherche son amitié dans un cercle qui grandit  
Je suis passé devant elle plusieurs fois.  
Elle ne changea pas son écoute

Une seule fois elle changea son sac noir pointillé de gouttes d'argent  
Le sac est maintenant dans sa main gauche.

Elle était sur le point de se déplacer, ne se déplaça pas  
Et moi à l'écart, je scrute la toile d'une fenêtre et d'un miroir  
La fenêtre donne sur les oiseaux  
Le miroir reflète la distance du voyage.

Je pensais à la sage parole de « Si Ali »  
« La vie est un cadeau », je dis cela à haute voix  
Avec son même accent tunisien  
- Quand je suis déçu je pense toujours aux paroles de sagesse !-

Elle dit : « qui t'a appris cela étranger »  
Sa voix a la chaleur des joues timides  
De loin ses joues brûlantes embrasent ton visage.

Par Dieu Si Ali tu es analphabète,  
Tu ne sais ni lire ni écrire  
Et tu as la grandeur des montagnes  
« La vie est un cadeau » Qui t'a appris cela ? La vieillesse ou la pauvreté ?

Apprends-nous l'intuition de nouveau  
Nous sommes las des livres et du ressassement de soi.  
Si Ali dit :  
« La vie est une roue sur laquelle tu montes enfant tu en redescends vieux »

Même le plus ignorant des étudiants ne se rend pas facilement  
Dans la salle d'examen un monde pas tranché. Entre-deux.  
L'homme est suspendu. Entre-deux.  
Il écoute les questions posées avec une clarté mortelle.

Dans le stéthoscope du médecin des journées différentes des calendriers  
Dans les rayons X le secret des secrets  
« La vie est un cadeau »  
« La vie est une roue »  
Et « Si Ali » humecte sa cigarette  
Du bout de sa langue fanée de sagesse.

*(Tahar Bekri)*

## **Mohamed al Sghaier Ouled Ahmed**

*1955 (Sidi-Bouزيد, Tunisie)-*

Animateur culturel depuis 1977, Mohamed al Sghaier Ouled Ahmed connaît les angoisses du chômage de 1987 à 1991. De retour à Paris en 1990, il rêve de créer une maison de la poésie en Tunisie. Dès lors, il ne cesse de travailler à ce projet. En 1992 il refuse une décoration nationale d'art et de culture contestant le jugement de valeur qui accompagne une telle distinction et qui heurte sa sensibilité d'artiste et d'intellectuel libre. En 1993, sa détermination et sa constance lui permettent d'obtenir gain de cause et de faire aboutir son grand projet. Il réussit à faire inaugurer, à Tunis, la première maison de la poésie du monde arabe. Issue des années noires (1970-1990) sa poésie en porte les stigmates : désenchantement, déception, accablement mais aussi révolte, désir de changement et ironie sous-jacente qui toujours opère la distance entre le poète et son œuvre mettant en perpétuel équilibre l'ensemble de ses valeurs.

### **Aux frères indicateurs**

L'indicateur n'a pas maintenant à être dans mon ombre  
Et lapider les oiseaux sur ma lèvre  
Car je suis le roi de la nuit  
Et je n'ai point de secret...  
Sauf mon visage  
Et mon encre qui coule sur le nombril de la capitale  
Et que cela soit :  
Je passerai seul la journée  
Un sein me troublera soudain  
Je saluerai le drapeau !  
Un enfant m'interrogera sur les frontières du pays  
Je l'interrogerai sur les confins de la langue  
Et advienne que pourra  
Seulement...  
L'indicateur n'a pas maintenant à être dans mon ombre  
Et tuer les oiseaux sur ma lèvre  
Car je suis le roi de la nuit  
J'ai pitié de tous les indicateurs  
Et suis dur pour une lèvre froide

### **Au bout de la nuit**

O vin  
Mon ami  
Quand je me réfugie en toi

Et que le secret se dévoile  
Tu m'abandonnes pour le train !  
Et seul...  
Je compte les gares  
Les réverbères  
Tous les chiens sans laisse  
Est-ce que celle-ci est notre maison ?  
Où suis-je ?  
Où est la lumière du jardin ?  
Que dirais-je si tu me questionnais ?  
Je ferais semblant de dormir  
Ca suffit des questions !

### **Viens**

Viens... Ou que le songe t'amène  
Viens... Je suis la lèvre interdite

Pose ma joue sur les tiennes une année  
Et dors... Nous n'aurons plus de parole

Je suis le visionnaire... Et mes chemins sont trois  
Devant ou devant ou devant

Et toi le blé aux mains qui poussent  
Le soleil par où la paix commence

Viens... Après qu'il avance et avance  
Viens.. Avant que l'obscurité ne parvienne

Pour le premier arrivant mon cœur frémira  
Et de dessus mon corps le marbre on ôtera

Là j'ouvrirai ma tombe et vivant me lèverai  
Combien d'amants l'amour n'a-t-il fait ressusciter

### **Papier**

Je suis guéri de la poésie  
Je n'ai plus mal  
Hormis ma crainte pour une nation inquiète  
Mais une chose simple me trouble :  
Le vers de poésie est dans la potence

Je suis allé à maintes reprises à la tombe  
Mais ils m'ont chassé...  
Et seul le papier m'a supporté.

*(Tahar Bekri)*

## Nizâr Qabbânî

1923 (Damas, Syrie) -1998 (Londres, Royaume uni)

Nizâr Qabbânî « ne se consacra entièrement à la poésie qu'en 1966. D'abord diplomate, il représenta la Syrie dans différents pays. Sa popularité s'étendant à l'ensemble du monde arabe, et se sentant débiteur d'un public qui attendait impatiemment la parution de chacun de ses recueils, il abandonna son poste. Dès son premier ouvrage il fut la cible des conservateurs et des esprits obtus. Dans son premier poème il s'écartait d'emblée des règles poétiques classiques et traditionnelles. Son recueil *Tes Seins* lui ouvrit la voie de la célébrité. Par la suite, il choisit comme titre de son deuxième recueil *Enfance d'un Téton*, paru en 1948, qui consolidait sa poésie érotique en la chargeant d'expressions libertines [...] La légendaire audace de Nizâr Qabbânî s'exprima surtout dans ses écrits politiques, lui attirant les courroux des dirigeants et des politiques. Bien qu'ayant déjà publié avant 1967 des écrits à thématiques politiques et à portée *révolutionnaire*, c'est après cette date qu'il tendit vers l'équilibre entre ses deux registres : poétique galante et poésie engagée, et qu'il parvint à l'harmonie entre le rêve et la réalité, entre l'ego et l'œuvre, entre l'illusion et la vérité [...] Sa poésie politique grondait de colère et de révolte. Dans son recueil *Pain, Haschisch et Lune*, paru en 1954, il critiqua le sous-développement des sociétés arabes [...] Une partie de la poésie érotique de Nizâr Qabbânî est incontestablement libertine : il y célèbre les attraits de la femme, son corps, les passions qui la hantent, elle l'amante et l'aimée... C'était là le motif suffisant pour que conservateurs et rétrogrades l'accusent d'immoralité et de vice, accusations qui redoublèrent de force après que ses poèmes furent propagés dans les milieux estudiantins, utilisés comme missives amoureuses entre garçons et filles et brandis comme des étendards contre la chape des traditions sous laquelle étouffait la jeune génération [...] D'aucuns diront de lui qu'il fut un tribun populaire à la poésie simple, superficielle, répétitive et dogmatique, mais ces reproches qui n'eurent aucune incidence sur *le poète de toutes les causes arabes* n'en auront pas davantage sur le *phénomène populaire Qabbânî*. Cependant, malgré cette popularité, Nizâr Qabbânî mourut avec un regret : celui de n'avoir pas été traduit. Les tentatives esquissées dans ce sens furent vaines non pas en raison de la complexité même de cette expérience poétique fondée sur la musicalité du verbe et l'esthétisme formel. Dans la poésie de Nizâr Qabbânî, le fond s'allie parfaitement à la forme. »

*Abdo Wazen ; Qantara n° 28, été 1998.*

[*Femmes* (Arfuyon, 1988)].

### **Pain, Haschich et Lune**

Lorsque naît en Orient la lune...  
Les terrasses blanches s'endorment  
Sous les monceaux de fleurs...  
Les hommes quittent la ville et marchent en foule  
À la rencontre de la lune...

Ils portent le pain... le phonographe... au sommet des collines  
La drogue et ses instruments...  
Ils vendent... ils achètent... du mirage... des rêves...  
Puis meurent lorsque paraît la lune...

Que fait de mon pays ce disque de lumière ?  
Pays des naïfs...  
Et des prophètes...  
Des mâcheurs de tabac et des marchands de rêves ?  
Que fait de mon pays la lune ?  
Pour qu'il perde tout orgueil...  
Pour qu'il mendie à la porte du ciel...  
Que peut donner le ciel ?  
Aux faibles... aux paresseux...  
Qui se transforment en morts lorsque paraît la lune ?  
Les voilà qui secouent de leurs saints les tombeaux  
Peut-être leur donneront-ils du riz... des enfants, les tombeaux des saints...  
Et ils déroulent leurs tapis aux franges chamarrées...  
se distraient avec la drogue qu'on appelle sort...  
Ou le destin...  
Dans mon pays... le pays des naïfs

Quelle faiblesse  
quel anéantissement  
Nous empoignent quand sa lumière déborde  
Les tapis les milliers de paniers  
Les tasses de thé et les enfants envahissent les collines.  
Dans mon pays  
Où les naïfs pleurent  
Et vivent de la lumière qu'ils ne voient pas  
Dans mon pays  
Où les gens vivent sans yeux  
Où les naïfs pleurent...  
Prient  
Forniquent  
Et se fient à Dieu.  
Depuis le temps qu'ils se fient à Dieu  
Et qu'ils interpellent la lune :  
« Oh! Lune  
Source d'où pleut le diamant  
le haschich, le sommeil  
Dieu de marbre accroché à un pan du ciel  
Reste pour l'orient  
Une grappe de pierres précieuses  
Pour les millions d'êtres aux sens détraqués »

Dans les nuits d'Orient  
Lorsque la lune est pleine  
L'Orient se défait de toute lutte...  
Et de toute fierté...  
Car les millions qui courent sans semelles...  
Qui croient aux quatre épouses...  
Au jugement dernier...  
Qui ne rencontrent le pain que dans l'imaginaire  
Et qui s'abritent la nuit dans des maisons de toux...  
Qui ne connaissent pas les remèdes  
Et qui deviennent des cadavres sous le clair de lune  
Dans mon pays où pleurent les naïfs...  
Qui meurent à force de pleurer...  
Lorsque paraît la lune...  
Qu'émeut un accord chétif de luth... un «ya layl »  
Cette mort appelée en Orient : « ya layl »...  
Et chants... dans mon pays...  
Le pays des naïfs...  
Où nous ruminons les longues mélopées...  
Notre Orient qui rumine...  
Son passé et ses légendes anciennes...  
L'Orient qui cherche son héroïsme...  
Dans Abi Zayd-al-Hilali.

*(Vénus Khoury-Ghata)*

### **Marine...**

Dans le port de tes yeux couleur d'azur,  
Il pleut une clarté sonore,  
Des soleils y sont pris de vertige  
Et des voiles .... y tracent  
Vers l'absolu leur voie.

Dans le port de tes yeux couleur d'azur  
S'ouvre une fenêtre sur la mer;  
Au loin, de grands oiseaux y flottent  
En quête d'îles sans nom.

Dans le port de tes yeux couleur d'azur,  
Tombe la neige en plein été ;  
De lourds vaisseaux chargés de turquoise,  
Sans faire naufrage, y font sombrer la mer.

Dans le port de tes yeux couleur d'azur,

je cours sur les rochers comme un enfant  
Humant l'odeur de la mer,  
Fourbu comme un oiseau, de retour.

Dans le port de tes yeux couleur d'azur  
Rêvant de mer et d'embarquement,  
je pêche des millions d'étoiles,  
Des colliers de perles et de lys.

Dans le port de tes yeux couleur d'azur,  
Parlent les pierres dans la nuit ;  
Dans le livre scellé de tes yeux  
Qui donc a mis tant de vers ?

Ah ! si je pouvais être marin,  
Si l'on pouvait me donner un bateau  
Chaque soir, je planterais mes voiles  
Dans le port de tes yeux couleur d'azur.

*(Louis Pouzet)*

## **Fatma Qandil**

1958 (*Le Caire, Égypte*)-

Fatma Qandil écrit en dialecte égyptien et en arabe classique. Auteur d'une pièce de théâtre en dialecte : *La deuxième nuit après la millième* et d'un livre d'essais, elle a également publié trois recueils de poésie. Le premier est paru en 1984 sous le titre *Pour que l'on puisse vivre*, le second *Couvre feu* est édité en 1987 et le troisième *Silence du coton mouillé*, est mis en vente en 1994.

## **Charlie Chaplin**

Le désir... tu peux prononcer seule ce mot après l'extinction de la lumière.  
Et la nuit soufflera la vie dans le murmure de ses créatures.  
Elle t'accordera parfaitement ce que le sexe accorde.  
J'entends : le chuintement de l'eau dans les paradis coraniques.  
Tu souffleras le mot et peut-être l'apprécieras-tu davantage,  
tu trouveras alors la nostalgie étendue  
sur le lit dont tu ne changes les draps que lorsque ton amant décide de t'aimer.  
Souvent, à cause de ta voix si basse, sortira d'entre tes lèvres  
une bulle de savon - que cela ne t'offusque pas !  
Sois assez aristocratique pour ne pas prêter attention à cette retape stupide.  
Une envie trouble de Charlie Chaplin  
te surprendra et immédiatement un film en noir et blanc  
tombera dans tes mains. Même si tu oublies quelques détails essentiels de ta vie,  
tu diras qu'ils sont cachés sous un haut-de-forme de Charlie Chaplin.  
Tu te rendras compte - toi qui es d'habitude prête à subodorer le complot -  
que personne d'autre que Charlie Chaplin n'a porté de chapeau noir  
et que ses larmes - et non pas les tiennes que tu égrènes comme s'égrène  
le chapelet d'un cheikh -  
tu demeureras telle une bille en verre, une vague colorée emprisonnée en son sein  
qui était plantée dans les sables de ton jardin et qui se dressait comme une voile  
qui, peut-être, te fait signe en ce moment.  
De même, s'il y avait une chaise longue et des lunettes de soleil,  
tu cacherais ton corps nu - comme tu le souhaitais toujours -  
derrière deux paupières ouvertes si longtemps jusqu'à la disparition des formes.  
Ainsi, avec un peu d'astuce l'homme renaît...  
Et un peu de nostalgie est nécessaire  
au rêve.

(*Hedi Djebnoun*)

## Samih al-Qassim

1939 (Zarqa, Jordanie)-

Chantre du patriotisme palestinien et du nationalisme arabe, collaborateur en Israël des publications communistes *al-Ghad* (Demain), *al-Ittihad* (L'Union) et *al-Jadid* (Le Nouveau), Samih al-Qassim, qui n'a jamais quitté la Palestine, est avec l'écrivain Issam al-Khoury le fondateur des éditions *Arabesques* de Haifa. Auteur d'une quarantaine d'ouvrages (poésies, nouvelles, pièces de théâtre, essais) et directeur de la rédaction du journal *Kol al-Arab* (Tous les Arabes), édité à Nazareth, il a été décoré de la médaille de Jérusalem par le président Yasser Arafat. Une anecdote sur laquelle il revient marque sa détermination à témoigner par l'écriture : « Son père était capitaine dans l'armée des frontières. À cette époque, les soldats résidaient là-bas avec leurs familles. Revenant par le train en Palestine, avec les siens, en pleine Seconde Guerre mondiale et régime de camouflage, l'enfant Samih se mit à pleurer. Effrayés, les autres voyageurs craignirent d'être repérés par les avions allemands. Leur peur fut telle qu'ils menacèrent de tuer l'enfant. Son père se vit alors dans l'obligation de sortir son arme pour les en dissuader. Plus tard, lorsqu'il entendit cette histoire, Samih en fut marqué profondément : 'Bien, ils ont essayé de me faire taire dès l'enfance, je leur montrerai ; je parlerai quand je voudrai, et aussi haut que je pourrai. Personne ne me fera taire' ».

[*Je t'aime au gré de la mort* (Éditions de Minuit, 1988), *Une poignée de lumière* (Circé, 1997)].

### Testament d'un homme qui meurt en exil

Allumez le feu  
Pour qu'au miroir des flammes  
Je voie la cour de la maison, le pont  
Et les champs dorés.  
Allumez le feu pour que je voie mes larmes  
La nuit du massacre  
Que je voie votre sœur, cadavre  
Au cœur déchiqueté comme un oiseau  
Par les langues et les vents métis  
Allumez le feu pour que je voie  
Votre sœur comme un cadavre,  
Le jasmin comme un linceul  
Et la lune comme un encensoir  
La nuit du massacre  
Allumez le feu pour que je me voie mourir  
Mon soupir désespéré sera votre héritage,  
Mon soupir désespéré  
avant que le jasmin ne devienne témoin  
Que la lune ne devienne témoin

Allumez le feu pour que vous puissiez voir  
Allumez le feu...

### **Histoire d'un homme bizarre**

Il s'est dressé au bout de la route,  
Debout comme un épouvantail planté dans le vignoble  
Au bout de la route  
Comme l'homme du panneau indicateur  
Au bout de la route  
Un vieux manteau sur l'épaule  
« L'homme bizarre » est son nom  
Les maisons blanches lui ferment leurs portes  
Seuls les buissons de jasmin  
Aimaient son visage luisant d'amour et de haine  
.....  
« L'homme bizarre » est son nom  
Et le pays souffrait de la tristesse et des sauterelles  
Ce qui devait arriver arriva  
Il s'avança soudain un jour  
Et son cri résonna dans la cour des maisons blanches  
Les vieux, les enfants, les hommes et les femmes  
S'y pressaient en foule  
Ils le virent mettre le feu au vieux manteau  
(le vieux manteau sur l'épaule)  
Et ce qui devait arriver arriva

Le ciel fut étouffé par un nuage vert  
Un nuage blanc  
Un nuage noir  
Un nuage rouge  
Un nuage mystérieux sans couleur  
Ce qui devait arriver arriva  
L'éclair et le tonnerre surgirent  
Et il plut à verse  
« L'homme bizarre » est son nom  
Seuls les buissons de jasmin  
Aimaient son visage luisant d'amour et de haine  
Et les maisons blanches se mirent à l'aimer.

### **Les chauves-souris**

Les chauves-souris sont sur ma fenêtre

Elles aspirent ma voix  
Elles sont à l'entrée de ma maison,  
Derrière les journaux et dans les recoins  
Elles épient mes pas et le moindre de mes gestes

Les chauves-souris sont sur le siège  
Dans les bas-fonds,  
Dans la vitrine et sur les jambes des filles  
Comment ont-elles pu attirer mon attention  
.....  
Les chauves-souris sont sur le balcon de mon voisin  
Elles sont comme un dispositif caché dans le mur  
Les chauves-souris sont prêtes à se suicider.  
.....  
Je creuse un chemin vers le jour !

### **Le voyageur**

Ma chanson m'écoute  
Le temps est au beau fixe  
Je suis fermement sur mes pieds, le vent est doux  
Le langage est mon mât et la mer est paisible.  
Mais,  
Je n'ai point de navire !

Mes arbres chargés de fruits  
Mes navires sont prêts  
Voici les marins de mon âme  
Ils implorent le moment de mettre les voiles  
Les nouvelles météorologiques sont bonnes  
Mais,  
Je n'ai point de mer !

La mer, les navires, les marins  
Tous m'attendent.  
Mais,  
Comment voyager... sans temps ?  
Pour aller où... sans lieu ?

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Saif al-Rahbi**

1956 (*Surour, Oman*)

Voyageur depuis son adolescence (Le Caire, Damas, Beyrouth, Moscou, Londres et Paris) Saif al-Rahbi finit par s'installer à Oman à la fin des années quatre-vingt. En 1994, il prend la responsabilité de la nouvelle revue culturelle *Nizwa*. Poète, il a publié plusieurs recueils. Nous retiendrons ici *La montagne verte* (1983), *Les cloches de la rupture* (1984), *La tête du voyageur* (1986), *Les maisons du premier pas* (1993), *Montagnes* (1996) et *Une main au bout du monde* (1999). Sa poésie, images éclatées de nostalgie, pérégrine toujours vers les sources originelles.

### **La planète de la nudité**

La solitude est ici la couronne de la vie  
Et le ciel est la planète de la nudité la plus pure  
Et la terre n'est autre que cette immense somme  
D'injustices et de blessures

### **Des femmes absentes**

Sur la plage même  
La mer crache ses entrailles fleuries  
Nuit d'orage  
Poissons morts  
Épaves échouées  
Cadavres de mouettes et de nuages  
Carcasses de pirates  
Aux bras solides tatoués de naissance  
Pièce de monnaie singulière  
Esprits d'empereurs  
Aux royaumes engloutis  
Fantômes de femmes absentes  
Tout ceci et tout cela  
Bave et écume  
Dans la profondeur de ses ténèbres.

### **Musique**

Lorsque je quitte la maison  
Je laisse la musique allumée  
Veillant sur les esprits des morts.  
La musique des anciens qui porte l'odeur de l'herbe

Et garde les jardins de Babel  
Accrochés dans les profondeurs

Lorsque je quitte la maison  
Je laisse le tout replié sur lui-même  
Sauf la musique vibrant dans les couloirs vides  
Et quelques huîtres  
Ramassées sur la plage voisine  
Une nuit de tempête

*(Antoine Jockey, A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

**Abdelmonem Ramadan**  
1951 (Le Caire, Égypte)-

Auteur de trois recueils poétiques : *Le rêve est l'ombre du temps, le rêve est l'ombre de l'espace* (1980), *La poussière ou le séjour du poète sur la terre* (1994) et *Avant le bord de l'eau* (1994), Abdelmonem Ramadan, dans son poème *Invocation, (Ibda'* (Créativité, avril 1995) qui lui vaut un procès retentissant dans son pays, s'est emparé de l'esprit frappeur de Georges Heinen, dans la langue arabe cette fois, pour saper les connotations religieuses du langage sur lesquelles se construit le rapport entre une culture et son patrimoine. Cette liberté, qui goûte à elle même dans l'exercice de la parole profane, affronte aujourd'hui les juges, les bureaucrates et les embusqués djihadiques. Sa poésie, qui se nourrit de l'expérience surréaliste du langage, révèle une rupture pleinement consommée avec la rhétorique consensuelle présente chez bon nombre de poètes égyptiens. « Une des préoccupations majeures du poète devrait être la construction de l'ici et maintenant. Le poète est un cordonnier, un artisan modeste comme le commun des mortels. Une personne tout à fait ordinaire parmi les siens. Le poète, d'après moi, ne voit pas mieux que les autres. Peut-être même que les autres ont des facultés supérieures aux siennes. Il ne lui incombe pas le droit de parler, en leur nom, de leur passé et de leur avenir. Le poète moderne est celui qui respecte son lecteur. Il lui octroie le droit de poursuivre l'écriture du poème. Un lecteur qui a toute liberté de lire le texte dans un temps différent avec une vision différente. La seule et unique connaissance que détient le poète est celle de son propre corps. C'est sa seule possession que personne ne peut partager. La seule manière de communiquer avec l'autre est de dire ce qui est complètement différent de l'autre, à savoir son corps. Parler au nom de son peuple, des peines de sa nation ou de ses joies n'est plus du ressort du poète. Le poète est un individu et non pas un groupe et son texte est fait pour diviser ses lecteurs et non les rassembler ». (Extrait d'un entretien avec Abdelmonem Ramadan publié dans *al-Ahrâm hebdo*, 1995, n°18).

### **Préambule aux instincts**

Tu peux poser le bout des doigts  
Sur les touches du piano  
Et enfouir ta voix entre celles des canaris et des cascades d'eau  
Mais tu ne peux poser tes pieds sur terre.

Toi, qui t'élèves si fort au-dessus de tes rêves  
Le sifflement du dernier train  
Signifie que c'est le premier qui arrive,  
Comme une calme nostalgie de l'originel.

Ne mets pas la nuit dans ta poche  
Accompagne-la jusqu'au lit ;

Après le repos  
Dénoue lacets et agrafes  
Nettoie sa tête pleine de poux  
Puis mets-la entre tes testicules...  
Et remplis ta gorge meurtrie de voix d'animaux !  
Tu te perdras  
Tu bâtiras une pièce sans mur  
Tu peux étendre tout ton corps vers Dieu  
Mais tu es incapable de t'étendre sur Marie  
Je ne sais comment ta plume glissait sur les couleurs  
Comment tes chants avaient emprisonné toute la lumière  
Ne laissant pas une seule lueur,  
même pour une vache dans un pré.

Tu n'as pas vu *Le dernier tango*  
Tu n'as pu voir *Le dernier tango* :  
La nuit dans laquelle tu te nichais  
Marchait à tes côtés  
Te craignant comme un vieillard  
Dont seul le bâton tambourinait  
Écoute !  
Tu auras la nostalgie d'une autre nuit  
Qui se glissera par les fenêtres,  
Se déchaussera pendant la journée, face au soleil.  
Qui, lui, se déguisera  
En un chat noir assis à tes pieds

Tu peux voler au-dessus de la muraille  
Jeter des regards aux étoiles  
Pendant qu'elles se gargarisent de lumière  
Inviter quelques-unes pour un voyage

Mais moi, je t'invite à la hâte  
Toi, qui t'élèves si fort au-dessus de tes rêves  
À sortir de ton éternité  
Et venir voir avec moi *Caligula*  
et *La dernière tentation du Christ*  
Et la revue *Play-Boy*

Ainsi, surpris par la fin du monde  
Tu pourras aimer ton corps oisif  
Et non pas ce corps transparent.

(Mohamed Sehaba)

### Invocation

(Extrait)

Au nom du père / du fils / du Saint et au nom de Dieu / et de la petite sœur Narimane.  
/ Au nom de Nabila / ou Dorreya / Au nom de Maha / et des membres sur les murs du temple / Au nom du temple / au nom de l'ange du repos / Quand le roi sortit à la rencontre de ses frères / Il s'honorait du vin de la famille / buvait deux carafes et jouait : / Ma tête est forgée d'un or pur / Mon œil est un vol de pigeon sur les canaux / Les mèches de mes cheveux dénoués sont noires comme un corbeau assis sur un tertre / Mon ventre est d'ivoire broché de hyacinthe bleue/ mes lèvres sont d'iris et de basilic / Mes mains sont chargées d'ornements / [...] Le roi sortit seul au jardin / Un groupe de soldats pourchassait les colombes / Huit jours de Dieu / esquivrèrent leur heure/ Le roi aimait les jours en fuite / Rêvait de les chevaucher un soir / Quand le roi courut vers eux / Il dit attends / Tu es le premier jour comment t'appelles-tu ? / - Je ne sais pas / - Comment es-tu entré dans mon jardin ? / - Je suis venu à pieds / J'ai beaucoup marché et je suis plein de poussière / J'ai su que samedi / Le roi irait au désert / Volerait une bergère à son berger / J'ai eu peur d'être un samedi / - Et toi ? / - Le dimanche est très chagrin / Dieu y oublie ses mains sur les murs de l'autel / La bergère, le roi la presse / De se glisser dans sa chambre / J'avais peur d'être dimanche / - Et toi ? / - Il est très étrange que tu me demandes / Quand j'ai vu mon père s'étirer dans les cavernes / Manger comme un animal terrifié / Raconter que le roi dort dans les branchages de la reine / Les casse quelques fois / Qu'il espère un autre roi sous / son lit parfois / Et lui dit de se dépêcher de se coucher là / Avant l'aube / Il se lasse / Dépose son bâton près d'elle / Passe dans les chambres / Derrière le roi, le vent court / Et file sa chanson : / « La brebis a vaincu / A pris mon habit s'en est allée vers la plaine » / Il n'est pas étrange que tu me demandes / Mon père désirait ne pas être vendredi / Que le roi s'en fut vers sa retraite / Il pensait au vin de la famille / Buvait deux verres / S'asseyait sur un siège / Mettait en ordre ce qui ne l'avait pas fui / Ses doigts / Ses yeux / Les lignes de sa main / les restes du rêve : / Le ciel de mon amour est comme l'armée des généraux / Les dents de mon amour sont un rang de brebis / Les cheveux de mon amour un troupeau de chèvres / La joue de mon amour comme une grenade / Les courbes de la cuisse de mon amour comme des bijoux / Le ventre de mon amour une lanterne veillant / Le nombril du ventre de mon amour / Est une coupe qui se passe de vin / Son sein est une biche à deux ailes / Sa nuit est plus longue que la robe de la terre / Sa voix mots blancs / Poèmes en marche comme *touffes de laine qu'on carde\** / Et la maison de mon amour est de bambou / À la fin du rêve/ Le roi dort / La fourmi s'empresse vers son genou / Quand il tombe / Le chœur vient / Au nom du père / Du fils / Du saint esprit / Au nom de Dieu / Et de la petite sœur Narimane.

\* Coran

(Catherine Farhi)

### Accueil des fruits de naphthaline

Celui qui meurt

Celui qui meurt dans la rue  
Celui qui meurt au bout de la dernière ruelle menant à la tour  
Celui qui meurt la tête incliné sur son souffle  
Celui qui meurt sans brume sur le toit de la maison  
Celui qui meurt avec résignation comme un ange pur  
Celui qui meurt parce que l'avenir c'est la mort  
Celui qui meurt pour se laver  
Celui qui meurt pour que s'éveillent ses choses personnelles  
Celui qui meurt vraiment  
Celui qui meurt le regard sur le verre vide  
Celui qui meurt parce que nous avons lavé ses lèvres de psalmodies  
Celui qui meurt parce qu'il sera haussé sur les épaules  
Celui qui meurt chaque jour  
chaque jour  
N'est pas le Christ  
N'est pas l'un d'entre nous  
N'est pas celui qui a embrassé le monde  
N'est pas le responsable de notre crime dans le rire  
**N'est pas la poupée suspendue de l'épaule de Dieu**  
N'est pas le vent qui ne regarde pas devant  
N'est pas devant  
N'est pas l'individu  
N'est pas Dieu  
**Ni les invités.**

*(Mohamed Sehaba)*

**Mouyaed al-Rawi**  
1939 (Kirkuk, Irak)-

Mouyaed al-Rawi n'a publié comme poète qu'un seul recueil : *Les probabilités de la clarté* (Beyrouth, 1978). Quelques années auparavant il avait essayé de regrouper tous ses poèmes et ses textes, fruit de ses expériences des années soixante, sous le titre *Ballade dans un sous-marin*, mais la censure irakienne lui refusa l'autorisation de paraître. Peintre, journaliste, critique, il s'est toujours tenu à distance des clameurs médiatiques. La poésie d'al-Rawi s'exprime en une écriture concise où l'on discerne dans le for intérieur du militant une réflexion sur l'espoir d'accomplir la révolution confrontée à la certitude de toute impossibilité de changement. Car, al-Rawi a pu assister à la montée et au déclin de révolutions factices, à la transformation passionnelle des hommes en ennemis et à la mise à l'épreuve des usages familiers et des capacités d'adaptation hérités d'un long passé. Ce contexte expliquait la nouvelle poésie irakienne - Il n'était plus utile de se demander « Où vais-je ? » ou « Que dois-je faire pour mes semblables ? » La question était plutôt celle du statut de chacun et de la responsabilité individuelle dans un monde sclérosé dont l'aberration se laissait percevoir dans les instruments du pouvoir : les bourreaux et les bureaucrates.

### **Une balle pour l'Irak**

Terre des nourritures  
Terre des métaphores  
Terre de ce que le contretypage de la tête accommode  
Terre des signes torturés sur les tourelles  
Terre des thèmes et des temps  
Terre de l'insolente exigence  
Terre des mes voyages, des êtres d'or  
Terre de la sécheresse dans la nonchalance et le sommeil  
Terre de l'intelligence  
Terre des arcades dans la nébuleuse de la conscience  
Terre des distances possibles vers le crime épanoui  
Terre des pivots en quête d'un miracle  
Terre de l'allégresse  
Terre du bonheur qui tend sa langue chaude à l'équilibre  
Terre de la volonté qui s'embarque, terre des voitures  
Terre des flacons et de l'arôme  
Terre des grappes éparses sur le visage parcheminé  
Terre de la vérité aux bras brisés, terre de la cuillère  
Terre des conseils allant joyeux aux accointances  
Terre du crépuscule quand le fleuve de ses profondeurs  
    chasse les prairies de la tristesse  
Terre des cigares et des rois  
Terre des amitiés prisonnières et des chemises

souillées au nord comme au sud  
Terre du tropique accroupi dans une assiette  
Terre des équipées obscures dans les litières  
Terre de la distance  
Terre de la forme, des couleurs offertes aux chefs et aux soldats  
Terre des murs abreuvés d'urine  
Terre de l'épidémie à la grande corolle  
Terre de l'électricité fuyant la crainte  
Terre de la distanciation et du pardon  
Terre des chapeaux et des étoiles, du sommeil, et du crâne,  
Des affiches et des logements envahis de jaune du sang  
Terre de l'effroi et des plaines fluviales  
Terre des puissances offrant la bouche à la cognée  
Terre de la raison  
Terre des églises glosées par l'herbe de l'ascèse  
Terre des siècles plantés dans la peau comme trois ballons  
Terre des tables de pierre  
Terre du repas de la nuit et du jour, de la nuit et du jour, jour et nuit,  
de la nuit violée par ses gardiens  
Terre des temps abrutis par des puits et des herbes  
Terre des temps effarés par le miroir et le lait  
Terre des temps effarés par les vases  
Terre des temps effarés selon l'exigence  
Du calcul et les portes des ancêtres  
Terre des peuples qui logent dans les hôtels de mon sang  
Terre incapable de traîner l'échafaud populaire  
loin du cou dans l'océan  
Terre riche de mes décisions pour le châtement  
Terre des patères, des perles, du chagrin, des sables et du pardon  
Terre de l'allégresse, allégresse de la raison  
Terre de la raison, des rois, de l'électricité,  
des cigares et des cigarettes du second nuage  
Terre miroir du vent dans une mer qui gravit  
Les différents degrés de ma mort  
Terre de mes modernes promesses avec lesquelles j'atteins le pouvoir de l'unité  
Terre de la séparation, de la distance multipliée vers les continents infantiles  
Terre du vertige inaugural  
Terre des kilomètres dans l'odeur et l'eau, de la mise à l'écart  
Terre de l'étonnement, à se détourner des vérités jubilatoires  
Terre de la croissance naturelle des conseils du sommeil  
Terre de mon corps distinguant les théories de l'amour  
Terre de mes proverbes bons à côtoyer les états de la trahison  
Voilà ma terre ; je me dédouble à la limite de ses mirages,  
Pour moi, elle construit un bateau et se gave de sommeil  
Quand dans mon sang je découvre des pionniers

Érigeant la mort pour ma métamorphose  
Cette terre aux dommages visibles est aussi bienveillante  
Aux décisions de la tyrannie qu'à l'illusion  
Ma terre à la toiture posée par de multiples bras  
Contient l'Orient et le Pôle nord et dévore ma tête  
Éparpillée parmi les oiseaux et les chefs.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Fouad Rifka**

1930 (Kafroun, Syrie)-

Poète et critique littéraire, Rifka fut un compagnon de route du groupe *Chi'r*. Il a publié un essai sur la poésie et la mort en 1973 et une dizaine de recueils poétiques dont *L'ancre sur le golfe* (1961), *La nostalgie du seuil* (1965) et *La jarre du Samaritain*. Sa poésie marquée par une écriture raffinée forte d'images dissonantes s'inscrit dans les grandes lignes de l'interprétation de la poésie par Heidegger et s'inspire de Hölderlin, Rilke et Trakl dont il a traduit quelques pièces. Sa poésie est en somme un souffle existentialiste d'une langue étrangère à tout questionnement métaphysique.

### **Le village**

Dans le village aux étoiles tristes  
Pour Dieu j'ai bâti une caverne.  
Je l'ai éclairée  
Dans ses cendres nous avons veillé  
Le prêtre des saisons vertes et moi.

Depuis des terres inexplorées,  
Il vint à moi, voilé d'un nuage vierge.  
Ses pas me connaissaient,  
Me savaient lèvre pour les pierres.

Un matin il quitta ce sanctuaire à jamais  
Il n'accueillit plus le défunt qui rôde  
Dans les mers aux étoiles éteintes.

### **Une étoile déchue**

Je connais cette étoile  
Venue du balcon de Dieu  
Je la connais comme levain  
Elle dort dans la pierre du labyrinthe  
La transforme en coussin  
Pour un visiteur nocturne  
Dont les mains sont les contreforts  
De la mort et de la vie

Je la connais.  
Elle prit, un jour, tant d'importance qu'elle s'abîma.  
Mais Dieu ne se réveilla point

Et ne fut nullement crucifié  
Pour l'étoile déchue.

### Orphée

Ton visage, je le vois fleurir,  
Sans âge, dans les lèvres des rochers.  
Il avance nu,  
Sous la voûte et les assauts célestes  
Partout où les chemins se croisent et s'évanouissent  
Partout où Dieu se change en signe.

Tu es dans le vent, dans les pierres, dans la terre,  
Et dans la mort,  
Dans le printemps de la naissance,  
Tu es ce qui devient, grandit en secret  
Et fonde son pays porté par le chant.

D'où viens tu, ô ami de la caverne ?

*(Antoine Jockey, A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

### Miroirs

À jamais  
Ces potences  
Cette multitude  
Et les yeux qui se croisent  
Puis deviennent poignard  
Car dans les pierres de la maison  
Dans la prochaine saison  
Dans la graine des fruits  
Réside la défaite

À jamais  
Ces cafés  
Cette blessure  
Et ces langues qui ânonnent  
Les profondeurs dans la fumée  
En attente perpétuelle

Dans les regards arrimés,  
Le tremblement des mains, le laurier  
Et dans tous les miroirs

O mort, princesse du cœur,  
Cavalière illuminant le festin  
Ton visage masqué écoute  
À jamais

### **Le seuil**

Passe le seuil,  
Et ta maison condamnée restera seule.

Franchis la dernière muraille  
Et ce qui est familier s'éloignera :  
Ton visage fermé, la pente,  
Tout ce que tu aimes  
S'engloutira dans tes souvenirs.

Tu escaladeras la montagne des mystères,  
Tu monteras au château des morts  
Et tu oublieras ce que tu as perdu  
Dans le ravin.

Tu atteindras la vallée  
Sous l'empire de cette terreur qui nous envahit  
Quand tout devient souvenir,  
Quand l'épuisement nous gagne  
Et le seuil s'abîme.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## Tawfiq Sáyigh

1923 (Khirba, Syrie)-1971 (Berkeley, États-Unis)

Si l'exil absolu existe, l'œuvre de Tawfiq Sáyigh en est l'expression la plus parfaite. Depuis sa naissance, la vie de ce poète palestinien n'est que tragédies successives et perpétuel déracinement. Âgé de seulement deux ans, ses parents quittent la Syrie pour la Palestine où il poursuit ses études au Collège arabe de Jérusalem. La famille émigre au Liban après la fondation de l'État hébreu. Peu après, en 1950, Tawfiq Sáyigh perd sa mère. En 1954 il publie son premier recueil *Trente Poèmes* où il fait figure d'iconoclaste. Il rejette la forme traditionnelle du poème au profit du vers libre. Pourtant de nature à s'inscrire dans la modernité son œuvre est accueillie frileusement. En 1956, au Collège St-Anthony de Cambridge, il s'éprend d'une jeune anglaise Kay Smith qui reste, à son grand désespoir, indifférente à son amour. Il tire de sa souffrance l'inspiration de son second recueil *Le Poème K* (1961). Il fonde peu après *Hiwar* (Dialogue) la revue culturelle la plus importante du monde arabe de ces années-là, mais il doit se résoudre à la suspendre en 1966, peu après la découverte que l'Organisation de défense de la Culture qui subventionne la revue (et d'autres revues comme *Épreuves*, *Encounter* etc.) n'est en réalité qu'une émanation de la CIA. Au contact de l'Occident et à la lumière de ses expériences intellectuelles et amoureuses, il est amené à reconsidérer sa foi chrétienne. Tous ces doutes sont exprimés dans son troisième et dernier recueil *Quelques questions posées au rhinocéros* (1963). L'accumulation de ses échecs successifs et les attaques de l'intelligentsia arabe rétrograde qui profite du scandale lié à la revue *Hiwar* pour rejeter l'innovation et la modernité dont il est le protagoniste le plus en vue, le contraignent une nouvelle fois à l'exil. Convaincu qu'« il n'est pire exil qu'exil en sa patrie » il part pour la Californie en 1968 et meurt dans l'ascenseur de son immeuble en janvier 1971. Enterré dans Sunset Cemetery à Berkeley, il repose désormais, comme se plaît à le souligner son ami Jabra Ibrahim Jabra, « un Chinois à sa droite et un Japonais à sa gauche, étranger jusqu'au dernier jour ».

### Trente poèmes

28

Un soir, je portai le costume des saisons,  
Beau et cheveux coupés,  
Je dînai à la Copa-cabana,  
En compagnie de ma bien-aimée, les amis et les camarades,  
Puis nous marchâmes sur la corniche obscure,  
En disant à la mer : Grande  
Et aux étoiles : Ha ! Ha !  
Et nos lèvres s'unirent dans un baiser.  
Je saisi ma plume pour écrire une sonate à ma bien-aimée,  
Fredonnant des mélodies et appréhendant des rimes,

La plume fuit entre mes doigts,  
Se jeta par terre,  
Me barbouilla la figure, et me dit :  
« Tu chantes alors que tu es un cheveu  
Sur une tête jeune et bien garnie. »

Un autre jour je présentai ma démission au directeur,  
Moi qui n'avais jamais désobéi,  
Le soleil me brûla la peau  
Et la matinée, j'avançai des arguments à l'appui,  
Le barman borgne me donna des coups de pied dans une bagarre,  
Car j'avais peur de faire tomber mes quelques sous de ma poche trouée,  
Je rattrapai une feuille pour y cracher des injures,  
Au rythme de toutes les mesures,  
Mais la feuille s'envola avant d'être chauffée au feu de ma poésie,  
Elle dit avec un vieil accent prédicatif :  
« tu chantes alors que tu es un cheveu blanc  
Sur une tête à la fleur de l'âge ? »

Je cachai ma plume,  
Dans la feuille, enveloppai ma provision,  
Embrassai ma bien-aimée sans sonate,  
Injuriai le barman et le directeur sans feu,  
Et me tortillai, moi un cheveu solitaire,  
Envolé pour chercher une tête chauve  
Sur laquelle je me poserai.

## Le poème K

### 13

Je clouerais les portes, si je le pouvais,  
Sèmerais les éclats dans le seuil,  
Déchirerais le programme,  
Ne chercherais ni journaux, ni lait,  
Enchaînerais mes pieds :  
Alors je reviendrais vite au passé.  
    Dans l'obscurité étouffante, je cueillerais,  
Une ou deux étoiles,  
Qui brilleraient en moi  
Comme l'éclair merveilleux sur une colline sacrée.

    Si je le pouvais,  
Je cueillerais cette étoile, je cueillerai les deux étoiles,

Et aucune autre étoile ne m'intéresserait,  
Je tournerais le dos au soleil et à la lune,  
Mes doigts ne caresseraient pas le bâton,  
Mon cri ne courrait pas derrière une poupée brisée,  
Je n'aurais pas rassemblé mes troupes pour fuir de l'exil,  
Je n'aurais juré que pour avoir déjà goûté à la pomme,  
Et pour écouter les dires d'une femme.

Si je pouvais les cueillir  
Ces deux étoiles sont-elles tiennes, Ô mon pays perdu,  
Où je revenais chez-moi tous les soirs,  
Toutes les nuits,  
Es-tu, toi les deux étoiles, temps vide de l'innocence,  
Temps d'estime, et des pas vers les cimes,  
Temps de générosité, tiraillé de solitude et d'ennui ?

Si je le pouvais,  
Si seulement je pouvais,  
Me perdre de nouveau,  
Dans ta nuit généreuse,  
Toi aux cheveux noirs  
Ta solitude est agréable,  
Ton isolement est union  
Ah : Revenir à la tente  
Me reposer dans l'ombre, contempler les yeux !  
Me verser quelques gorgées,  
Qui éclairciraient la verdure, la rendraient plus pure,  
De nouveau acquérir confiance et tendresse,  
Revoir ma fille, ma sœur, mon ami,  
Avoir la tête sur les épaules,  
Les lèvres errantes, ennuyées,  
Et tes mains libertines sur mes mains, en train de prier !

Ah ! Fermer ma porte  
Me déguiser afin qu'ils ne me voient,  
pour cueillir mes deux étoiles, toutes les deux étoiles,  
Je déchirerais mes billets d'argent bleus et verts  
Les jetterais aux quatre vents,  
Et avec les deux mains  
Et les doigts bien fermés,  
Je brandirais billets usés à demi,  
Que les banques refuseraient de changer,  
Car ils sont d'un pays perdu,  
Que les géographes ont oublié.

*(Mansour Guissouma)*

## **Badr Chakir al-Sayyâb**

1926 (Jaykour, Irak du Sud)-1964 (Koweït)

Avec une écriture sombre, profonde et suggestive Badr Chakir al-Sayyâb est, sans aucun doute, entré dans le panthéon de la poésie arabe moderne comme le poète le plus universel. Il a vécu la pauvreté, la maladie, le désamour et l'exil. Pour paraphraser Pierre-Jean Jouve « La différence effroyable entre la destinée de l'artiste et sa renommée est [pour lui] réalisée à la perfection ». Son premier recueil, *Fleurs fanées* (1947) fait date. En effet il inclut le poème « Était-ce de l'amour ? » composé à la fin de 1946 qui marque la rupture avec la tradition khalilienne et en fait le promoteur avec Nazik al-Malaïka du vers « libre ». Cette dernière qui pourtant publie quelques mois après al-Sayyâb (en décembre 1947), son poème « Le Choléra » dans une revue libanaise, se pose en innovatrice de la poésie arabe dès l'instant qu'elle théorise ce changement (Cf. sa notice biographique). Ouvert à toutes les cultures, al-Sayyâb s'attache à donner un nouveau souffle et de nouveaux thèmes à la poésie. *Le Chant de la pluie* (1960), regroupe ses recherches poétiques des années cinquante et reçoit pour cela le prix de la revue *Ch'ir*. Beaucoup d'autres suivront et établiront une renommée nullement usurpée. Retenons ici *Le Temple noyé* (1962), *La maison des esclaves* (1963) et le *Balcon de la fille d'El Chalabi* (1965, recueil posthume).

Badr Chakir al-Sayyâb est certainement le poète musulman le plus inspiré par le personnage du Christ comme symbole de salut et de résurrection. Son œuvre est imprégnée de symbolisme mythologique et c'est sous le double sceau de la mort et du mythe qu'il écrit ses plus belles pages. S'il puise son inspiration à des sources grecques, babyloniennes et chrétiennes : « Pour moi, la meilleure image du poète est celle d'un Saint Jean de l'Apocalypse, les yeux fascinés par la vision qui lui révèle les sept péchés enserrant l'univers et le tenant en son pouvoir comme une araignée géante », il ne répugne pas à parler de la vie quotidienne. Homme de son époque, rien de ce qui l'entoure ne lui est étranger et chez lui l'individuel et le social sont étroitement imbriqués.

[*Le Golfe et le fleuve* (Sindbad, 1977)].

### **Le renard de la mort**

Combien souffre le cœur humain lorsque l'homme devient cible  
pour le tir du chasseur,  
Pareil à n'importe quelle gazelle et n'importe quel oiseau, faible,  
Blotti, tremblant de peur et secoué d'effroi devant l'ombre terrifiante  
Qui se faufile lentement :  
C'est le renard de la mort, le cavalier du néant, Azraël à pas de loup,  
aiguisant son couteau ! Ah !  
Ah ! quelle douleur ! Il claque ses dents affamées, le regard menaçant.  
Ah ! mon Dieu  
Si la vie était néant



Ah ! plonger en toi, suivre la lune,  
Écouter les graviers bruire dans le fond,  
Gazouillis des milliers d'oiseaux sur les arbres.  
Es-tu fleuve ou forêt de larmes ?  
Les poissons qui veillent s'endorment-ils à l'aube ?  
Et ces étoiles attendent-elles toujours,  
Nourrissant de soie des milliers d'aiguilles ?  
Et toi ô Buwayb...  
Ah ! sombrer en toi, ramasser les coquillages,  
En construire une maison  
où étincellerait la couleur verdoyante de l'eau et des arbres  
Sous (la lumière) suintant des étoiles et de la lune !  
Ah ! si tôt dans le matin, ton reflux m'emportait à la mer !  
La mort est un monde étrange qui séduit les enfants  
Et sa porte secrète était en toi ô Buwayb !...

## 2

Buwayb... ô Buwayb !  
Vingt ans sont passés comme des siècles chaque année,  
Et aujourd'hui, lorsque s'abat la nuit  
Et que je me trouve dans mon lit sans dormir,  
Le cœur ouvert, grand arbre au matin,  
Les branches, les oiseaux et les fruits baignés de silence,  
Je sens les larmes et le sang, comme la pluie,  
Suinter du triste monde :  
Des cloches de morts tintent et tremblent dans mes veines,  
Et un désir s'obscurcit dans mon sang,  
Faim d'une balle dont le froid mortel traverse  
Le fond de ma poitrine, comme l'enfer brûle les ossements.  
Ah ! courir, soutenir les combattants,  
Serrer mes poings puis gifler la fatalité  
Ah ! me noyer à l'infini dans mon sang  
Pour porter le fardeau avec les humains  
Et ressusciter la vie ! certes, ma mort est victoire !

### **Chant des filles de djinns**

Dans nos cheveux mouillés par la pluie,  
La lune a allumé  
Des lanternes, ô caravanes des gitans,  
Nos cheveux vous guideront !  
Cheminez jusqu'à l'aube,

jusqu'à demain !  
Nous, les filles des djinns, nous ne dormirons pas,  
Nous errons dans l'obscurité,  
Sur les sommets des collines où nous gambadons dans les cimetières.  
Nous adorons chaque passager  
Et nous lui chantons les chants de la jeunesse et de l'amour.  
Si une fille descendait sous terre,  
Dévorée par la solitude des tombes ou les ténèbres des gouffres,  
Nos chants couleraient vers elle, traverseraient la poussière,  
En lui disant : Si ton corps est nu  
les araignées des arbres te tisseront une robe  
Dont chaque fil vibrera comme une corde.  
Dors jusqu'à ce que sonne l'heure  
Et se réveillent les morts pour le jugement dernier  
Le sourire a caressé les lèvres de ton fidèle amant  
Il a vu une autre que toi,  
Plutôt il t'a vue dans ses membres tendres,  
Dans ses cils et dans ses yeux. L'amour a allumé  
L'insomnie dans son œil.  
En elle, il t'a vue et il t'a désirée. Ah ! s'il avait attendu !  
à l'enfant, nous nous montrons en papillons de lumière,  
Flottant entre les branches des arbres.  
Dans nos yeux, l'amoureux fou aperçoit l'adieu,  
Lorsque siffle le train ou frémit la voile.  
Au poète, dans son inspiration,  
Nous apparaissions dans la fumée et le vin ;  
nous lui chantons : « Le bateau de Sindbad est resté égaré en mer  
jusqu'à ce qu'il s'échoue  
sur les plages d'une île où les coquillages bruissants  
Chuchotent l'histoire d'une reine que la lune adore  
Et ne quitte jamais le ciel de sa maison d'or. »  
Le poète crie : « Emportez-moi vers elle,  
Car je l'aime,  
Car je suis la lune ! »  
Et il devient fou et se suicide.

Nos cheveux mouillés par la pluie ont rempli  
Des coupes que la lune déguste  
Jusqu'à la première heure de l'aube.  
Nous gambadons dans les cimetières  
Et nous égarons tout poète  
Et tout passager.

*(Mansour Guissouma)*

**Sadik al-Sayyigh**  
1938 (Bagdad, Irak) -

Poète, journaliste, peintre et calligraphe, al-Sayyigh termine ses études à Prague en 1967. De retour en Irak, il participe activement à la vie culturelle de Bagdad. Condamné à résidence dans son pays, il fuit vers Beyrouth en 1977 où il reste jusqu'à l'invasion israélienne du Liban en 1982. À Prague où il retourne, il travaille à la télévision comme scénariste. Après la chute du rideau de fer, il gagne Londres et s'y installe. Dès son premier recueil *L'ode du rhinocéros* (1978), il manifeste son courage en touchant à certains tabous dans un langage sensible et direct emprunté au quotidien. Le poème, selon ce « marxiste et nihiliste à la fois » comme il aime à se définir, « est une cause difficile, un état rouge pour découvrir l'esprit de feu et atteindre une purification éthique et spirituelle ».

### **Le loup**

Toujours tu disais :  
« N'introduis pas le loup  
Dans le jardin de ta demeure  
Il lèchera tes blessures  
Et contre toi  
Attirera de derrière les nuages  
La lune affamée. »

Mais  
Tu as transgressé l'interdit  
Tu as ouvert la porte  
Arguant des circonstances  
Tu as blâmé le chimérique fantôme, l'horloge muette  
Et la brume qui barrait ton chemin  
Tu as laissé la lune affamée  
Lécher tes blessures  
Et lancer contre toi d'autres loups  
De derrière les nuages

### **Avec toutes tes erreurs**

Il t'arrive parfois  
De quitter ton corps et,  
Flamme intérieure errante  
Horloge égrenant les heures  
Animal à l'âme captive,  
De rôder dans les chambres

Et de penser à des choses stupéfiantes  
Le refroidissement du sang,  
L'échauffement de l'air,  
Et l'éclatement du cerveau.

Mais du calme ! Du calme !  
Tu es semblable à un flot de fumée  
De couleur blanche  
L'espace d'un instant  
Grâce à la puissance des sens  
Et l'étincelle d'une coïncidence  
Tu exploseras  
En toutes tes erreurs.

### **Cet enfant-là**

Cet enfant-là  
Fils d'une petite rose  
Court au bord de la rivière  
Avec ses jambes souples  
Personne ne sait où il va  
Ni où il est maintenant.

On dit :  
Que les vagues se sont emparées de son histoire  
On dit qu'il est tombé dans un puits  
On dit qu'un ange noir l'a enlevé  
On dit...

Mais  
Personne ne l'a vu sur le chemin  
Personne  
N'a entendu son cri parmi les arbres.

Cet enfant d'eau  
Fils du lys est Sadik al-Sayyigh  
Il apparaît dans les rêves de sa mère.  
Faisant bruisser une palme  
« Viens, viens », lui dit-elle  
Mais sourd, il ne répond pas  
Il est au fond du rêve  
Résistant à l'eau essayant de grimper  
Sur des échelles de lumière  
À chacun de ses échecs

Apparaît dans l'œil de sa mère  
Une larme minuscule qui  
Entraîne tout avec elle.

**D'un endroit à l'autre**

*À Badr Chakir al-Sayyâb*

On entendra encore  
Couler l'eau en des lieux  
Dépourvus de jarres et de robinets

On entendra seulement  
Miauler des chats noirs  
Qui hantent l'obscurité  
Et traînent ça et là  
Les aortes du cœur  
Enserrées dans leurs griffes.

*(Antoine Jockey, A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Mohamed Serghini**

1930 (Fès, Maroc)-

Traducteur et critique littéraire, Mohammed Sirghini est également l'auteur de plusieurs recueils poétiques dont *Les mers du Mont Qâf* (1991) et *L'être de Sabai* (1992) et *Qui avait fait cela de vos crânes ?* (1994). Cet universitaire spécialiste de littérature est considéré par ailleurs comme l'un des pionniers de la versification libre au Maroc. Ses poèmes sont des jardins envahis par des mots et des images venus de rêves antérieurs. Les deux poèmes qui suivent ont été traduits par l'auteur lui-même.

### **Poème I**

Dans des laboratoires typiquement nordistes, des gènes, mâles et femelles, harcèlent leur noyau génital.

Sur leurs visages voltigent les ruses que laissait cette querelle impudique

Les tubes, plastifiés ou vitrés, incitent les laborantins à corrompre le devenir de toute vérité alors embryonnaire.

Rebelles sont ceux qui, comme al-Antaki indiquent des remèdes aux biologistes mortuaires, car pour produire des gènes, le lait des guenons est conseillé.

L'Anatomie, elle, exige que la guenon utilisée soit végétarienne et habituée à humer la sève génésique des arbres fruitiers.

Et puisque dans une opacité totale, il arrive parfois à un daltonien de capter la blancheur du fil auroral, il est normal que la cécité des microscopes soit divinisée.

Aucun gène ne peut échapper à cette myéline théologique.

Aucun gène ne peut changer de sexe ou de race séparément d'une moelle épinière.

### **Poème III**

Abîmés des deux faces, une médaille, un spectre et un ruban, décoorent le manteau que la Poésie offrait à une poupée faite de vocables et de strophes.

Chaque deux siècles, les générations lèguent leur sermon à des bourreaux quasiment inventés.

Jusque là, la poupée n'était qu'un manège, et quand je l'ai surprise dans son oraison délirante, l'image s'exilait dans le cadre pour des raisons extatiques.

Je l'ai rayée comme une mention rouillée.

Et comme un Narguilé s'inspirant des souffles des braises, de la complicité du serveur, du bégaiement du tabac, de la nudité des chaises endurcies et d'une lassitude d'aucun nom, je m'égaré dans cette densité piégée.

Je couronne ma gloire d'une victoire et de multiples défaites.

Je m'acclimate à ce rythme lent du regret.

Je rends à la terre le peu d'orge resté dans mes limbes.

Guenille monstrueuse.

Le manteau est appelé à dévoiler la vacuité de ses entrailles.

## **Fawziya al-Sindi**

1957 (Manama, Bahreïn)-

Plusieurs recueils poétiques ponctuent l'œuvre de Fawziya al Sindi, poétesse du Barheïn. Signalons en particulier *Éveils* (1984) et *Vois-je ce qu'il y a autour de moi... Puis-je décrire ce qui est arrivé ?* (1986). Sa poésie d'une grande qualité se nourrit de légendes et de sa lecture approfondie de la littérature occidentale et du soufisme arabe.

### **Corridors**

L'écriture : l'héritage de la solitude

Le sens, c'est le son envoyant le faire-part de décès de l'image.

Je me réfugie dans le partage du secret, partenaire du meurtre.

Pour que tu sois parfait, il te faut supporter la vie comme une balle.

Je ne t'oublie pas, car je suis ton moi.

Je sculpte comme une bougie la piquête de la lumière pour que coule le miel.

Je ne connais aucune langue qui ne sanglote dans le désir des feuilles.

Chaque fois que la nuit s'est moquée de ma tranquillité, je lui ai donné des cauchemars pour guérir.

Je déguste les lettres de l'alphabet lentement pour m'enivrer au nuage de la langue.

L'écriture n'est que l'habilité de la frustration à briser l'argile de la mémoire.

L'ennui est l'alibi de l'aveugle et la lumière des feuilles de papier.

Chaque fois que la poussière s'accumule, les chevaux se tordent le cou et se réveillent en sursaut.

Nous, à qui l'on a promis l'ouragan, faisons de même.

La roche est semblable à une femme qui se desséchant lentement, ne le pardonnerait pas à l'air.

(A. K. El Janabi et Mona Huerta)

**Hassan Téléb**  
1944 (Tahta, Égypte)-

Professeur de philosophie, fondateur de la revue poétique indépendante *Idhaa 77* (Éclairage 77), secrétaire de rédaction du mensuel littéraire *Ibda'* (Créativité), poète et critique, Hassan Téléb a publié six recueils poétiques dont *Tatouage sur les seins d'une fillette* (1972), *Biographie des violettes* (1986) et *Sourate Jim* (1989). Notons que ce dernier recueil, sous la pression du pouvoir religieux qui protestait contre l'utilisation profane du vocabulaire coranique, a été retiré de la vente une semaine après sa publication. Les mots sacrés font l'amour dans le Diwan d'Hassan Téléb !

### Sonate à l'anarchie spatio-temporelle

Ma plume sait se débattre  
Accoupler lettre à lettre  
Ma plume enchanteresse  
Sait plonger,  
Tirer, des nacres du passé,  
Les perles du présent.  
    Et pourtant,  
Ma plume ignore comment  
Secouer le monde de sa torpeur,  
Avant que ne vienne  
Le borgne imposteur  
    Avant  
    que le soleil se lève  
De son couchant  
Que tout ne rebrousse chemin  
Au sein de la terre  
Que le fœtus ne reprenne  
Sa forme première  
Qu'il ne s'arrondisse, s'amointrisse  
Telle une éponge  
Qu'il ne s'implante  
    Au creux de la matrice  
Visqueuse et luisante,  
Qu'il deviennent un sperme  
Pourtant  
La lubricité du mâle,  
Les gémissements de la femelle  
Ressentant  
La chaleur de la création  
Naissante dans ses entrailles,  
La cadence de la formation,

Le frisson du secret suprême,  
Ramenant  
La partie au tout  
    Où  
    la forme équivaldra  
Au contenu.  
Ce qui fut,  
Ce qui adviendra,  
S'accumuleront,  
Couleront intensément  
Comme a coulé  
L'hylé de la genèse  
Au cœur de l'éternité...  
Essence et quiddité  
S'uniront  
Tout reprendra sa fluidité première,  
S'écoulera,  
Emportant dans son cours  
Le rebut du passé éphémère.  
Le fœtus redeviendra  
Un brin d'argile  
Planant  
Sur la nébuleuse bleuâtre,  
Avec les grains de sable  
Dans les cieux du devenir,  
Se livrant  
À l'extase d'une passion divine.  
En ce moment,  
Les éléments de l'univers  
Se déferont...  
Sept couleurs  
D'un arc aux couleurs spectrales  
S'éparpilleront  
Et se dénoueront  
Les liens illusoires  
Unissant  
Espace et Temps ;  
La mort poursuivra l'existence originelle.  
    Toute existence a été fonction  
    De l'instant de sa création,  
    Toute rencontre  
    A été due au hasard de l'improvisation...  
À ce moment,  
    L'homme s'unira à son ombre  
    Et tout reprendra sa forme première.

Ma plume altérée  
Succombe dans une absurdité  
Perpétuelle, éternelle,  
Dans un gouffre spatio-temporel,  
Et persiste solitaire comme la mort,  
Chantant la résurrection,  
Cherchant,  
Au-delà des recoins de l'oubli,  
Ce moment d'évanescence passion  
Et... cet amour qui fut...

*(Camélia Sobhy)*

**Achour Bachir al-Touaibi**

1952 (Libye)-

Si l'on peut trouver quelques poèmes épars d'Achour Bachir al-Touaibi dans les journaux et revues de Tripoli et notamment dans *al-Fussoul* (Les saisons), il n'a été publié qu'un seul recueil poétique, *Poèmes de terrasse*, (Alexandrie, 1993) de ce poète et professeur à l'Université de médecine de Sarrat. Faite de fines observations, sa poésie capte les aspects d'un monde en voie de disparition : « Les traits d'homme disparaissent et les pas traversent l'horizon sans écho ». En devenant un instrument efficace pour fixer l'éphémère, la mémoire du poète se libère et engrange chaque jour de nouvelles visions.

**Poème de l'eau**

*(Extrait)*

Il a dit :

Dès le premier réveil nous prendrons la route vers les limites de l'eau  
Nous nous délivrerons des humeurs poudreuses qui nous assiègent  
Nous poserons nos têtes sur l'arbre fané du peuple  
Et nous rapprocherons nos corps  
Pour que se rencontrent les margelles du plaisir

*(Le bateau gifle la face de l'eau  
et corrompt sans pitié la danse des vagues.  
Sur l'eau  
Un portail et deux avions  
Sur l'eau  
Un bateau et deux étoiles  
Sur l'eau  
Un cœur et deux fleurs  
Le rêve se dresse comme le fil d'un couteau)*

Il a dit :

Les hommes qui viennent de quitter le rivage  
Marchent sur l'eau, des lances à la main  
Mon bateau est immobile et les coquillages flottent  
Doucement, ô étoiles de mer  
Doucement, ô toi qui flotte  
Doucement, ô toi sans pitié

*(Les papillons ne rient plus  
Ils ont maintenant des ailes de boue  
et un siège permanent dans la cour de la peur)*

Il a dit :  
Tu sais que la mer est grande  
Le temps coule comme l'eau entre les doigts,  
Et rien ne reste.  
Tu sais que la terre a fleuri  
Grâce à une goutte de parfum de citronnier  
Tu sais que les forêts portent les rendez-vous de l'amant,  
À la pierre des rivages  
La pierre a éclaté puis est devenue une fleur métallique.  
Pourquoi alors, te caches-tu  
Dans les chambres de la ville moderne,  
Assailli par le bruit et l'absurde ?  
T'amusant à recueillir les jeunes seins  
Avalant sans fin la salive.

*(Les membres de l'horloge pendent de la fissure du mur  
Et le temps sans colère compte les points et les virgules  
du nouveau matin  
On sonne  
Et derrière la porte le matin est debout  
Qui veut le matin de bonne heure ?)*

Il a dit :  
Je cherche la pierre dans l'eau  
Et l'eau dans la pierre.

## **Rapport**

Une gazelle blanche  
Et une gazelle noire  
S'approchent du fleuve des couleurs  
Elle s'approchent, c'est tout.

## **Leçon**

Une fois j'ai emprunté une vague à la mer  
Je l'ai tenue entre mes doigts  
J'ai retiré ses voiles  
Elle a pleuré.

## **Déchiffrage**

Entre le bois et la nuit  
S'accoude un cou  
Entre l'eau et la boue  
S'incline une fleur amante  
Entre le verre et la pierre  
Se cache un visage triste.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Abdul al-Rahman Touhmazi**

1946 (Samarra, Irak)-

Abdul al-Rahman Touhmazi après avoir participé à la rédaction de journaux culturels irakiens, publie deux recueils de poésie : *Le souvenir du présent* (1974) et *Éloge de la nature* (1986) qui révèlent un véritable penseur gnostique mettant dans ses poèmes la connaissance extraite du plus profond de son être. Issu de la génération des années soixante, ce poète hermétique et conceptuel jouit d'une sensibilité critique et d'un fort sentiment de responsabilité dans l'utilisation du langage, adhérant de la sorte au diagnostic de Wittgenstein qui voit la vie des mots dans son seul usage. Le poème pour Abdul al-Rahman Touhmazi est comme un miroir dans lequel se reflète l'au-delà que l'homme vit inconsciemment sur terre. Enseignant de la langue et de la littérature arabes, il est par ailleurs un essayiste de grande qualité qui montre dans ses écrits que la critique n'est que la distance mesurée entre un texte et une lecture.

### **Ce que je veux**

Je veux  
Je veux  
Je veux un air qui ne se moque pas de mes poumons  
Je veux un printemps qui n'a pas mûri  
Je veux un printemps en partage  
Je veux la reine de mon cœur remerciant l'amour  
Je veux des dormeurs participant à mon réveil  
Je veux un printemps qui ne veuille pas de l'été  
Et un printemps qui me prenne par surprise  
Pour apaiser mes humeurs  
Je veux du sang qui ne manque pas de blessures  
Et des blessures non aveuglées par le sang  
Je veux  
Je veux  
Je veux des ténèbres qui se révèlent à moi  
Et une lumière qui ne me découvre pas  
Je veux pour l'exil une voie que le retour ne traverse pas  
Je veux une Iliade sans Odyssée  
Je veux des poèmes qui dépassent la honte de la surprise  
En la consommant et d'autres poèmes  
Qui se blottissent dans l'ombre des mots  
Je veux une parole qui se charge de mon silence  
et une paix où excuse et pitié s'équivalent  
Je veux une question qui n'adopte pas mes réponses  
Je veux un père qui ne m'oublie pas et un père que j'oublie  
Je veux  
Je veux

Je veux une course entre liberté et soupirs  
Je veux des rois qui fêtent la perte de leur couronne  
Je veux des oiseaux qui n'hypothèquent pas leurs ailes  
Dans l'ermitage du grain  
Je veux une langue que l'avenir ne dérange pas  
Je veux un galet poli par le silence du puits  
Je veux des racines qui se rient du despotisme des branches  
Je veux un hurlement qui fasse trembler les loups  
Je veux des hautes toitures aux petites villes  
Je veux des tonnerres qui ne se traitent pas avec bienveillance  
Dans l'éclair et des éclairs qui ne se pressent pas dans les nuages  
Je veux  
Je veux  
Je veux des cendres en attente d'un feu  
Je veux une parole où les sons s'entrechoquent  
Je veux un temps sinueux qui attire les rêves  
Je veux des femmes arabes qui espèrent tout de l'amour  
Et des hommes fidèles à leur nom d'homme  
Je veux  
Je veux  
Je veux des rues comme des navires et un espace  
Où mon âme se souvienne de ma chair.

### **L'homme vert**

Moïse croise un homme vert  
Mais à s'étonner du paysage, oublie tout ce vert  
Et Moïse descend vers ses profondeurs  
Errant par instants, parfois se précipitant  
Et le voici qui parcourt un long moment  
Ses vastes domaines enfouis  
Ses profondeurs le happent de plus en plus  
Lorsque le paysage revient à sa mémoire  
Il n'a plus assez d'énergie  
Pour retrouver l'homme vert.

### **Espoir sanglant**

1

Un fantôme descend dans mon assiette  
Un fantôme monte l'escalier  
Un fantôme pour le bois  
Un fantôme pour moi  
Et une colonne sort dans la lumière

Comme un garçon qui sommeille  
Comme les visages des malades un soir  
Comme le petit jour  
Comme moi  
Comme la chasse si les chasseurs ont vieilli  
Comme la femme saluant le marin  
Le séduisant  
Ou  
Lui faisant oublier sa maison  
Le visage de mon amant n'est pas comme le mien  
Et moi  
Je m'en étonne quand je le vois  
Alors de lui je me sépare  
Et avec lui je partage mes illusions  
Puis je lui rends visite  
Il fait de même.

2

Parmi les prisonniers  
J'attends les enfants fascinés  
Les jette dans les nuits  
Les teste dans mes rêves  
Ou encore  
Les pousse dans la musique. Ils m'assomment  
Le bleu s'incline vers la barrière  
La rivière s'incline vers l'œil  
Seul, je prends alors soin de toi  
Et seul va le lion aussi séduisant que les juments  
Il s'exclame : Ô mon peuple !

*(Antoine Jockey, A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

**Nabeel Yassine**

1950 (Bagdad, Irak)-

Journaliste, auteur de plusieurs recueils poétiques, de pièces de théâtre et de contes pour enfants, Nabeel Yacine quitte l'Irak en 1980 pour Beyrouth puis pour la Hongrie où, docteur en philosophie, il travaille durant de longues années à l'académie hongroise des sciences avant de s'établir au Royaume-Uni. Auteur de divers essais dont le dernier *L'histoire interdite : une lecture de la pensée politique* a été publié à Londres en 1998, son œuvre poétique, toujours apocalyptique, est une fusion entre l'intuition soufi et la somme des inductions qui procède de l'analyse d'une réalité donnée. Sa poésie dérange mais quatre années d'interdiction et des coupes claires opérées par la censure irakienne n'ont pas réussi à le dissuader de publier, à Bagdad en 1978, son recueil *Les poètes fustigent les rois*. Fort heureusement, ce poème édité dans son intégralité à Beyrouth en 1972 dans une anthologie de la poésie irakienne, nous permet d'en établir cette version française.

### **Les poètes fustigent les rois**

Al-Niffari me conduisis dans un corps desséché  
Puis dans une forêt de larmes,  
Forêt cernée par une autre forêt.  
Nous nous séparâmes  
Sous un portail de cire.  
Al-Niffari me conduisit sur une flamme froide  
Géhenne me passa sous les pieds  
Al-Niffari lui dit :  
    « Sois paix et fraîcheur  
    Pour lui sois gîte accueillant. »  
Mon amour me frôla  
Je me desséchai comme un peuplier  
Et me brisai comme une supplique.  
Entre mes habits et mon sang, un pays  
« Suis-je le bienvenu dans ce pays ? »  
Les prophéties et leurs prophètes  
se sont-ils calmés sous ma peau ?  
La terre était nue  
Je songeai que le ciel était une natte  
Et les larmes, des champs de jasmin  
Mon pays me querellait  
Sous un portail de sang coagulé  
J'ignorai qu'un pays pouvait quereller ses enfants  
Alors je l'emportai et j'emportai aussi les amants.  
Une révolution habita mon corps  
Elle sortait la nuit pour explorer les chemins

Cherchant des pauvres, des orphelins,  
Un marais pour le combat,  
Et des arbres où dissimuler les bombes.  
Une révolution emplit mon cœur de commandements  
Et déclara que j'étais dans l'erreur  
Je la fréquentai pour qu'elle vieillisse.  
Mais violai-je ses commandements  
Ou oubliai-je l'une de ses promesses ?  
Elle savait que jamais je n'avais dévoilé un secret  
Ni conduit un policier en sa demeure.  
Une révolution habita mon corps puis le ferma.  
Je m'enflammai et m'éteignis, mais elle se calma.  
Elle ferma mon corps et je hurlai  
Mais elle se calma, puis à nouveau elle ferma mon corps.  
Je me jetai sur les rochers  
Alors elle ferma mon corps :  
(En 1959  
Un communiste m'entraîna d'une manifestation à l'autre  
Pour applaudir la sotte patrie  
et le temps impuissant)  
Une révolution traversa mon sang comme des guerres  
je vis ses commandements sous mes habits comme une flamme  
Ô mon dieu, je découvris la ville assassinée sous la muraille !  
Embrassé par la révolution  
Que pouvais-je faire pour l'éteindre ?  
Sur les trottoirs du cœur  
Des cadavres et des femmes hurlaient : « Les enfants ! »  
Les enfants comme des grappes étaient à la pointe des fusils  
Ils s'éteignirent  
Et on jeta des nuits par dessus d'autres nuits  
Et des chagrins interminables s'entassèrent sur les trottoirs du cœur  
Des rebelles assassinés, des armes muettes,  
Sur les trottoirs du cœur,  
et des marais en flammes.  
Je rêvai que la ville  
était une forêt cernée d'oiseaux,  
et les rues  
une nuit de détresse et d'angoisse où le chagrin s'apaise  
Comme nos chansons bédouines.  
Je rêvai que le trottoir est un corps inerte,  
Et qu'une tornade immobile  
s'apaise dans mon sang sous un toit de dévotions.  
Entre passion et plaisir  
Une joie desséchée  
Une nuit éternelle,

Et les oraisons sans issue vers le ciel  
S'apaisent sous la natte.  
Durant toutes les nuits d'hiver je nourris cette nuit  
De l'éternelle souffrance et de l'ultime orgueil,  
Une nuit de détresse et d'angoisse.  
Sous ses étoiles  
S'endormit le prophète et s'assoupit Dieu.  
Mais les époques passées dévoilèrent soudainement leurs peuples  
Alors la colère s'annonça.

Les incendies,  
Les guerres et leurs enfants,  
Les oiseaux enflammés dans le ciel  
Les hommes et leurs semblables,  
Les soldats et leurs rêves - hier les trains sont revenus de la guerre  
hier d'autres trains sont retournés -  
Les rues mortes,  
Les ponts, nuée de pélicans errants,  
Les potences,  
Ma mère, Nada, mon père...  
Une geôle éteinte,  
Un panneau : voie sans issue.  
Tout cela m'enseignait le chagrin,  
Et m'apprenait que mon lendemain n'était qu'une forêt d'automne.

*(Jabbar Yassine Hussin et A. K. El Janabi)*

### **Questionnement légitime**

Quand les villes,  
Loin, très haut dans les temps célestes,  
N'étaient pas nommées  
Que faisaient les dieux ?  
Quand les vignes,  
Loin, très haut dans les temps célestes  
N'étaient pas nommées  
Que faisaient les malheureux ?  
Quand les chants n'étaient pas nommés  
Que faisaient les amoureux ?  
Quand le chagrin n'était pas nommé  
Que faisaient les poètes ?  
Quand la mélancolie n'était pas nommée  
Que faisaient les étrangers ?  
Quand les femmes n'étaient pas nommées  
Que faisait le roi ?

Loin, très haut dans les temps célestes  
Quand la patrie n'était pas nommée  
Que faisaient les martyrs ?

*(A. K. El Janabi)*

## Sa'di Youssef

1934 (Bassora, Irak)-

Le premier numéro de la revue *Ch'ir* en janvier 1957 s'ouvre sur un poème de Sa'di Youssef relatant un banal fait divers : la mort accidentelle d'un paysan d'Al Salamah (Sud irakien). Toute la manière de ce poète s'inscrit en filigrane dans cette pièce : goût de thèmes issus du quotidien, noblesse du détail, observation attentive de l'éphémère, réflexion sur la condition humaine. Habité par des convictions communistes, ce poète de la génération des années cinquante, a connu les chemins de l'exil : Alger, Beyrouth, Tunis, Damas et enfin Amman. Son influence dépasse les frontières de l'Irak et l'on en trouve des traces dans les poèmes de plusieurs auteurs du Machreck. Son œuvre complète comporte trois volumes publiés dans différents pays. Parmi ses nombreux recueils on retiendra en particulier *L'étoile et les cendres* (1960), *51 poèmes* (1961), *Poèmes visibles* (1967) et *Toutes les nuits* (1976).

### Un mort au lieu-dit « Sécurité »

Abdullah est mort... et les morts du lieu-dit « Al Salamah »  
Comme les vivants partent avec le silence des larmes  
Les gens d'Al Salamah oublient même la mort  
Lorsqu'ils voient leur village souffrir de la faim.  
Je vais raconter comment Abdullah rendit l'âme :  
L'obscurité ensevelissait l'ultime lumière  
Et les prunelles des anciens réverbères  
Semblaient éteintes,  
Pas une voix... personne  
Le silence règne comme la prière  
Et la nuit dévore la vie du cœur d'Abdullah  
Agonisant dans Al Salamah  
Abandonné, les côtes brisées,  
Abreuvant la terre de sang  
Et les feux du firmament  
Sont immenses, rouges.

Ô, livré blessé aux brumes, tu es mort seul  
Tes yeux noyés de sang et de sable,  
Visage au vent toute la nuit,  
Et pareil aux dattes d'Al Salamah  
Que les fourmis goûtent au matin,  
Est ton sang coagulé.

Tu es tombé en rêvant des saisons  
Comme le Christ tu as porté le joug  
Et toute une nuit crucifié

Gémissant sans un battement de paupière  
Ô grand homme, ô vieux seigneur ensanglanté  
Nous sommes tous promis à ce destin  
Ô défunt que nous n'avons jamais oublié  
Et n'oublierons jamais.

### **Nuit de Hamra**

Une bougie sur la longue route  
Une bougie au cœur du sommeil des maisons  
Une bougie pour les boutiques terrifiées  
Une bougie pour les boulangers  
Une bougie pour le journaliste tremblant dans son bureau vide  
Une bougie pour le guerrier  
Une bougie pour l'infirmière au chevet des malades  
Une bougie pour le blessé  
Une bougie pour la parole franche  
Une bougie pour les escaliers  
Une bougie pour les hôtels grouillant de fugitives  
Une bougie pour le chanteur  
Une bougie pour le speaker dans un abri  
Une bougie pour une bouteille d'eau  
Une bougie pour l'air  
Une bougie pour deux amants dans une chambre nue  
Une bougie pour le ciel ténébreux  
Une bougie pour le commencement  
Une bougie pour la fin  
Une bougie pour l'ultime décision  
Une bougie pour la conscience  
Une bougie dans ma main.

### **Les assassinés noctambulent**

La nuit, les défunts s'éveillent  
Les yeux blancs, à jamais grands ouverts  
Ils arpentent la ville et ses ruelles  
Les linceuls ne couvrent pas leurs corps  
Ils marchent. Les bouches, une prairie de balles, chantent  
Et les chemins s'en font l'écho  
Quand tremblent les enfants  
On entend comme une voix née simplement pour le malheur  
Une voix qui frappe les portes  
Et nous parvient brûlante

Comme un oiseau qui aurait traversé la vallée de la mort  
Mai a passé... et dans les plis de sa bannière  
Le sang arrachera un pays à sa léthargie.

### Mélancolie

Il passa par elle, et la nuit dans le désert  
Était comme un fleuve de sable,  
De vent silencieux et d'écho  
Il aperçut une étoile, mais les lumières  
Étaient mises en terre comme l'eau  
Étaient lointaines comme l'eau  
Étaient froides comme l'eau  
Il passa par elle,  
Et sa maison, elle-même, abandonnée  
Pleure au cœur des ténèbres  
Il vit dans un désert comme dans un jardin  
Où même les tempêtes déchirent le silence  
Ô goutte d'eau !  
Fais un détour par sa maison  
Ah si elle savait comme les nuits  
Après elle sont devenues noires !  
Ah si elle savait que je suis ici,  
Comme une goutte d'eau  
Dans un désert en pleine nuit!

### Les forêts

Je me rendis deux fois dans une forêt  
M'y laissant conduire une fois avec des amis d'enfance  
Dans les yeux desquels je lisais les secrets et l'âge,  
Attiré par les palmes fines  
Et par les mains avec lesquelles je jouais,  
Les habits humides de boue  
Et quelques rares chansons  
Je me rendis dans une forêt  
Je vis les yeux dans lesquels je lisais  
Se fermer au ciel de l'enfance  
Les mains avec lesquelles je jouais  
Tenir des bâtons comme des triques de douleur  
Et les rameaux se changer en fusils  
Où étaient passés les habits humides de boue ?  
Les chansons nous avaient-elles quittés ?

Les airs martiaux nous avaient-ils envahis ?  
Ô forêt de l'enfance  
Comme tu nous attirais !  
Combien de fois, seuls, t'avions-nous rejointe  
Cherchant entre les doigts  
Un espace pour les querelles  
Et une place pour les arbres  
.....  
.....  
Je me rendis deux fois dans une forêt  
M'y laissant conduire une fois avec des amis d'enfance  
Une autre fois, de moi-même.

### Une femme

Par où maintenant orienterai-je mes pas pour la trouver ?  
Dans quel pays la verrai-je ?  
Dans quelles rues la chercherai-je ?  
Dans quelles villes ?  
Supposons que j'atteigne sa maison  
Sonnerai-je à la porte ?  
Comment réagirai-je ?  
La dévisagerai-je ?  
Comment goûterai-je ce vin coulant entre les doigts ?  
Comment la saluerai-je ?  
Me déchargerai-je du tourment des années ?

Une fois  
Dans un train climatisé  
Il y a vingt ans  
Je l'embrassai toute la nuit.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

**Abdo Wazen**

1957 (Beyrouth, Liban)-

Poète et rédacteur en chef de la page littéraire du journal *Al Hayat*, Abdo Wazen est aussi traducteur de divers poètes européens dont Jacques Prévert. Six recueils de poèmes et un récit érotique *Le jardin des sens*, interdit par la censure, participent d'une œuvre marquée essentiellement par une réjouissante liberté de langage. Parmi ses recueils de poésie citons *La forêt close* (1982), *L'œil et l'air* (1985) et *Les portes du sommeil* (1996) d'où sont tirés les poèmes qui suivent.

**Silence**

D'un silence fané, la pierre prête l'oreille à la lumière que le ciel inaugure et à l'or que la plaine exhale.

La pierre n'a pas de mémoire mais du silence.

La pierre, fleur de l'oubli qu'aucun soleil n'a brûlé.

**La forêt du sommeil**

Les deux mains que j'ai abandonnées  
M'accompagnent comme une lune

Au jour, elles se dessinent comme deux arbres sur le chemin  
Et le soir lorsque s'écoulent les eaux des rêves  
Elles me devancent vers la forêt du sommeil

Les deux mains que j'ai abandonnées  
S'ouvrent comme deux papillons dans mes yeux.

**Fruit**

L'oiseau guette l'arbre de son rêve.

L'arbre guette son oiseau  
Comme un fruit qu'il n'a pas porté !

**Les jours absents**

La nuit n'est pas faite pour dormir comme la pierre ou les plaines, mais pour ouvrir les yeux, non pour voir mais pour ne se souvenir que de nos jours absents, pour polir, tel un miroir, notre silence et éclairer le ravin de nos illusions.

La nuit n'est faite que pour être accomplie comme une fleur et descendre comme les pains du ciel.

Aussi longtemps que les veilleurs trempent leur pain dans son calice oublié sur leur table, la nuit demeure.

### **Hivers**

L'arbre que le froid a visité, ses branches l'ont lâché  
avec les fleurs qui longtemps ont fait ses rêves.

L'arbre que la lune a brisé dans son hiver,  
Est resté seul  
La plaine ne rend pas sa solitude affable,  
Ses souvenirs se sont pétrifiés.

Si l'arbre pouvait se suicider  
Il le ferait sans regret.

Mais.

### **Obscurité**

La nuit, c'est le début du monde !  
Avez-vous vu comment l'obscurité m'a rendu visite,  
Comment mûrit une étoile à pleine paume ?

La nuit, c'est le bout du monde !  
Avez-vous vu comment je me dresse tel un arbre vigilant,  
Comment je traverse les portes du sommeil ?

### **Désert**

Sa fleur seule peut gommer la nuit

La nuit, c'est le désert de l'œil  
Le sceau de la féminité

L'œil aura sa dernière nuit

Comme la nuit a son premier rayon.

*(A. K. El Janabi et Mona Huerta)*

## **Ghassan Zaqtane**

1954 (Beit Jala, Bethléem, Cisjordanie)-

En 1967, Ghassan Zaqtane part avec sa famille pour Amman puis Moscou où il finit ses études secondaires. Il rejoint les organisations palestiniennes à Beyrouth en 1979 et part pour Damas en 1982 après l'invasion israélienne. Il s'installe en 1986 à Tunis, où il dirige quelques années plus tard la revue littéraire *al-Bayadir* (Aires). Journaliste, rédacteur en chef de la revue publiée par La Maison de la Poésie de Palestine *al-Chou'raa* (Les poètes), il vit aujourd'hui à Ram Allah. Auteur de différents recueils poétiques on retiendra en particulier *Bannières* (1984), *L'héroïsme des choses* (1988) et *Ciel léger* (1992). Sa poésie qui se nourrit de fines observations, capte l'éphémère avec des images dissonantes et morcelées qu'il transforme en ex-voto à la mémoire blessée.

### **Paysage**

Ils s'élèvent sans un regard  
Leur silence couvre leurs présences  
Leurs propos diminueront tout en haut.  
Dans les plaines, le sommeil de la création  
Et la solitude des tués  
Résonnent clairement.  
En bas...  
Les carillons du regret profond s'élèvent  
En bas... les arcs des collines répartissent la lumière blafarde  
En bas... les lieux se rejoignent...  
Et l'on peut voir l'immensité de la terre  
Où sans aucune intention ils s'assièront.

### **Présence**

Il est là qui mêle tout dans la nuit  
Qui empoigne le cœur  
Et illumine la chambre des morts.

Le chien soudain se tait  
Les meubles se font plus sombres.

Soudain...  
Le jasmin cogne ses branches contre la vitre.

Des pas gravissent les trois marches  
Des pas dans le couloir

Des pas dans l'ombre  
Des pas... comme l'absence.

Les fleurs depuis deux jours fanées  
Relèvent leurs pétales...

Au tableau, le joueur de luth  
Relâche les doigts...

Soudain...  
La poignée de la porte !

### **La plainte du mari**

La nuit  
Lorsque mon miroir sèche et que crie mon mari  
Qu'une fenêtre, en rafale se lève  
Devant ma maison, sur le muret  
Qui semble plus haut dans la nuit,  
... Tu es là-bas, nette et tranchée devant le feu  
Ta voix effleure les objets...  
Souvenir de nos pas sur le seuil,  
Souvenir de deux palmiers à la hauteur obscure  
Souvenir de l'attente du fleuve,  
Souvenir...  
... Nulle fleur sur le marbre  
Nulle litanie dans l'air  
La méditation des roues luit sur la boue des champs.  
Une obscurité bat de toute sa vivacité... et se pose  
Souvenir  
Puis souvenir  
Puis mon odeur...  
Rien que mon odeur.

*(Layla al-Massri)*

**Sabah Zoueïn**

1954 (*Beyrouth, Liban*)-

Critique littéraire au journal *an-Nahar*, Sabah Zoueïn a publié quatre recueils de poèmes en français et trois recueils en arabe dont *Le Temps est toujours perdu* (1993). Son compatriote Abdo Wazen parle d'elle en ces termes : « C'est dans la poésie que Sabah Zoueïn cherche, avec une étrange obstination, la poésie. Elle la trouve, l'imagine et en fait des variations. La poésie reste un désir enfoui au fond de son cœur, c'est pourquoi le point de départ de sa propre poésie n'est pas fixe. Elle est en projet permanent ». L'extrait suivant été traduit par elle-même.

**Le temps est toujours perdu**

(*Extrait*)

Elles se lavent avec de la terre, elles se jettent intenses entre le visage blanc et la pierre.

Ou la pierre du non-temps, la blancheur de mes limites.

Ou mon front en une parole. Le front, ou les débris de la forme.

Lorsque je vois et lorsque la rivière, la pierre brillent comme l'instant du néant.

Je me suis enivrée d'une parole coupable. Je m'enivre du temps réduit à néant.

Mais la parole ici est dans sa possibilité. Ou brille le front.

L'écriture est toujours dans ses limites possibles. Où se trouve le non-lieu alors?

Radieuses sont-elles. Et je me suis enivrée. Je me suis aussi enivrée de l'absence de mes lieux.

Elles sont sorties du fond de l'erreur. Elles se dressent sur le bord de la parole.

Mon non-lieu n'est pas l'éternité. Mon lieu blanc, la peur vraie.

L'éternité est possible. Donc tiède. Quant à mon lieu extrême comment je l'ai trouvé ?

Je suis dans le lieu le plus difficile. Et le lieu de démarcation est plus loin que l'éternité. Comme la tentative dans le non-lieu.

Terre fautive comme ses lettres premières et je me suis penchée jusqu'au crépuscule.

Le soleil est maintenant comme le couchant, et dégringolent les pierres premières, nous avons dégringolé avec elles dans le non-mot.

Le lieu grandit dans leur cœur. Il grandit dans la clarté de la mort.

Lorsqu'elles sont tombées dans la distance de mes signes, je tombe entre les moments intenses et le lieu de la fin.

Chaque fois que je quitte les lieux de nos signes et que tombent des mots et des paroles, lorsque de noire signe elles n'arrivent pas à sortir : qu'est le temps possible?

Parce qu'un soleil a resplendi sur mon sens, aussi parce que je nie suis enivrée de souvenirs. Elles ont donc couru vers Babylone et je cours dans la blancheur.

Le soleil est donc sur les lettres de Babylone, la lumière est donc mon non-lieu du doute.

Lorsque s'accumulent les moments autour de l'unique lieu, donc, lorsque nous nous sommes penchés sur le caractère et que le mot est apparu; le mot, à la limite de mon ultime non-lieu.

**Abdallah Zrika**

1953 (Casablanca, Maroc)-

Selon son traducteur, Abdellatif Laâbi, « Les poèmes d'Abdallah Zrika sont comme des roses sauvages qui auraient poussé parmi les immondices. De ce champ indigne elles tiennent les couleurs de l'anémie et des accès de fièvre. Rabougries, brûlées avant d'éclore, elles ne sont pas là pour l'agrément et le plaisir des sens. Fleurs du mal de vivre, elles sont à l'image des condamnés de l'existence qui habitent encore ce bidonville de Casablanca où Zrika est né ». Dès sa douzième année Abdallah Zrika écrit de la poésie et ne cessera de le faire. Ses lectures attirent les foules et c'est pour atteinte à l'ordre public qu'il est emprisonné à la fin des années 1970. Après une année de vie carcérale, il publie en 1980 deux recueils où transparait son inquiétude de l'utilité et de la finalité de l'écriture : « Les mots me font peur. J'ai le sentiment parfois que ce sont des ombres qui me poursuivent, me pourchassent. L'homme écrit, écrit, mais la feuille blanche reste obstinément blanche... Que veut-il écrire, que veut-il dire cet homme qui essaie depuis l'aube des temps de remplir les pages blanches de signes noirs ? Tout ce qu'il écrit se noie dans la blancheur de la feuille. C'est pour cela que je vois les mots comme des cadavres et la feuille blanche comme un linceul ».

[*Rires de l'arbre à palabre* (L'Harmattan, 1982), *Bougies noires* (La Différence, 1998), *Petites proses* (L'Escampette, 1998)].

**Rouge des pantalons du soleil**

I

Ah comment voir  
alors que mon œil est circoncis

Est-ce cela la terre  
ou un caillou pour les ablutions

C'est quoi cette route qui s'étend du harem au paradis

Et cette femme qui n'a trouvé que le dos de son serviteur pour se hisser et regarder  
un cercueil passer sous sa fenêtre

Ces fontaines se déversant de la rouille d'une gorge

Ces astrologues empêchés par les mouches d'observer le ciel

Ces labyrinthes qui conduisent à la morsure d'un chien

Mais je ne savais pas qu'entre l'Orient et l'Occident  
il y a un voile  
et un chapelet de péchés

## II

Comment ta main ne deviendrait-elle pas une pute  
si tu peins chaque jour

Comment serait-elle si la toile devenait un champ  
et ton œil un corbeau

Qu'auraient fait Monet Renoir et Pissarro  
s'ils n'étaient pas sortis à l'air libre

Et puis comment serait la couleur de la folie sinon jaune

Que vaut un trait s'il n'est pas comme le fil du rasoir

As-tu vu ce visage comme un pain rond  
ces femmes comme des patates  
et ce soleil qui ne sert à aucun matin

Qu'aurait fait Matisse s'il n'avait pas soufflé  
dans un pantalon rouge

à quoi aurait servi cette chaise cassée si elle n'avait pas attendu  
que Van Gogh sorte du désert d'un hôpital

## III

Ingres  
Pourquoi le corps commence-t-il par le dos

Degas  
Qui danse  
La taille ou le vide

Michel-Ange  
Quelle Renaissance y a-t-il si ce n'est la renaissance du corps

Aurait-on pu découvrir l'Amérique avant de découvrir les replis  
du corps

J'ai oublié comment je suis entré dans ce très vieux bar  
où Manet revêtait un pantalon olive froissé  
Bonnard aidait une femme à enlever sa chemise  
Matisse peignait un mollet avec le bleu de ses yeux

Et où je n'ai vu personne d'autre

À la porte j'ai vu Modigliani essayant de monter la bicyclette  
d'une femme qui s'était penchée par mégarde

*(Abdellatif Laâbi)*

## Index thématique

POÈTES DU MACHREK

### *Al-Chi'r al-Hurr* (poésie libre)

Chawki Abdelamir	Sami Mahdi
Salâh Abdel Sabbour	Nâzik al-Malâika
Hassan Abdullah	Salman Masalha
Nazih Abou Afache	Hussaine Murdane
Youssef Abou Lauz	Abdel Aziz al-Maqalih
Abdelwahab al-Bayyâti	Mohamed Afifi Matar
Mahmoud al-Brikan	Salah Niazi
Ali al-Charqwi	Nizâr Qabbânî
Mohammed Ali Chemseddin	Samih al-Qassim
Amel Donkol	Badr Chakir al-Sayyâb
Mahmoud Darwich	Sadik al-Sayyigh
Muhamed Faytouri	Hassan Téléb
Jalil Haidar	Abdul al Rahman Touhmazi
Buland al-Haidari	Nabeel Yassine
Khalil Hawi	Sa'di Youssef
Ahmed Abdal-Moeti Hégazi	

### *Groupe Chi'r et ses environs*

Chawqi Abi Chaqra	Mohamed al-Maghout
Adonis	Issam Mahfouz
Ounsi al-Hage	Fouad Rifka
Jabra Ibrahim Jabra	Tawfiq Sâyigh
Youssef al-Khal	

### *Le poème arabe en prose*

(Ce classement peut sembler arbitraire du fait que certains poètes peuvent à la fois écrire à la manière d'*al-Chi'r al-Hurr* comme c'est le cas de Fadhil al-Azzawi ou de Qassim Haddad. Leur engagement dans le poème arabe en prose est cependant suffisamment marqué pour qu'ils soient classés prioritairement dans cette section).

Awit Akl	Safaa Fathy
Taha Muhammad 'Ali	Mohamed Ali Farhat
Fadhil al-Azzawi	Sobhi Habchi
Salim Barakat	Joumana Haddad
Abbas Baydoun	Qassim Haddad
Sargon Boulus	Bassam Hajjar
Paul Chaoul	S'aad al-Hamzani
Jean Dammou	Abdul Kader El Janabi
Siham Daoud	Nouri al-Jarrah

Dhabya Khamis  
Walid Khaznadar  
Issa Makhlouf  
Maram al-Massri  
Imane Mersal  
Dunya Mikhail  
Ibrahim Nasrallah  
Amjad Nasser  
Salwa al Neimi  
Fatma Qandil

Saif al-Rahbi  
Abdelmonem Ramadan  
Mouyaed al-Rawi  
Fawziya al-Sindi  
Achour Bachir al-Touaibi  
Abdo Wazen  
Ghassan Zaqtane  
Sabah Zouein

POÈTES DU MAGHREB

*Al-Chi 'r al-Hurr :*

Mohamed al-Achari  
Tahar Bekri  
Mohammed Bennis  
Salah Boussrif  
Mohamed Ghozzi

Mansour Guissouma  
Moncef Louhaïbi  
Moncef Mezghenni  
Mohamed al-Sghaier Ouled Ahmed  
Mohamed Serghini

*Poème arabe en prose*

Driss Boudhiba  
Rabia Jelti  
Ouafaa Lamrani  
Azzedine Mihoubi

Khaled Najjar  
Hassan Najmi  
Abdallah Zarika

## Table des matières

**Préface** par Bernard Noël

**Sans remords, le poème moderne**

*Le legs du passé*

*Innovation mais dans les règles de l'art*

*Frappe fort, la prosodie est sourde*

*Question de termes*

*La libération du vers*

*Que les mots dansent sur le sol urbain de la syntaxe*

*Poème de résistance et résistance du poème*

*Entre nuit et visions*

Cette anthologie

**Chawqi Abi Chaqra**

Un oiseau

Une théière

L'étudiante

La faute

Les voisins me prennent pour un astre

Un royaume

Prendre le frais

La jarre

**Salâh Abdel Sabbour**

Mémoires du roi Ajib ibn al-

Khassib

**Chawki Abdelamir**

Parole du rêve

**Hassan Abdullah**

Nature muette

Les idées

**Nazih Abou Afache**

Bénis soient les morts (extrait)

**Youssef Abou Lauz**

Le bluff de la poésie

Les meubles du poète

**Mohamed al-Achari**

Petites guerres

**Adonis**

Le retour du soleil

La ville

Il n'est pas étoile

La présence

Les rois mages

Miroir pour une question

Eux

Les poètes

**Awit Akl**

D'un œil renard, je t'enveloppe de regards

**Taha Muhammad 'Ali**

Peut-être

**Fadhil al-Azzawi**

Poème auto-dévorant

Le piège

La cheminée

Doigts

Dieu et Satan

La porte

Rêves

**Salim Barakat**

Deuxième courbe de la rue

Aphrodite

La millième courbe qui s'accrocha à moi après la foudre

**Abbas Baydoun**

Tombes de verre (extrait)

**Abdelwahab el-Bayyati**

La nuit est partout

Le profil d'Aïcha

Un homme et une femme

Le poème

Le poème grec

**Tahar Bekri**

Tunis - Paris - Copenhague

**Mohammed Bennis**

Feuille de splendeur (extrait)

**Driss Boudhiba**

La camisole des sources

**Sargon Boulus**

La légende d'al-Sayyâb et de l'alluvion

Tentative d'atteindre Beyrouth par la mer

**Salah Boussrif**

Bleu d'endroit

Odeur des morts

**Mahmoud al-Brikan**

L'éclair

L'ébloui

Le voyage du singe

La grotte profonde

**Ali al-Charqwi**

Présence

**Paul Chaoul**

Mort de Narcisse (extrait)

Les feuilles de l'absent (extrait)

**Mohammed Ali Chemseddin**

La quête de Grenade

L'amiral des oiseaux

Roi et écriture

Les portes

- Jean Dammou**  
Florilèges
- Mahmoud Darwich**  
Dans le grand départ je t'aime plus  
encore  
Le puits  
Un nuage de Sodome
- Siham Daoud**  
Un jour comme aujourd'hui
- Amel Donkol**  
Entretien exclusive avec le fils de  
Noé  
Le livre d'A. D.
- Mohamed Ali Farhat**  
Le blé sucré
- Safaa Fathy**  
Petites poupées en bois  
Une nuit
- Muhamed Faytouri**  
Il est mort demain
- Mohamed Ghozzi**  
La plume  
Étoile  
Le feu  
Rêve  
Le butin  
L'hiver
- Mansour Guissouma**  
À René Char
- Sobhi Habchi**  
18  
21  
95  
100
- Joumana Haddad**  
Lorsque je devins fruit
- Qassim Haddad**  
La liberté  
Réception de l'océan  
Le plus haut
- Ounsi El-Hage**  
Chant dispersé  
Le clown  
Dans le givre le manteau est un mot  
Le calice
- Jalil Haidar**  
Comme l'amour au moment de  
l'adieu  
Pour chercher seulement
- Buland el-Haidari**  
Stérilité  
Regret  
Eh toi ! Tu es condamné !
- Bassam Hajjar**  
Les métiers de la douleur
- La chambre des bonnes  
Un autre homme
- S'aad al-Hamzani**  
Le poème  
Un choix  
Récolte  
Identité
- Khalil Hawi**  
Les mages en Europe  
Le pont
- Ahmed Abdel-Moeti Hégazi**  
Un acrobate de cirque  
Sculpture
- Jabra Ibrahim Jabra**  
Un oiseau  
Cours, cours ma pouliche  
À Socrate
- Abdul Kader El Janabi**  
Dieu en un mot  
à dessein, la lumière  
Si seulement le cheval était laissé à  
sa solitude !
- Nouri el-Jarrah**  
Leurs demeurs  
L'aube  
L'amant  
Un avocat supplie le crépuscule
- Rabia Jelti**  
Un corbeau sur la ville
- Youssef el-Khal**  
La deuxième naissance  
Le long poème (extrait)  
Que les veines seules déclament  
Les passant  
Caïn l'immortel
- Dhabya Khamis**  
Langue secrète  
Esprit ancie
- Walid Khaznadar**  
Ce jour-là  
Absence  
Les maions
- Ouafaa Lamrani**  
Le feu de l'alphabet  
Forme de probabilité
- Moncef Louhaïbi**  
Une poupée  
Le visiteur  
L'hôte  
Comme l'âne de Jimenez
- Mohamed al-Maghout**  
Étoiles et pluies  
Pleur au voyage de chasse
- Sami Mahdi**  
L'absent

- Il me reste  
Issue
- Issam Mahfouz**  
Fatigue d'un soir de trente-deux  
décembre
- Issa Makhoul**  
Nous voyageons
- Nâzik al Malâika**  
Oraison funèbre pour une femme  
sans importance  
Appel à la vie
- Abdel Aziz al-Maqalih**  
Sur le pont de la rivière vide  
Deuxième rencontre
- Salman Masalha**  
L'influence des festivals de poésie  
sur la couleur des yeux des poètes
- Maram al-Massar**  
Cerises rouges sur un carrelage  
blanc (extraits)
- Mohamed Afifi Matar**  
Lune rouge
- Imane Mersal**  
Amina
- Moncef Mezghenni**  
Paroles de canard
- Azzedine Mihoubi**  
Le mur  
Le foulard
- Dunya Mikhaïl**  
Derrière les vitres  
La guerre s'applique avec constance
- Hussaine Murdane**  
Dernier gala  
Qui va gratter la rouille ?
- Khaled Najjar**  
J'étais petit  
Coquillage  
Poème
- Hassan Najmi**  
Rieur
- Ibrahim Nasrallah**  
Les ailes  
La main
- Amjad Nasser**  
L'odeur rappelle
- Salwa al Neimi**  
Miel est mon nom  
Qui chevauche la mer...  
Scène finale
- Salah Niazi**  
Se multiplier
- Mohamed al Sghaier Ouled Ahmed**  
Aux frères indicateurs  
Au bout de la nuit
- Viens  
Papier
- Nizâr Qabbânî**  
Pain, Haschich et Lune  
Marine...
- Fatma Qandil**  
Charlie Chaplin
- Samih el-Qassim**  
Testament d'un homme meurt en  
exil  
Histoire d'un homme bizarre  
les chauves-souris  
Le voyageur
- Saif al-Rahbi**  
La planète de la nudité  
Des femmes absentes  
Musique
- Abdel-Meneim Ramadan**  
Préambule aux instincts  
Invocation  
Photographies
- Mouyaed al-Rawi**  
Une balle pour l'Irak
- Fouad Rifka**  
Le village  
Une étoile déchue  
Orphée  
Miroirs  
Le seuil
- Tawfiq Sâyiigh**  
Trente poème : 28  
Le poème K : 13
- Badr Chakir al-Sayyâb**  
Le renard de la mort  
Le fleuve et la mort  
Chant des filles de djinns
- Sadik al-Sayyigh**  
Le loup  
Avec toutes tes erreurs  
Cet enfant-là
- Mohamed Serghini**  
Poème I  
Poème III
- Fawziya al-Sindi**  
Corridors
- Hassan Téléb**  
Sonate à l'anarchie spatio-  
temporelle
- Achour Bachir al-Touaibi**  
Poème de l'eau  
Rapport  
Leçon  
Déchiffrage
- Abdul al Rahman Touhmazi**  
Ce que je veux

L'homme vert	Les jours absents
<b>Nabeel Yassine</b>	Hivers
Les poètes fustigent les rois	Obscurité
Questionnement légitime	Désert
<b>Sa'di Youssef</b>	<b>Ghassan Zaqtane</b>
Un mort au lieu-dit « Sécurité »	Paysage
Nuit de Hamra	Présence
Les assassinés noctambulent	La plainte du mari
Mélancolie	<b>Sabah Zouein</b>
Les forêts	Le temps est toujours perdu
Une femme	<b>Abdallah Zrika</b>
<b>Abdo Wazen</b>	Rouge des pantalons du soleil
Silence	
La forêt du sommeil	<b>Index thématique</b>
Fruit	<b>Table des matières</b>